

VIVRE
roman

Été

Serait-ce jamais fini avec Marie ? L'été précédent notre séparation, j'avais passé quelques semaines à Shanghai, ce n'était pas vraiment un déplacement professionnel, plutôt un voyage d'agrément, même si Marie m'avait confié une sorte de mission (mais je n'ai pas envie d'entrer dans les détails). Le jour de mon arrivée à Shanghai, Zhang Xiangzhi, relation d'affaires de Marie, vint m'accueillir à l'aéroport. Je ne l'avais vu qu'une fois auparavant, à Paris, dans les bureaux de Marie, mais je le reconnus tout de suite, il était en conversation avec un policier juste derrière les guérites de contrôle des passeports. Il devait avoir une quarantaine d'années, les joues rondes, les traits empâtés, la peau lisse et cuivrée, et portait des lunettes de soleil très noires qui couvraient son visage. Nous attendions ma valise en bordure du tapis roulant et nous avions à peine échangé quelques mots en mauvais anglais depuis mon arrivée qu'il m'offrit un téléphone portable. *Present for you*, me dit-il, ce qui me plongea dans une extrême perplexité. Je ne comprenais pas très bien l'urgence qu'il y avait de me doter d'un téléphone portable, un portable d'occasion, assez moche, gris terne, sans emballage ni mode d'emploi. Pour me localiser en permanence, surveiller mes déplacements et me garder à l'œil ? Je ne sais pas. Je le suivais en silence dans les couloirs de l'aéroport, et je ressentais une inquiétude diffuse, encore renforcée par la fatigue du voyage et la tension d'arriver dans une ville inconnue.

Passées les portes en verre coulissantes de l'aéroport, il fit un bref appel muet de la main et une Mercedes grise flambant neuve vint se garer devant nous au ralenti, le moteur ronronnant. Il s'installa au volant, laissant le chauffeur, un jeune type à la présence fluide qui frôlait l'inexistence, monter à l'arrière après avoir ranger ma valise dans le coffre. Assis au volant, Zhang Xiangzhi m'invita à prendre place à côté de lui, dans un confortable fauteuil aux accoudoirs en cuir crème, tandis qu'il jouait avec une touche pour régler la climatisation, qui se mit à vibrer doucement dans l'habitacle. Je lui remis l'enveloppe en papier kraft que Marie m'avait confiée pour lui (qui contenait vingt-cinq mille dollars en liquide). Il l'ouvrit, fit glisser le pouce sur le tranchant des coupures pour recompter l'argent rapidement et referma l'enveloppe, qu'il rangea dans la poche arrière de son pantalon. Il boucla sa ceinture de sécurité, et nous quittâmes lentement l'aéroport pour prendre l'autoroute en direction de Shanghai. Nous ne disions rien, il ne parlait pas français et à peine anglais, nous échangeions des sourires de temps à autre. Il portait une chemisette grisâtre à manches courtes, avec une chaînette en or autour du cou et un pendentif en forme de serre de dragon stylisée. Je tenais toujours le téléphone portable qu'il m'avait offert sur mes genoux, ne sachant qu'en faire et me demandant pourquoi on me l'avait donné (simple cadeau de bienvenue en Chine ?). Je savais que Zhang Xiangzhi menait depuis quelques années des opérations immobilières en Chine pour le compte de Marie, peut-être douteuses et illicites, locations et ventes de baux commerciaux, rachats de surfaces constructibles dans des zones désaffectées, le tout vraisemblablement entaché de corruption et de commissions occultes. Depuis ses premiers succès en Chine, à Hongkong et à Pékin, Marie avait souhaité acquérir de nouvelles vitrines à Shanghai et dans le Sud du pays, avec des projets déjà bien avancés d'ouvrir des succursales à Shenzhen et à Canton. Mais, jusqu'à présent, je n'avais jamais entendu dire que ce Zhang Xiangzhi était lié au crime organisé.

Arrivé à l'hôtel Hansen, où une chambre m'avait été réservée, Zhang Xiangzhi gara la Mercedes dans la cour privée intérieure et alla prendre ma valise dans le coffre pour me guider jusqu'à la réception. Il n'était en rien à l'origine de la réservation de la chambre, qui avait été faite depuis Paris par une agence de voyage (une formule *Escapade* d'une

semaine, voyage et hôtel compris, à laquelle j'avais fait ajouter une semaine de séjour supplémentaire pour mon propre agrément), mais il prenait tout en mains et ne me laissait aucune initiative. Il me fit asseoir dans un canapé à l'écart et se présenta seul à la réception pour enregistrer mon arrivée. Je l'attendais près de la baie vitrée qui jouxtait les portes coulissantes de l'entrée, à côté d'un morne alignement de plantes vertes poussiéreuses, et je le regardais remplir ma fiche de renseignements à la réception. A un moment, il revint vers moi, rapide, soucieux, la main pressée, et me demanda mon passeport. Il retourna au comptoir et je suivis des yeux mon passeport avec inquiétude, le regardant passer de main en main en craignant de le voir soudain escamoté comme dans un tour de bonneteau entre les mains d'un des nombreux employés qui s'activaient derrière le comptoir. Après quelques nouvelles minutes d'attente, Zhang Xiangzhi revint vers moi avec la carte magnétique de ma chambre, rangée dans un petit étui en carton rouge et blanc décoré d'idéogrammes déliés, mais il ne me la donna pas, il la garda à la main. Il empoigna ma valise et m'invita à le suivre, prit le chemin des ascenseurs pour monter dans la chambre.

C'était un hôtel trois étoiles, propre et calme, nous ne croisâmes personne à l'étage, je suivais Zhang Xiangzhi qui portait ma valise dans un long couloir désert, un chariot de ménage abandonné encombrait le passage. Zhang Xiangzhi introduisit la carte magnétique dans la serrure de la porte et nous entrâmes dans la chambre, très sombre, les rideaux étaient tirés. Je cherchai à allumer la lumière dans le vestibule, mais les balanciers des interrupteurs tournaient à vide. Je voulus allumer la lampe de chevet, mais elle ne marchait pas non plus, il n'y avait pas de courant dans la chambre. Zhang Xiangzhi m'indiqua un petit réceptacle fixé au mur près de la porte d'entrée, dans lequel il fallait glisser la carte pour obtenir l'électricité. Il fit glisser lentement la carte dans l'urne, en démonstration, et toutes les lumières s'allumèrent à la fois, aussi bien dans la penderie que dans le cabinet de toilette, un ventilateur se réveilla dans la salle de bain et l'air conditionné se mit bruyamment en route dans la pièce. Zhang Xiangzhi alla ouvrir les rideaux et resta un moment à la fenêtre, pensif, à regarder la Mercedes garée en contrebas dans la cour. Puis, il se retourna. Je crus qu'il allait partir, mais non, il alla s'asseoir sur un fauteuil. Il se croisa les jambes et sortit son propre téléphone portable de sa poche, et, sans paraître se préoccuper le moins du monde de ma présence (j'attendais debout dans la chambre, j'étais fatigué par le voyage, j'avais envie de prendre une douche et de m'étendre sur le lit), il se mit à composer un numéro sur le cadran, en suivant à la lettre les instructions d'une carte téléphonique bleutée en équilibre sur sa cuisse, sur laquelle était écrit IP, suivis d'idéogrammes et de chiffres codés. Il recommença à une ou deux reprises, avant d'arriver à ses fins et d'attirer brusquement mon attention, d'un grand geste de la main, me faisant venir, accourir à ses côtés, pour me tendre précipitamment l'appareil. Je ne savais quoi dire, ni où parler, ni qui me parlerait, ni en quelle langue, avant d'entendre une voix féminine dire allô, apparemment en français, allô, répétait-elle. Allô, finis-je par dire. Allô, dit-elle. Le quiproquo était complet (je me sentais mal, j'avais envie de raccrocher). Marie ? Les yeux perçants et attentifs levés vers moi, Zhang Xiangzhi m'invitait à entamer la conversation en me disant que c'était Marie au téléphone — Marie, Marie, répétait-il en désignant l'appareil —, et je finis par comprendre qu'il avait composé le numéro de téléphone de Marie à Paris (son numéro au bureau, le seul qui était en sa possession), et que j'étais en communication avec une secrétaire de la maison de couture *Allons-y Allons-o*. Mais je n'avais pas du tout envie de parler à Marie maintenant, surtout en présence de Zhang Xiangzhi. Me sentant de plus en plus mal à l'aise, je voulus de nouveau raccrocher, mais je ne savais comment procéder, sur quelle touche appuyer, comment éteindre cet appareil, et, le gardant à la main comme un objet incandescent qui me brûlait les doigts, je le lui rendis précipitamment pour m'en débarrasser. Il replia le volet du téléphone, le fit claquer sèchement, pensif. Il reprit la carte téléphonique posée sur sa cuisse, la tapota contre le dos de sa main comme pour l'épousseter, et me la tendit à distance sans quitter son fauteuil. *For you*, me dit-il, et il m'expliqua en anglais que, si je voulais téléphoner, je devais exclusivement me servir de cette carte, composer le 17910, puis le 2, pour avoir les instructions en anglais (le 1 en mandarin, si ça me chantait), puis le numéro de la carte, suivi du code (PIN) 4447, puis le numéro, 00, pour l'étranger, 33

pour la France, etc. *Understand ?* dit-il. Je dis que oui, plus ou moins (le principe, en tout cas, peut-être pas les détails). Si je voulais téléphoner, il fallait toujours passer par l'intermédiaire de cette carte, me dit-il — toujours —, et, me désignant le vieux téléphone de la chambre d'hôtel posé sur la table de chevet, il me fit non à distance de la main, avec force, comme un ordre, un commandement. *No*, dit-il. *Understand ? No. Never. Very expensive*, dit-il, *very very expensive*.

Dans les jours qui suivirent, Zhang Xiangzhi se contenta de m'appeler une ou deux fois sur le téléphone portable pour prendre de mes nouvelles et m'inviter à déjeuner. Depuis mon arrivée, je passais la plupart de mes journées seul, je ne faisais pas grand-chose, je ne connaissais personne à Shanghai. Je me promenais dans la ville, je mangeais au hasard, des brochettes de rognons épicées au coin des rues, des bols de nouilles brûlants dans des bouis-bouis bondés, parfois des menus plus élaborés dans des restaurants de grand hôtel, où je consultais longuement la carte dans des salles à manger kitsch et désertes. L'après-midi, je faisais la sieste dans ma chambre de l'hôtel Hansen, et je ne ressortais qu'à la nuit tombée, quand l'air s'était quelque peu rafraîchi. Je marchais dans la nuit tiède, perdu dans mes pensées, remontais Nanjing Road, indifférent au bruit et à l'animation des boutiques illuminées de néons multicolores. Mes pas aimantés par le fleuve, je finissais toujours par déboucher sur le Bund, son air marin et ses embruns. Je traversais le passage souterrain, et je déambulais lentement le long du fleuve, laissant traîner le regard sur la rangée de vieux bâtiments européens aux toits illuminés qui jetaient dans la nuit un halo de lumière verte dont les pâleurs d'émeraude se reflétaient en tremblant dans les eaux du Huangpu. Sur l'autre rive, par-delà les flots encrassés de déchets végétaux, boues et algues qui stagnaient dans l'obscurité dans un ressac majestueux en suspension à la surface de l'eau, se lisait dans le ciel la ligne futuriste des gratte-ciel de Pudong qui s'élevaient dans la nuit, avec la boule caractéristique de l'Oriental Pearl, et, plus loin, sur la droite, comme en retrait, modeste et à peine éclairée, la majesté discrète de la tour Jinmao. Accoudé au parapet, pensif, je regardais la surface noire et ondulante du fleuve dans l'obscurité, et je songeais à ma vie avec cette mélancolie rêveuse que suscite la pensée de l'amour quand elle est jointe au spectacle de l'eau sombre dans la nuit.

Était-ce perdu d'avance, ma relation avec Marie ? Et que pouvais-je en savoir alors ?

Il n'était pas prévu que j'aille à Pékin pendant ce voyage, la décision d'y passer quelques jours avait été prise à l'improviste. Zhang Xiangzhi m'avait téléphoné un soir au pied levé pour me proposer de l'accompagner à un vernissage. L'exposition se tenait à la périphérie de la ville, dans un grand hangar aménagé en espace d'art contemporain, où les artistes présentaient des vidéos mobiles, les projecteurs fixés dans le vide à des tiges métalliques qui se balançaient doucement dans l'obscurité du hangar, les images projetées se diluant sur les murs, se séparant et se décomposant pour se rejoindre et se quitter à nouveau. C'est là que je fis la connaissance de Li Qi. Elle était assise par terre sur le sol en béton, seule dans la pièce, adossée au mur, longs cheveux noirs et veste en cuir crème. Je l'avais tout de suite remarquée, mais je ne lui avais adressé la parole que plus tard, à proximité du buffet, vins australiens et bières chinoises en bouteilles disposés en vrac sur une table à tréteaux qui accueillait des piles de prospectus et des catalogues d'expositions. Elle avait remarqué que je n'étais pas Chinois (sa perspicacité m'avait amusé, et qu'est-ce qui vous fait croire ça ? avais-je dit, votre sourire avait-elle dit, votre léger sourire — tout ceci en anglais et sans se départir de ce léger sourire qui nous venait aux lèvres de manière irrésistible depuis que nous nous parlions, qu'un rien déclenchait et que semblait nourrir en permanence le plus bénin combustible). Nous avons été nous asseoir sur un banc dans le terrain vague qui jouxtait la galerie avec deux bouteilles de Tsingtao, puis quatre, puis six, puis la nuit, doucement, était tombée, et nous étions toujours ensemble, silhouettes en ombres on ne peut plus chinoises éclairées par intermittence par de mouvants jeux de lumière liquide verte et rouge qui provenaient des projections vidéos mobiles à l'intérieur de la galerie. Des essais de sonorisation avaient lieu dans le hangar, et de brusques bouffées de *metal rock* chinois emplissaient soudain l'air calme de la nuit en

faisant vibrer les vitres et les tôles ondulées. On ne s'entendait plus sur le banc et je m'approchai d'elle, mais plutôt que d'élever la voix pour couvrir la musique, je continuais de lui parler à voix basse en frôlant ses cheveux, tout près de son oreille, je sentais l'odeur de sa peau, quasiment le contact de sa joue contre mes lèvres, mais elle se laissait faire, elle ne bougeait pas, elle n'avait rien entrepris pour se soustraire à ma présence — je voyais ses yeux dans la nuit qui regardaient au loin en m'écoutant — et je compris que quelque chose de tendre était en train de naître. Elle m'avait expliqué qu'elle devait se rendre à Pékin le lendemain pour son travail et m'avait proposé de l'accompagner, je ne pourrais rester qu'une ou deux nuits, rien ne m'empêchait de revenir dès le surlendemain à Shanghai, le train de nuit était confortable et ne coûtait pas cher, et, de toutes manières, je n'avais rien de particulier à faire à Shanghai. N'est-ce pas ? J'avais hésité, pas très longtemps, et je lui avais souri, je l'avais regardée longuement dans les yeux en m'interrogeant sur la nature exacte de cette proposition et de ses éventuels, implicites et déjà délicieux, sous-entendus amoureux.

Le jour du départ, j'avais quitté l'hôtel en début de soirée. Je n'avais pas pris de bagage, seulement un sac à dos, qui contenait quelques affaires de toilettes, ainsi que le téléphone portable qu'on m'avait offert qui ne sonnait jamais (mais personne n'avait le numéro à l'exception de Zhang Xiangzhi et de Marie, à qui je l'avais laissé quand je lui avais téléphoné de l'hôtel). Comme j'avais du temps devant moi, plutôt que de prendre un taxi, je m'étais rendu à la gare en autobus, et je regardais par la vitre les rues de Shanghai se voiler et disparaître sous les lumières artificielles des enseignes dans la pénombre orangée du couchant. Il faisait déjà nuit lorsque l'autobus arriva, et je m'avançai vers la gare. Nous nous étions donnés rendez-vous devant la gare de Shanghai, autant dire en Chine, des milliers de personnes se pressaient là sur l'espalade, qui prenaient la direction de la gare routière ou des bouches de métro, entraient et sortaient du grand bâtiment principal illuminé dans la nuit, tandis que, à l'extérieur, tout au long des parois de verre transparentes, des centaines de voyageurs étaient massés par terre, assis et désœuvrés, avec quelque chose de borné et de noir dans le visage, paysans et saisonniers qui venaient d'arriver ou qui attendaient un train de nuit pour repartir dans leurs campagnes, avec des quantités inimaginables de sacs délavés et de valises élimées, mal fermées, mal ficelées, des caisses et des cartons entrouverts, des sacs en jute affaissés, des fourniments, des baluchons, parfois de simples bâches desquelles dépassaient des réchauds, des thermos et des casseroles. Je me tenais là, immobile, à chercher Li Qi des yeux, et je me sentais l'objet de chuchotements furtifs et de regards en coin, des mendiants s'approchaient de moi après m'avoir jaugé un instant à distance et finissaient par s'éloigner en claudiquant, une large béquille en bois sous l'aisselle, tandis qu'une femme apathique demeurait à mes côtés, le regard buté, voûtée et la main tendue, immobile, les yeux infiniment tristes.

J'étais sur le point de penser que Li Qi ne viendrait pas — tout ceci avait été si soudain, la veille, nous ne nous connaissions pas encore —, quand je l'aperçus soudain au loin qui fendait la foule pour me rejoindre. Elle me prit le bras, essoufflée, souriante, elle portait une veste blanche légère et flottante, à peine une veste, plutôt une chemise ouverte sur un étroit bustier noir, et, à son cou, je remarquai un minuscule éclat de jade ou d'obsidienne qui brillait sur sa peau nue. Mais, quasiment dans le même temps, dans son sillage pour ainsi dire, à quelques pas derrière elle sur le parvis, j'aperçus le visage de Zhang Xiangzhi, qui s'avançait lentement dans la nuit derrière ses lunettes noires en faisant tinter ses clés de voiture entre ses doigts. Après avoir salué nos retrouvailles d'un sourire qui me parut ironique, voire légèrement goguenard, comme s'il voulait souligner le mauvais tour qu'il venait de me jouer — ou que j'aurais essayé moi-même de lui jouer et dont il n'aurait pas été dupe — il s'éloigna pour passer un coup de téléphone sur son téléphone portable. Que faisait-il là ? Avait-il simplement accompagné Li Qi en voiture à la gare ? Certes, il n'y avait rien d'étonnant à ce que Li Qi connaisse Zhang Xiangzhi, c'était même par lui que j'avais fait sa connaissance la veille, mais je ne comprenais pas comment il avait été mis au courant de notre voyage (et je fus encore plus désorienté quand Li Qi m'apprit qu'il venait à Pékin avec nous).

Je ne comprenais rien à ce qui se passait, et je me sentis soudain envahi par une vague d'inquiétude, de déplaisir et de doute. Depuis que j'étais arrivé en Chine, tant de choses me paraissaient obscures et indéchiffrables, que je n'essayais même pas d'élucider, suivant simplement le cours des événements de manière la plus passive et détachée qui soit. Je leur emboîtai le pas, et nous traversâmes une large avenue parmi les phares blancs et aveuglants des voitures pour entrer dans un vieux bâtiment en briques, où, dans un clair-obscur jaunâtre, flottaient des odeurs vénéneuses, aux relents de chou rance, de moisi et de pisse. Deux policiers en faction veillaient à la porte, indifférents et silencieux, en uniforme, une matraque au côté. Nous étions à peine entrés dans le hall qu'une nuée d'hommes nous suivit à la trace comme un essaim d'insectes, véhéments et volubiles, en essayant de nous vendre des billets de train au marché noir. C'était un vaste hall aux allures de salle de paris clandestins qui bruissait d'animation, avec une billetterie vieillotte et des guichets déserts, des mégots sur le sol, des barquettes de repas tordues abandonnées par terre, et des crachats humides, un peu partout, en constellations étoilées sur le carrelage, qui luisaient d'un éclat nacré dans l'ombre dorée. Zhang Xiangzhi se mit à examiner les tickets que les vendeurs lui proposaient et suivit un petit groupe à l'ombre d'un pilier. Cerné par une dizaine de types qui le collaient de près, seule sa tête dépassait encore d'un hérissément de bras et d'épaules en mouvement, il sortit de sa poche une pleine liasse de coupures de cent yuans d'un rouge rose décoloré et détacha, en les comptant ostensiblement avec le pouce, six billets de sa liasse, qu'il tendit au vendeur. Le vendeur les repoussa violemment, la mine outrée, gesticulant pour dire qu'il ne pouvait accepter une telle offre, mimant qu'on l'égorgeait, et chercha à se saisir de force de toute la liasse pour obtenir davantage dans une négociation devenue maintenant sauvage et qui était en train de virer à l'incident, à la rixe, au pugilat. Finalement, se dégageant d'un coup d'épaule de la mainmise du groupe, Zhang Xiangzhi ajouta trois billets de vingt yuans chiffonnés aux six coupures de cent yuans qu'il proposait, et l'échange se fit, rapide, grossier, brutal, trois tickets de train Shanghai-Pékin contre six cent soixante yuans cash.

Une rangée de policiers observaient les voyageurs qui entraient dans la gare. J'avais déposé mon sac à dos sur le tapis roulant du contrôle de sécurité pour le passer aux rayons X, et un policier en uniforme examinait son contenu sur un écran de contrôle, les contours noirs et nets du téléphone portable, tandis que mes sous-vêtements, plus éthérés, grisâtres et à peine matérialisés, paraissaient flotter sur une corde à linge invisible à la surface de l'écran, chaussettes irradiées et caleçons dans les limbes. Nous étions montés au premier étage de la gare en escaliers roulants, et nous suivions de longs couloirs aveugles percés de portes d'embarquement semblables à celles d'un aéroport. La salle d'attente du train Shanghai-Pékin était bondée, et nous nous frayâmes difficilement un chemin dans la foule en direction de tourniquets condamnés par des chaînettes sur lesquels veillaient une armée de contrôleurs. Repartant aussitôt en sens inverse, retraversant péniblement la foule, évitant les sacs et des valises qui encombraient le sol, Zhang Xiangzhi alla chercher des boissons et des revues pour le voyage. Pour la première fois depuis la veille, je me retrouvai seul avec Li Qi. Je regardais son visage immobile et pensif dans la foule, ses longs cheveux noirs qui tombaient sur ses joues, et je me demandais pourquoi elle m'avait proposé de faire ce voyage avec elle, alors que, dans le même temps, elle avait proposé à Zhang Xiangzhi de nous accompagner (car c'était elle qui lui en avait parlé, comment, sinon, aurait-il été au courant ?). Mon trouble alla encore croissant quand Li Qi, qui était restée plutôt réservée avec moi depuis nos retrouvailles, profita manifestement de l'absence de Zhang Xiangzhi pour entrouvrir la fermeture à glissière de sa valise et en sortir un petit paquet emballé dans un papier cadeau bleu, qu'elle me tendit les yeux baissés, avec une émotion visible. Un cadeau. Je lui souris, ne sachant que dire ni que faire. Je gardais le paquet à la main, sans l'ouvrir, et, pour mettre un terme au trouble réciproque dans lequel nous nous trouvions, je me rapprochai d'elle et je lui fis gauchement la bise au milieu de la foule — avec une timidité maladroite, qui me troubla d'autant plus que nos lèvres s'effleurèrent pas si fortuitement que ça.

Je revois le train de nuit immobilisé sur le quai de la gare de Shanghai quelques

minutes avant le départ, les wagons bleus bombés éclairés de l'intérieur, à travers lesquels se devinaient des rangées de couchettes dans les compartiments. Nous remontions le train dans la pénombre verdâtre d'un quai sombre que tamisaient des halos de réverbères qui diffusaient une lumière blanche et blême le long du convoi à l'arrêt. Zhang Xiangzhi, qui nous précédait, présenta les billets à la contrôleuse, une jeune femme en uniforme bleu rouge, avec casquette et galons dorés, qui se tenait à la porte du wagon. Elle vérifia longuement nos identités, tournant et retournant les passeports, examinant avec attention mon visa, puis elle poinçonna les tickets et cocha des numéros sur sa feuille de contrôle avant de nous laisser monter dans le train. Progressant avec difficulté dans le couloir pour rejoindre nos places, nous apercevions des gens déjà installés sur leurs couchettes, qui buvaient du thé assis sur les banquettes, la tête ployée sous le auvent de la couchette médiane, ou nichés au sommet, tels des rapaces solitaires, étendus en chien de fusil, un journal à la main, les pieds en chaussettes sur le protège-drap pelucheux. Un chariot métallique chargé de fruits, de boissons et de soupes instantanées, était englué au milieu du couloir, la jeune employée, tête nue et badgée, tempêtait pour se frayer un chemin, se retournait pour essayer d'attirer l'attention d'un contrôleur. Ici et là, dans l'allée, quelqu'un en bras de chemise était perché sur une échelle, qui hissait des gros sacs et des valises et les casait dans les caissons à bagage sous les yeux d'un couple de vieux restés en bas, très dignes, vêtus de coton bleu. Nous prîmes possession de nos couchettes, et j'allai attendre le départ du train dans le couloir, me penchai à la vitre tandis que le train s'ébranlait et s'éloignait le long du quai.

Quelques minutes après le départ, comme nous remontions le convoi en direction du wagon-restaurant, je remarquai qu'une des portes de communication entre les wagons avait été brisée, sans doute récemment, des éclats de verre jonchaient le sol du couloir et des traces de sang séché constellaient la paroi, une tache plus grande, centrale, et des milliers de gouttelettes autour, minuscules, pailletées, d'une couleur rouge brun. Un simple plastique, maintenu par des bandes adhésives de mauvaise qualité que les courants d'air faisaient battre mollement, avait été fixé à l'endroit où la vitre avait été cassée, entortillé autour des barres de protection de la porte. Il n'y avait aucun vestige d'une éventuelle bagarre ou de quelque accident, aucune trace qui permettait de deviner ce qui avait pu se passer. J'avais ralenti l'allure pour contourner le verre brisé, et Zhang Xiangzhi avait continué en direction du wagon-restaurant. Je m'étais arrêté un instant devant cette tache de sang mystérieuse et Li Qi s'était attardée avec moi. Puis, dans la brève hésitation que nous marquâmes l'un et l'autre avant de repartir, nos épaules se touchèrent, s'effleurèrent presque consciemment, s'abandonnèrent l'une à l'autre, il était impossible que ce fût fortuit, nos regards se croisèrent et je sus alors avec certitude qu'elle aussi avait été consciente de ce nouveau contact secret entre nous, comme une ébauche, la rapide esquisse de l'étreinte plus complète, de nouveau différée, qui ne tarderait plus.

Nous avons pris place dans le wagon-restaurant et commandé quelques plats, des brochettes et du porc, du riz, des nouilles sautées. La nappe était tachée de traces de thé brunâtres et de sauce d'un précédent repas, des cendres débordaient d'une soucoupe remplie de mégots. Li Qi mangeait en silence, levait les yeux de temps à autre pour m'adresser un bref regard de connivence, qui devait échapper à Zhang Xiangzhi. Au fond du wagon, près des cuisines, un petit attroupement s'était formé autour d'un jeune Chinois torse nu avachi sur une banquette, un mouchoir ensanglanté en boule sur l'arcade sourcilière. Il paraissait sans force, sa chemise blanche couverte de sang séché qu'il avait enlevée et posée sur la table parmi des restes de repas, le vêtement en boule sur la nappe, froissé, chiffonné, une manche baignant dans la sauce. Assis en face de lui, deux flics en uniformes et casquettes réglementaires lui posaient question sur question sans ménagement, lui secouaient le bras de temps à autre pour qu'il réponde. Mais le jeune type paraissait à bout de force, au bord de l'évanouissement, il transpirait lourdement, un filet de salive s'écoulant de ses lèvres, le front et le cou moite, la sueur allait se mêler aux filets de sang séché sur ses joues et sur ses seins, collés en croûtes autour de ses tétons. Un employé du train finit par le

prendre par le bras et le souleva, et il fut embarqué par les policiers et les contrôleurs, suivis d'un cortège chuchotant et clairsemé, dont une jeune fille surexcitée, les cheveux en désordre, avec un escarpin rouge tordu à la main, qu'elle brandissait de temps à autre pour ponctuer ses phrases en menaçant le jeune type de lui balancer un coup de talon aiguille dans la gueule.

Nous avons fini de dîner, les canettes de bière vides s'amassaient devant nous sur la nappe douteuse, d'un blanc sale, en épais coton rêche. Je regardais le paysage à travers la vitre, des rizières dans la nuit, quelques bâtiments de fermes isolées au loin. Une serveuse, les gestes las, avec un tablier blanc et une petite couronne de tissu dans les cheveux, remontait le wagon en débarrassant les tables les unes après les autres, prenait les plats et les assiettes sales et les répartissait sur un chariot, puis s'emparait des nappes, d'un seul geste, un pincement des doigts au centre de la table, et les jetait dans un grand panier à linge qu'elle faisait avancer à son rythme sur le sol en le traînant par terre entre ses jambes. Zhang Xiangzhi avait demandé l'addition, et il transpirait en silence dans sa chemisette grisâtre, se passant à l'occasion un large mouchoir blanc sur le front et dans le cou. Je regardais sa silhouette épaisse en reflet sur la vitre. Il portait toujours ses lunettes de soleil, très noires, ses pommettes luisaient de transpiration. Nous avons à peine échangé quelques mots depuis le début du voyage (de temps à autre, il me désignait quelque chose de façon autoritaire et bourrue, ma canette de bière vide par exemple, pour savoir s'il fallait en commander une autre, ou le chemin des toilettes, lorsque je m'étais levé, le regard indécis, pour m'indiquer la direction que je devais prendre). Parfois, il m'adressait péniblement une phrase en un anglais rugueux, à laquelle je répondais en acquiesçant avec un sourire prudent, vague, gentil, qui n'engageait à rien. Je ne comprenais pas grand-chose à ce qu'il me racontait, son anglais était des plus sommaires, souvent inspiré de la structure agglomérative du chinois, l'accent difficile à comprendre, il prononçait par exemple *forget* comme *fuck* (*don't fuck it*, m'avait-il, par exemple, recommandé avec force à propos du billet de train — *no, no, don't care*, avais-je dit).

Depuis la fin du repas, il semblait maussade et renfrogné, Zhang Xiangzhi, calé dans un coin de la banquette, l'épaule contre la fenêtre, un cure-dent en vrille aventuré dans la bouche. Absorbé dans ses pensées, il sortit son téléphone portable de la poche de sa chemisette et composa un numéro sur le cadran. Il attendait qu'on décroche, regardant le paysage dans la nuit par la vitre en continuant de se curer les dents, son visage était vide, inexpressif, il dit quelques mots en chinois, calmement, comme s'il faisait un rapport succinct de la situation (et, même si c'était peu probable, je ne pus m'empêcher de penser qu'il parlait de moi, tant j'avais le sentiment d'être surveillé en permanence depuis que j'étais en Chine). Comme la conversation se poursuivait, posant la main sur le dossier de mon siège, il finit par se lever, et je le vis faire quelques pas dans l'allée centrale du wagon-restaurant, déambuler dans le train le portable à l'oreille comme s'il était dans son salon, en faisant de grands gestes évasifs et sensiblement agacés du poing en direction du plafond, il s'échauffait tout seul, sa voix devint furieuse, véhémence, il se mit à hurler dans l'appareil, de courtes rafales de mots chinois, brèves scansions de syllabes crépitantes qu'il lâchait à un rythme de pistolet-mitrailleur. Le plus étonnant, quand il raccrocha et vint se rasseoir avec nous, c'est qu'il ne parut nullement affecté par la violence de la conversation qu'il venait de tenir. Il dit quelques mots en souriant à Li Qi, d'un ton badin (du genre, quel con, ce Wei Fujing), et fit glisser souplement son petit téléphone pâle bondi dans la poche-poitrine de sa chemisette grise.

Nous avons regagné nos couchettes, et je me tenais couché sur le dos, immobile dans la profonde obscurité du compartiment que baignait une très faible veilleuse bleue. Zhang Xiangzhi était allongé à côté de moi sur la couchette voisine, les pieds nus, le corps tourné vers la paroi (j'entendais sa respiration régulière, il s'était endormi dès que nous étions revenus). Il n'y avait pas un bruit dans le compartiment, si ce n'est le grondement régulier du train qui filait dans la nuit. Li Qi était allongée juste au-dessus de moi sur la couchette médiane, je ne pouvais la voir, mais je sentais qu'elle ne dormait

pas, parfois je l'entendais bouger délicatement sur sa couchette. Les yeux ouverts dans la pénombre, je pensais à elle, à la douceur de son regard et à son nom qui avait un goût de fruit. Nous avions échangé tant de signes secrets d'attirance réciproque depuis que nous nous connaissions, des effleurements clandestins et des frôlements d'épaules, une panoplie muette d'infimes déclarations d'amour silencieuses et tacites. Nous ne nous étions pas encore embrassés parce que les circonstances ne s'y étaient pas prêtées, et il était même possible que nous ne nous embrassions jamais. Qu'importe, j'aimais sa réserve parce que j'aimais ma timidité. Mais nous avions conscience que nous nous plaisons, nous le savions l'un et l'autre, et savions que l'autre le savait. Ce qui manquait encore maintenant, et manquerait peut-être toujours, c'était l'occasion, le moment propice, la faveur ou la saison.

Une dizaine de minutes s'écoula, il faisait très chaud dans le compartiment, j'avais entrouvert ma chemise et je transpirais sur ma couchette sans bouger, les bras le long du corps. Je continuais de penser à Li Qi allongée au-dessus de moi, quand un de ses pieds apparut dans mon champ de vision, isolé et hésitant, en chaussette blanche, qui pendait dans le vide au-dessus de ma tête, puis l'autre pied, également en chaussette, ses deux pieds bientôt suivis de tout son corps, au ralenti et torsadé, qui se laissa glisser doucement vers le bas, un des pieds marquant un léger temps d'arrêt sur le bord de ma couchette, pour rejoindre avec agilité, d'un petit bond, le sol du compartiment. Silhouette silencieuse et légère, elle évoluait sans bruit, furtive, ses sandales à la main, qu'elle chaussa l'une après l'autre dans le couloir, en déséquilibre sur une jambe. Sa tête reparut dans le compartiment et se pencha tout doucement vers ma couchette. Elle me sourit, un doigt sur les lèvres, tandis que nos yeux s'illuminaient dans le noir et communiaient une fraction de seconde dans l'intelligence de cet instant.

Je pris mon sac à dos et je la rejoignis sans bruit dans le couloir, nous marchions l'un derrière l'autre dans le train endormi, titubant le long des vitres et passant de wagon en wagon. Arrivés à la voiture-restaurant, nous trouvâmes porte close. Je me penchai à la vitre, il y avait encore de la lumière au fond du wagon, les cuisines étaient ouvertes, une jeune fille en tee-shirt blanc faisait la vaisselle pieds nus dans un étroit réduit devant un évier métallique, chargé de plats et d'assiettes sales, et une serveuse en uniforme l'aidait à ranger la vaisselle. Li Qi frappa au carreau, tâcha d'attirer l'attention de quelqu'un. Au bout d'un moment, traînant des pieds, un vieux cuistot en tablier blanc avec un chapeau de chef crasseux et tire-bouchonné vint entrouvrir la porte, un mégot à la bouche, échangea quelques mots avec Li Qi, et je compris qu'il lui disait que c'était fermé, qu'il ne pouvait rien nous vendre. Li Qi insista et il alla nous chercher quelques canettes de bière tièdes, qu'il dissimula dans un sac en plastique blanc fripé en échange de quelque monnaie. Il referma la porte à clé, et nous revînmes sur nos pas, longeâmes les couloirs en sens inverse, déséquilibrés de temps à autre par les brusques tangages du convoi. Il faisait une chaleur étouffante dans ces longs wagons obscurs, qu'éclairaient à peine de pâles veilleuses bleutées. Nous traversions des couloirs silencieux où des dizaines de personnes endormies reposaient comme des gisants sur leurs couchettes, dans un murmure de ronflements et d'éphémères quintes de toux. Ici et là, quelqu'un nous barrait le passage, qui somnolait sur un strapontin au milieu de l'allée, la tête couchée sur une tablette. Au moment de repasser devant la porte de communication brisée que j'avais repérée au début du voyage, je ressentis un agréable vent de fraîcheur me caresser le visage, la vitre cassée faisait courant d'air, qui avait été mal bouchée par un plastique virevoltant retenu par un adhésif effiloché, et un souffle d'air tiède pénétrait dans le wagon. Nous nous installâmes là pour boire nos bières, dans cet espace intermédiaire, sorte d'étroit vestibule à l'entrée du wagon sur lequel donnaient les portes des toilettes et le local du contrôleur. Il n'y avait plus de débris de verre par terre, et nous avons pris place sur le sol, nous nous étions assis côte à côte dans le train endormi.

Et nous nous embrassâmes là, assis à même le sol, les canettes à la main et les bras emmêlés, dans le vacarme du train qui filait dans la nuit.

Par la vitre crasseuse de la porte du train défilait des fils électriques et des caténaires dans le ciel. Le train filait dans la nuit noire, tous feux éteints dans la campagne chinoise. Nous traversions des champs et des forêts, passions des points d'eau et des passages à niveaux, et nous nous embrassions assis par terre dans le train, les yeux fermés, maladroitement, bras et jambes enchevêtrés, ma chemise blanche ouverte, les pans froissés qui pendaient de chaque côté. J'effleurais les mains et les bras nus de Li Qi, je touchais ses épaules, laissant courir mes doigts sur sa peau tiède, et, lorsque je soulevai son vêtement pour lui caresser le ventre et remonter le long de ses seins, je la sentis haleter contre mon oreille et en même temps se relever, se redresser sur ses talons et lentement remonter le long de la paroi en m'entraînant avec elle sans retirer ma main de sous le vêtement. Elle me souffla qu'on ne pouvait pas rester là, et, regardant autour d'elle avec inquiétude, fuyant en me prenant par le bras, nous fîmes quelques pas en trébuchant sur les canettes de bière qui se renversèrent à nos pieds, et elle me fit entrer dans le cabinet de toilette, me poussa contre le lavabo et plaqua ses lèvres contre ma bouche.

C'était un réduit étroit, violemment éclairé, avec un miroir mural parsemé de taches et moucheté de zébrures qui surplombait un lavabo sommaire, doté d'un étroit robinet métallique à pédale. Une fenêtre opaque, en hauteur, largement entrebâillée, donnait sur la nuit noire, et un courant d'air moite mêlé au grondement du train nous parvenait avec une force démesurée. La porte mal fermée battait sur elle-même au gré des cahots et des secousses du train. J'avais enlevé le vêtement de Li Qi, que j'avais fait passer par-dessus sa tête, le dégageant de ses longs cheveux noirs auxquels il resta collé un instant par l'aimant d'une décharge d'électricité statique qui me parcourut les doigts comme si je m'étais accroché à un chapelet de fil de fer barbelés. Je posai le vêtement, encore tout vivant d'électricité, sur le bord du lavabo, où il s'affaissa aussitôt, et j'aperçus fugitivement le reflet de nos corps dans le miroir, je l'aperçus à peine et m'en détournai aussitôt, mais l'image entr'aperçue s'était inscrite dans mon esprit, nos torsos nus enlacés dans l'éclatante lumière blanche aux reflets verdâtres de cette pièce étroite, Li Qi haletante dans mes bras, vêtue d'un simple pantalon noir et de son soutien-gorge crème, son torse mince contre mon corps, ses membres enroulés contre moi. Je caressais son corps, je caressais ses épaules et ses seins. Lorsque je voulus dégrafer son soutien-gorge, je la sentis se dérober avec grâce, dans une torsion souple et glissante, se défaire de mon étreinte et aller fermer la porte, abattre le loquet. Dos à la porte, alors, immobile, elle m'attendait. Je m'avançai vers elle, passai les mains dans son dos et défit son soutien-gorge. Les bretelles tombèrent, elle n'avait plus que son amulette de jade autour du cou, ses seins étaient nus devant moi. Je levai la main et lui caressai doucement la poitrine, lentement, tandis que je sentais qu'elle se cambrait contre la porte, collait son bassin contre mon corps en gémissant. Puis, d'un coup, nous nous immobilisâmes. Quelqu'un venait d'essayer d'entrer dans le cabinet de toilette.

Nous ne bougions plus, nous avions défait précautionneusement notre étreinte, les bras ballants le long du corps, et nous nous tenions face à face sans bouger, Li Qi posa un doigt sur mes lèvres pour m'engager à ne rien dire. Les visages immobiles, très près l'un de l'autre, intenses, nous nous regardions dans les yeux avec une lueur de complicité fiévreuse dans le regard. Tout doucement, je levai la main et lui passai un doigt sur le versant du bras, lui caressai l'épaule, sans un bruit l'attirai de nouveau contre moi et la serrai dans mes bras. La personne qui avait essayé d'ouvrir n'avait pas insisté, elle s'était éloigné, on n'entendait plus de bruit de l'autre côté de la porte, si ce n'est le grondement égal du train dans la nuit, et nous nous embrassions de nouveau en silence contre la porte du cabinet de toilette. Mais quand, à peine quelques secondes plus tard, j'entendis le téléphone retentir à l'extérieur, je compris aussitôt que c'était le téléphone portable qu'on m'avait offert qui sonnait dans mon sac à dos, et je sentis mon cœur battre très fort, je ressentis de la terreur, de la panique, de la culpabilité et de la honte. J'avais toujours eu des relations difficiles avec le téléphone, un mélange de répulsion, de trac, de peur immémoriale, une phobie que je ne cherchais même plus à combattre et avec laquelle j'avais fini par composer, dont je m'étais accommodé en me servant le

moins possible du téléphone. J'avais toujours plus ou moins su inconsciemment que cette peur du téléphone était liée à la mort — peut-être au sexe et à la mort — mais jamais, avant cette nuit, je n'allais avoir l'aussi implacable confirmation qu'il y a bien une alchimie secrète qui unit le téléphone et la mort.

Zhang Xiangzhi était derrière la porte. Il n'était pas parvenu à me faire ouvrir de mon plein gré, et il avait imaginé ce stratagème pour m'obliger à sortir. Sans doute ne dormait-il pas quand nous avons quitté le compartiment, sans doute faisait-il seulement semblant de dormir, allongé sur sa couchette le visage tourné vers la cloison, l'oreille aux aguets, il avait tout écouté et savait pertinemment ce qui était en train de se passer. Il s'était relevé dès que nous avons quitté le compartiment et nous avait suivi sans bruit dans le couloir, il nous avait guetté tout le temps et il attendait maintenant caché derrière la porte. Il était dissimulé dans l'ombre à l'angle du couloir et il surveillait la porte du cabinet de toilette, il avait la porte en point de mire, et il attendait que je sorte, que je m'avance à terrain découvert. J'avais rapidement enfilé ma chemise, et je guettais le moindre bruit dans le couloir. Le téléphone sonnait toujours, résonnait dans mon cerveau, dans mon sang, les sonneries me brûlaient les tempes, faisaient vibrer la surface de mes nerfs, me paralysaient les membres en même temps qu'elles me forçaient à agir, à bouger, comme un simple réflexe, un acte irréfléchi, le commandement inconscient qu'il y a de répondre quand on entend le téléphone sonner. Je soulevai le verrou et me jetai en avant dans le vacarme du train, je ne voyais personne, je ramassai le sac à la volée et m'emparai du téléphone en ouvrant brusquement la porte de communication pour m'engager dans le sas protégé qui sépare les wagons, et je fus accueilli par un souffle chaud, le violent appel d'air qui hurle dans cet espace enténébré où règne le terrifiant grondement du train lancé à pleine vitesse dans la nuit et le vent. Je traversai en courant l'étroite passerelle qui tressautait sous mes pieds au-dessus du vide pour passer dans l'autre wagon, je ne parvenais pas à trouver la touche pour décrocher, cela faisait déjà un moment que je disais "allô", "allô" dans le vide, quand mes yeux tombèrent sur la grande tache de sang séché au cœur de la porte brisée, et que, parvenant enfin à avoir la communication, les yeux hagards fixés sur le fragment de plastique mal accroché qui battait au vent furieusement, j'entendis faiblement au loin la voix de Marie.

C'était Marie qui appelait de Paris, son père était mort, elle venait de l'apprendre quelques instants plus tôt.

Ce qui me frappa le plus sur l'instant, c'est qu'elle ne pleurait pas, pas de sanglots, pas de cris, pas de gémissements, sa voix était apparemment calme, un léger tremblement dans le timbre et beaucoup de halètements et de précipitation pour me relater avec confusion le coup de téléphone que venait de lui faire Maurizio, le gardien de la maison de l'île d'Elbe où son père passait l'été. Maurizio venait de l'appeler pour lui apprendre la mort de son père, brutale, accidentelle, par noyade ou malaise cardiaque, ou les deux, il n'avait pas été clair et elle l'était encore moins, elle se trouvait au Louvre en ce moment, au musée du Louvre, abattue sur un banc jusqu'où elle avait titubé quand elle avait appris la nouvelle, l'accident avait eu lieu en début d'après-midi et il était maintenant cinq heures à Paris, cinq heures et demie, elle ne savait pas, je ne sais pas, je n'en sais rien, dit-elle, il fait jour, me dit-elle, il fait terriblement jour.

Marie, je le compris aux légers cahots qui se firent alors entendre dans le téléphone, s'était levée et elle quittait le Louvre, elle traversait les salles en direction de la sortie, silhouette vacillante, chancelante, ses doigts tremblaient et la lumière du soleil lui brûlait les yeux, elle accélérait le pas et tâchait de quitter au plus vite les deux cents mètres en enfilade de la Grande Galerie comme pour fuir la nouvelle qu'elle venait d'apprendre, déviant à peine sa trajectoire et n'hésitant pas à bousculer les visiteurs qui se trouvaient sur son chemin, fendait ici, éperonnant là, un bras en éclaireur, laissant dans son sillage une onde de têtes qui se retournaient sur son passage dans un murmure d'incrédulité et de désapprobation. Elle ne se retournait pas et continuait de me parler au téléphone en même temps qu'elle s'approchait par brusques embardées des chaises des gardiens

pour demander le chemin de la sortie, d'un ton égaré et suppliant, cherchant à quitter le Louvre et n'écoutant pas les réponses, revenant sur ses pas et trébuchant sur quelque infime dénivelé du marbre, repartant de plus belle et traversant une succession de salles plus sombres, le Salon Carré, la salle Duchâtel, la salle Percier et Fontaine, laissant derrière elle la pluie de soleil de la Grande Galerie et allant se réfugier dans l'ombre accueillante de la Rotonde d'Apollon, sans ouverture ni fenêtre, mais retrouvant là encore le soleil, comme une malédiction, le soleil qui semblait la poursuivre, factice à présent, faux, peint, artificiel, qui brillait d'un éclat d'incendie au plafond de la rotonde, tandis que, dans les tympans ombrés des arcs, des reliefs sculptés ajoutaient d'autres motifs solaires à cette malédiction, têtes du soleil datant de Louis XIV, Roi-Soleil, auréolées de rayons d'or et parées de pétales de tournesols, d'héliotropes et d'hélianthes qui lui faisaient tourner la tête. Marie chancelait, Marie perdait l'équilibre, elle descendait en vacillant les escaliers de marbre inondés de lumière de la Victoire de Samothrace. Arrivée en bas, éperdue, un pied hors de sa sandale, elle s'égara dans un dédale de salles voûtées et se mit à courir le long de statues grecques immobiles depuis des millénaires, aux corps blancs et lisses, silencieux, incomplets, mutilés, des fragments de marbre rescapés empalés sur des tiges métalliques dans des socles de bois, torses et cuisses isolés, mains seules, têtes énuclées et bassins sans verge aux minuscules testicules orphelins, se faufilant entre les oeuvres sans rien voir, comme ivre, égarée parmi des vestiges antiques et des débris de frise. Elle descendit à l'entresol par un étroit escalier en colimaçon, remonta au rez-de-chaussée. Elle ne savait plus ce qu'elle faisait, elle revint sur ses pas, la tête basse, ne me parlant plus, le téléphone battant mollement dans sa main contre sa cuisse, et alla s'étendre sur un banc, un avant-bras en bouclier au-dessus du front pour se garder de la lumière zénithale du soleil qui la frappait, à moitié allongée sur le banc, elle ne bougeait plus, la nuque reposant sur le marbre, elle regardait la voûte sans plus penser à rien, elle regardait fixement un détail d'un plafond peint qui représentait plusieurs personnages en apesanteur dans une nébuleuse ascendante de nuages, elle souleva lentement le bras pour approcher le téléphone de sa bouche et commença à me décrire d'une voix douce et déchirante le plafond peint avec d'infinies précisions, me chuchotant au téléphone à travers les milliers de kilomètres qui nous séparaient la position des personnages et l'agencement des petits nuages dans le ciel.

J'écoutais Marie en silence, j'avais fermé les yeux, et j'entendais sa voix passer de mon oreille à mon cerveau, où je la sentais se propager et vivre dans mon esprit. Je n'écoutais pas vraiment ce qu'elle disait, abattu par la nouvelle de la mort de son père dont je ne parvenais pas à prendre encore toute la mesure, j'écoutais simplement sa voix, la texture fragile et sensuelle de la voix de Marie. Je me sentais submerger par l'envie de pleurer — si vaste était mon impuissance à cet instant —, et je me raccrochais à cette voix douce qui me berçait, je collais avec force l'appareil contre mon oreille pour faire pénétrer la voix de Marie dans mon corps, dans mon esprit, au point de me faire mal, de me rougir le pavillon de l'oreille en plaquant le plastique chaud, moite, humide, de l'appareil contre ma tempe fiévreuse et endolorie. Les yeux fermés et sans bouger, j'écoutais la voix de Marie qui parlait à des milliers de kilomètres de là et que j'entendais par-delà les terres infinies, les campagnes et les steppes, les forêts, les lacs, les villes et les montagnes, par-delà l'étendue de la nuit et son dégradé de couleurs à la surface de la terre, par-delà les clartés mauves du crépuscule sibérien et les premières lueurs orangées des couchants des villes est-européennes, j'écoutais la faible voix de Marie qui parlait dans le soleil du plein après-midi parisien et qui me parvenait à peine altérée dans l'obscurité de ce train, la faible voix de Marie qui me transportait littéralement, comme peut le faire la pensée, le rêve ou la lecture, quand, dissociant le corps de l'esprit, le corps reste statique et l'esprit voyage, se dilate et s'étend, et que, lentement, derrière nos yeux fermés, naissent des images et resurgissent des souvenirs, des sentiments et des états nerveux, se ravivent des douleurs, des émotions enfouies, des peurs, des joies, des sensations, de froid, de chaud, d'être aimé, de ne pas savoir, dans un afflux régulier de sang dans les tempes, une accélération régulière des battements du coeur, et un ébranlement, comme une lézarde, dans la mer de larmes sèches gelée en nous.

Je pleurais. J'étais debout dans le train, et je pleurais, je pleurais en silence, sans humeurs et sans larmes, le front en sueur et ma chemise défaite. Je ne bougeais pas. J'avais toujours ce plastique affolé dans mon champ de vision qui tremblait et battait au vent comme une voile déchirée, et mon esprit était assailli d'images contradictoires, de soleil étincelant et de nuit, d'éblouissement et de ténèbres. Je ne savais pas où j'étais, j'entendais le grondement régulier du train dans la nuit, quand je vis soudain Li Qi apparaître dans mon champ de vision, qui venait de refermer doucement la porte de communication entre les wagons et avançait vers moi dans la pénombre bleutée du couloir. A travers les fenêtres fuyaient des traînées de lumières blanches fulgurantes qui accompagnaient les lueurs d'une petite gare ou prolongeaient les balises d'un passages à niveau que nous venions de laisser derrière nous. Li Qi s'immobilisa net en découvrant mon visage immobile dans le noir, mes yeux intenses qui continuaient de regarder fixement la nuit à perte de vue par la fenêtre, et elle demeura là quelques instants dans l'obscurité, interdite, à côté de moi, ne sut que faire, esquissa un geste pour me toucher l'épaule. Nous ne bougions plus dans le couloir, et je m'avançai vers elle et la pris dans mes bras, l'étreignis en silence, je la serrais contre moi dans une pression douce et forte et un abandon complet de l'âme. J'avais refermé les yeux et tout se confondait dans mon esprit, la vie et la mort, le soleil et la nuit, la douceur et les larmes, je continuais d'entendre la voix douce de Marie contre ma tempe et je serrais éperdument le corps de Li Qi dans mes bras dans une étreinte de deuil et de compassion qui ne lui était pas destinée. Je passais ma main sur ses épaules, caressais ses cheveux pour la reconforter. Li Qi releva la tête et rechercha mes lèvres dans le noir, mais ma bouche se déroba instinctivement, et, comme nos regards se croisaient, elle m'interrogea du regard pour savoir ce qui se passait, et, sans que je ne dise rien, je ne pouvais rien dire, ni bouger, ni lui expliquer quoi que ce soit, je me contentai de la regarder en silence, mon expression de détresse devait être suffisamment explicite sur la gravité de ce que je venais d'apprendre, et elle me laissa seul, je la regardai repartir dans l'obscurité bleutée du couloir, rouvrir la porte de communication et disparaître.

Longtemps je n'entendis plus Marie au téléphone, seulement une rumeur de grésillements, un souffle et l'écho de ses pas dans les couloirs du Louvre, et, soudain pris de vertige, pressant le pas dans les galeries souterraines pour quitter le musée, je — ou elle —, je ne sais plus, la rue de Rivoli était déserte au débouché des escaliers mécaniques, les trottoirs brûlants dans l'air immobile et tremblant de chaleur de l'après-midi, une ambulance était garée au travers de la chaussée et la circulation avait été coupée rue de Rivoli, un cordon de policiers retenait la foule massée sous les arcades à la hauteur de la terrasse d'un café dans un désordre de parasols et de chaises en osier, un attroupement s'était formé au passage clouté et des pompiers allaient et venaient sur la chaussée avec des couvertures, de l'oxygène, un autobus était immobilisé à l'embouchure de l'étroite galerie qui passe sous les arches du Pavillon de Rohan en direction de la place du Carrousel, l'autobus avait été vidé de ses passagers, les portes grandes ouvertes, plusieurs pompiers agenouillés sur le sol en bordure du trottoir étaient affairés à la hauteur d'une des roues avant du véhicule, l'autobus avait été en partie surélevé par un système de crics et de planches en bois, du matériel de désincarcération reposait sur le sol, des scies à métaux, des sangles, des extincteurs et des bombes de gaz, des médecins urgentistes en blouse blanche étaient penchés en direction d'une forme invisible dont on apercevait que les jambes, se pouvait-il qu'il y eût un être humain coincé là sous les roues, on ne voyait rien, le soleil brûlait les yeux, et Marie, les doigts tremblants, se sentait défaillir, s'évanouir, la poitrine oppressée, cherchait fiévreusement ses lunettes de soleil dans son sac en fouillant et renversant tout sur le trottoir, agendas, clés, livres, lettres, bâton de rouge, passeport, cartes de crédit, qui tombaient les uns sur les autres par terre et qu'elle s'accroupissait sur le trottoir pour ramasser par pelletées imprécises pour les refoutre n'importe comment dans le sac, jusqu'à ce qu'elle trouve enfin ses lunettes de soleil et les chausse d'une main tremblante en s'éloignant sous les arcades, me disant qu'elle rentrait prendre quelques affaires à la maison, et la conversation fut coupée là en plein milieu d'une phrase, ses derniers mots ne me parvinrent jamais, qui restèrent en suspens entre les continents,

entre le jour et la nuit, interrompus dans leur élan brisé.

La voix de Marie s'était tue, plus aucun son ne me parvenait dans l'appareil. Je n'avais pas bougé. Le front contre la vitre, et les sens à l'arrêt, j'avais simplement à l'esprit la phrase comme vide de sens : *Henri de Montalte est mort* — et je continuais de regarder fixement la nuit par la fenêtre. J'avais chaud, je transpirais, je sentais de la sueur bouger sur mon front, qui descendait lentement le long de mes tempes et que je ne prenais pas la peine d'éponger. Je continuais de regarder par la fenêtre, j'essayais de distinguer quelque chose dans l'obscurité que nous traversions, des champs à perte de vue, des rizières et des villages, une zone d'ombre indistincte que je savais être la campagne chinoise. Je n'avais aucune idée de l'endroit où nous pouvions être, à quelle hauteur du continent chinois, près de quelle ville, et, l'aurais-je su, j'aurais été bien avancé, Nantong, Lianyungang, Qingdao, il n'était même pas sûr que nous longions les côtes, je ne voyais nulle trace de mer à l'horizon, pas de dunes ni d'installations portuaires, d'entrepôts ni de docks dans la nuit, de quais ni de grues métalliques. Je descendis la vitre, péniblement, il n'y avait pas de poignée, et, exerçant une forte pression des deux mains sur le verre, je parvins à faire glisser le carreau millimètre par millimètre, comme s'il fallait écarteler le flanc du train pour accéder à la nuit. Dès que je fus parvenu à la descendre entièrement — la fenêtre s'ouvrait à présent, béante, au milieu du couloir, comme la porte latérale ouverte d'un wagon de marchandise qui surplomberait les voies —, bravant la sensation de vertige et d'effroi et les tourbillons d'air chaud qui s'engouffraient dans le train, je me penchai à la fenêtre et passai la tête et les épaules dans le vide. Des courants d'air chaud, brûlant, me cinglaient le visage, je voyais de longues herbes noires le long des talus et des remblais qui se couchaient le long du convoi sous l'effet de l'aspiration des wagons. Je portais mon regard toujours plus loin, et je me mis à imaginer qu'à l'horizon, à l'extrémité de cette immense étendue de terre noire que j'avais sous les yeux, très loin, au-delà des ténèbres visibles, par delà la nuit-même qui devait s'amenuiser et comme se dépouiller peu à peu de son obscurité à mesure que mon regard se porterait vers l'Ouest, pour passer de la nuit inaltérable des terres de Chine au mauve du crépuscule sur les steppes d'Asie centrale, du rouge orangé des couchants de l'Orient à la clarté de la fin d'après-midi à Paris, se trouvait Marie, qui s'éloignait dans les rues, seule, égarée, éperdue — et j'éprouvai alors l'immensité de la distance physique qui me séparait d'elle. Penché à la fenêtre, je sentais l'horizon et la courbure de la terre planer et tourner autour de moi, j'apercevais des lignes à haute tension qui défilaient obliquement dans le ciel, les poteaux électriques en enfilade qui apparaissaient fugacement et disparaissaient aussitôt de ma vue, promptement avalés par la vitesse du train qui les laissaient sur place. Ma chemise plaquée contre mon torse, je gardais les yeux ouverts à la face du vent qui m'assailait, des grains de poussière et de sable pénétraient dans mes yeux, des éclats d'argile et d'infimes gravillons, ma vue commença de se brouiller, et, dans un brouillard aqueux, liquide, tremblé et faiblement lumineux, mes yeux embués conçurent dans la nuit noire des larmes aveuglantes.

Nous sommes arrivés à Pékin un peu avant dix heures. Je ne me souviens de rien, je suivais Zhang Xiangzhi et Li Qi dans la gare, mon sac à dos sur l'épaule, nous ne disions rien, nous progressions lentement dans une foule compacte de voyageurs chargés de sacs et de ballots. Les sorties qui donnaient sur l'esplanade de la gare étaient condamnées par des travaux de rénovation, et nous dûmes emprunter un étroit couloir bordé de palissades, petit alignement zigzagant de planches brutes posées à même le sol que nous suivions en file indienne le long d'un chemin de terre tassée et poussiéreuse. Dans les rares ouvertures des palissades, on apercevait des bulldozers et des camions de chantier dans les reliefs accidentés d'une vaste étendue désertique de dunes et de mares d'eau bourbeuse, où des ouvriers chaussés de bottes en caoutchouc s'activaient par petits groupes. Lentement, au-dessus de nos têtes, de fins bras métalliques de grues géantes pivotaient dans le ciel, tandis que l'air tremblait devant mes yeux dans un bruit de foreuses et de marteaux-piqueurs, qui faisait vibrer l'atmosphère de ce matin caniculaire.

Je marquai un temps d'arrêt en arrivant sur l'esplanade, ébloui par le soleil et le bruit, par la ville, par la circulation et le mouvement du monde, levant un bras pour me protéger les yeux, le visage déjà en sueur, avant de me remettre en route et de rejoindre Zhang Xiangzhi et Li Qi dans l'air chaud, lourd, brûlant, chargé de sable et de poussières irrespirables. Les travaux de la gare semblaient s'être étendus à la ville, en être la continuation insidieuse, un prolongement anarchique, pervers et aberrant. La chaussée avait été entièrement éventrée, les canalisations et des câbles de téléphone mis à nu, et des ouvriers torse nu, parfois en short, casqués et en tongs, piochaient dans les tranchées, les bras dans la poussière et les pieds dans des ornières de boue sèche et glaiseuse. Zhang Xiangzhi m'avait annoncé qu'on allait prendre le petit-déjeuner dans un restaurant des environs, et je le suivais toujours sans rien dire, je trébuchais, sans forces, sur le chemin de planches métalliques ajourées semblables à des passerelles de navire qui tenait lieu de trottoir, le regard perdu au loin, vers un immense terrain vague, quelque futur espace vert, où des centaines d'arbres nains qu'on venait de planter, leurs maigres troncs moribonds et affaîsés encore protégés par des canisses, qui leur allaient comme des pagnes à des squelettes, se desséchaient dans la poussière sous un soleil de plomb.

Le restaurant où Zhang Xiangzhi nous avait conduit prendre le petit-déjeuner, à quelques rues de la gare, au cœur d'une avenue passante et embouteillée, n'avait rien de chinois (il l'était, et ne cherchait nullement à le paraître davantage). Les murs étaient blancs et nus, sans décoration ni breloques, laques ni palanquins, il y avait une dizaine de tables rondes en bois noir dans une vaste salle à manger presque déserte à cette heure matinale. Un jeune type en pantalon noir et chemise blanche nous guida vers une grande table au fond de la salle. Li Qi avait pris place à côté de moi et demeurait silencieuse, elle me regardait de temps à autre à la dérobée, avec douceur et bienveillance, elle ne semblait pas chercher à élucider les raisons de ma froideur à son égard depuis cette nuit, cette sorte de distance, de barrière invisible que j'avais instituée entre nous. Les baisers que nous avons échangés cette nuit me paraissaient si étranges et lointains, je n'en gardais qu'un souvenir de douceur irréaliste et vaporeuse. Je ne lui avais rien dit de la mort du père de Marie, et nos relations étaient devenues encore plus énigmatiques qu'au début du voyage.

Zhang Xiangzhi avait passé commande, et on avait commencé de nous apporter de nombreux plats, qu'on disposait au fur et à mesure devant nous sur le grand plateau circulaire de la table, du tofu, de la viande de porc hachée aux piments, du poisson, des langues de canard, du porc au gingembre, du chou, des champignons. Il m'avait demandé si je voulais une bière, et je lui avais dit que non, au petit déjeuner, plutôt du thé. Je ne mangeais pas, je n'avais pas faim. Je tergiversais, je piochais d'une baguette distraite de minuscules fragments de chair de poisson blanc, que j'accommodais de minuscules quantités de riz, que je peinais à déglutir. Je me sentais barbouillé, fatigué, nauséux, et, regardant devant moi sur la table les langues de canard qui marinaient dans un fond de sauce au fond d'un ravier, entières, complètes, qui avaient dû être prélevées dans leur totalité depuis le fond de la gorge des canards et portaient du larynx pour s'élargir et devenir effilées à leur extrémité, j'eus soudain un haut-le-cœur en associant fugitivement une de ces langues à la langue de Li Qi — et cette image effrayante, que, sitôt apparue, je cherchai à chasser, vint ternir et comme envenimer le souvenir de douceur et de tendresse passée que j'avais gardé du contact réel de la langue de Li Qi cette nuit dans le train, et, à ce souvenir pourtant délicieux se substitua alors une sensation de dégoût, d'horreur, de révolte physique, la sensation concrète et presque gustative d'avoir eu cette nuit dans la bouche, meuble et qui s'enroulait voluptueusement autour de ma propre langue, une de ces petites langues de canard effilées couleur rose brunâtre piquetées de papilles gustatives blanches et rêches.

Assis à la table, je ne mangeais pas, je ne disais rien, je demeurais la tête baissée, les bras croisés. Je regardais Zhang Xiangzhi et Li Qi manger en face de moi, détendus, les baguettes expertes. Ils parlaient chinois et ne me traduisaient plus rien à présent, Li Qi m'avait simplement fait savoir qu'elle serait occupée aujourd'hui toute la journée (mais que Zhang Xiangzhi resterait avec moi pour me faire visiter Pékin). De temps à autre, continuant à parler et à se resservir de thé, déposant le couvercle à l'envers sur la théière quand elle était vide pour redemander de l'eau chaude, ils faisaient tourner légèrement le grand plateau circulaire de la table pour approcher tel ou tel plat de la portée de leurs baguettes et picorer ici un morceau de poisson, là un fragment de porc épicé, qu'ils posaient un instant dans leur bol avant de le porter à leur bouche. Je regardais le plateau tourner ainsi sous mes yeux, et, de la même manière que la perception que j'avais de la table se modifiait à chaque fois qu'ils déplaçaient le plateau — alors que les plats restaient immobiles sur leurs bases et que leur positions relatives sur la table ne changeaient pas — il m'apparut qu'un changement de perspectives était en train de se dessiner dans les relations que nous entretenions tous les trois depuis la veille, et que de nombreuses questions qui m'étaient apparues jusque là mystérieuses — pourquoi, en particulier, Zhang Xiangzhi nous avait-il accompagné à Pékin —, s'éclairaient désormais d'un jour nouveau et pouvaient même trouver une explication rationnelle des plus simples, à mesure que je comprenais mieux — ou croyais mieux comprendre, car bien des choses continuaient de me demeurer obscures, si ce n'est indéchiffrables — la situation. Ainsi, venais-je de comprendre que, si Zhang Xiangzhi nous avait

accompagné à Pékin lors de ce voyage, ce n'était pas pour quelque hypothétique raison malveillante ou machiavélique, mais tout simplement parce que Li Qi avait dû lui demander de venir pour me tenir compagnie et me faire visiter la ville pendant qu'elle-même serait occupée (de sorte que ce que j'avais pris pour de la désinvolture de la part de Li Qi, voire de l'inconséquence, devait au contraire être pris comme une délicate attention). De même, la présence permanente de Zhang Xiangzhi à mes côtés depuis que nous avons quitté Shanghai, que j'avais d'abord accueillie avec méfiance, voire jalousie, dans une sorte de mesquine étroitesse de vue qui ne m'avait fait voir en lui qu'un fâcheux, qui contrariait mes minuscules desseins amoureux, devait sans doute également être lue comme une marque de générosité et de prévenance à mon égard. Et je comprenais maintenant en regardant le plateau qui continuait de tourner ainsi devant moi que, chaque fois que l'un ou l'autre le bougeait pour rapprocher un ravier de ses baguettes, il proposait en réalité une nouvelle figure, un nouvel agencement dans l'espace, qui n'était en vérité porteur d'aucun changement réel, mais n'était qu'une facette différente de la même et unique réalité — et, me mettant alors moi aussi de la partie, je saisis le bord du plateau, à deux doigts, et, le mettant en branle à la manière d'une lourde cuvette de roulette à laquelle j'aurais donné l'impulsion initiale, je le regardai tourner devant moi en me demandant quelle serait la nouvelle configuration de la réalité qui me serait proposée.

Zhang Xiangzhi avait demandé l'addition, et, déjà prêt à me lever, mon sac à dos sur l'épaule, je laissais traîner un regard morne sur un grand aquarium vide, qui venait d'être vidangé, au fond du restaurant. Les poissons, provisoirement transvasés dans une rangée de seaux en plastique qui reposaient sur la table voisine, tournaient en rond dans les seaux en faisant des vaguelettes dans un faible bruit de clapotement. On pouvait suivre leurs trajectoires bornées en transparence à travers les parois des récipients, qui laissaient deviner les circonvolutions monotones de leurs formes serpentine et ombrées à travers le plastique crème des seaux. L'aquarium, lui-même, vide et asséché, dans lequel étaient enroulés avec soin des tuyaux d'arrosage, reposait sur une sorte d'armoire coffrée ouverte, dans laquelle apparaissaient une petite bombonne de gaz et un dédale de tuyaux rouillés entre les coudes desquels s'activait la silhouette singulièrement contorsionnée d'un homme accroupi, la tête dans les épaules, et les bras dans les tuyaux, qui s'escrimait à fixer, ou desceller, quelque chose avec un tournevis. Le type, sous l'aquarium, que je continuais d'observer distraitement, le corps coincé contre la bombonne de gaz au cœur du réseau complexe de tuyaux rouillés, était en train d'aventurer son bras dans le dédale pour dévisser des boulons et des crans de sûreté, et, faisant sauter un dernier verrou particulièrement résistant, il parvint finalement à soulever la trappe à deux mains, avec précaution, et sa tête apparut, soucieuse et contrariée, derrière les vitres de l'aquarium (il inclina même les yeux à distance pour me saluer quand il croisa mon regard). Zhang Xiangzhi, qui attendait toujours l'addition et commençait à s'impatienter, se leva et, se dirigeant vers le fond de la salle, il alla jeter un coup d'oeil sur le type dans l'aquarium, presque debout à présent, qui avait réussi à se lever, les jambes empêtrées dans ses tuyaux, qui semblait porter l'aquarium comme un tonneau autour de la taille, et qui ne pouvait plus bouger, ni ressortir de l'aquarium, ni par le haut ni par le bas (et qui, bien ennuyé, finit par demander à Zhang Xiangzhi de bien vouloir lui passer sa boîte à outils, que Zhang Xiangzhi alla chercher sur une table voisine et lui tendit de mauvaise grâce par-dessus l'aquarium).

Zhang Xiangzhi avait hélé un taxi devant le restaurant et indiqué l'adresse d'un hôtel au chauffeur. J'étais assis à l'arrière du taxi (je ne savais pas où nous allions, je ne savais pas ce qui allait se passer), Zhang Xiangzhi avait pris place à l'avant et conseillait le chauffeur, l'admonestait, le prenait à partie (il avait, en toutes circonstances, une façon véhémement de parler chinois), le guidait dans la circulation à grands gestes excédés de la main, tournait à l'occasion lui-même le volant pour lui indiquer le chemin de l'hôtel, ou la manière la plus directe, si ce n'est rationnelle, d'y parvenir. Arrivé à l'hôtel Dong Fang, Zhang Xiangzhi se dirigea vers la réception et passa derrière le comptoir pour aller s'entretenir avec le directeur dans un bureau privé (pour réserver des chambres, ou

traiter tout autre affaire, je n'en avais aucune idée). Nous attendions avec Li Qi dans le hall, un hall vitré impersonnel, pas très grand, avec un bar désert et deux téléphones muraux séparés par des cloisons. Li Qi s'absenta aux toilettes, et je fis quelques pas dans le hall, mon sac à dos sur l'épaule. L'hôtel paraissait en travaux, ici et là étaient empilés des madriers, des poutres, des rails d'échafaudages. Plus loin, dans un renforcement, une porte en verre fumé donnait sur un *business center* désaffecté, où de volumineux rouleaux de papiers peints cylindriques avaient été entreposés contre les murs. Je lus distraitemment quelques vieilles affichettes touristiques placardées sur une porte qui proposaient des excursions d'une journée à la Grande Muraille, Badaling ou Mutianyu (avec des illustrations photographiques aux couleurs passées qui vantaient moins les mérites des sites que ceux d'un car Pullman climatisé). Lorsque Zhang Xiangzhi nous rejoignit dans le hall, il avait des clés de chambres, et nous nous dirigeâmes vers les ascenseurs, mais l'unique cabine en service était hors d'usage, ouverte et immobilisée au rez-de-chaussée, un ouvrier en bermuda agenouillé sur le sol, un masque de soudeur sur le visage, qui fixait un joint dans un petit feu d'artifice pétaradant de gerbes bleues et blanches. Zhang Xiangzhi poussa la lourde porte coupe-feu qui jouxtait l'ascenseur et s'engagea dans les escaliers de service en allumant son briquet pour nous guider. Une odeur de moisi régnait dans les profondeurs humides et ténébreuses de la cage d'escalier, de béton mouillé, de renfermé et de gravats.

Au troisième étage, nous débouchâmes dans un long couloir encombré de matériel de peinture, de pots métalliques et de seaux, de bidons et de jerrycans d'essence. Le sol, sur une dizaine de mètres, était recouvert de bâches transparentes qui crissaient sous nos pas, nos chaussures se tordant dans le plastique chiffonné qui ondulait sous nos pieds dans un bruit de froissement. Nous longions ce long couloir désert où se succédait une enfilade de portes ouvertes, ou même absentes, qui avaient été retirées ou n'avaient jamais existé, et, jetant un coup d'oeil au passage dans les chambres, nous apercevions, à travers les chambranles vides, des silhouettes de jeunes peintres aux vêtements éclaboussés de peinture, avec des casquettes de base-ball ou un turban noué à la diable sur la tête, qui peignaient au rouleau en écoutant la radio à plein tubes dans des volumes parfaitement nus et vides, dans lesquels des particules de plâtre dansaient dans un rayon oblique. D'autres chambres, plus loin, étaient abandonnées, beaux parquets en bois brut sur le point d'être poncés, murs nus recouverts d'une simple couche d'enduit et fenêtre largement ouverte sur la rue, pas un lit, pas un meuble, parfois un unique lavabo en émail blanc posé ici et là de guingois au milieu d'une pièce. Je commençais à me demander si l'hôtel, plutôt qu'être en travaux, n'était pas plutôt, tout bonnement, en construction, avec, au-dessus de nous, à ciel ouvert, des ouvriers du bâtiment encore perchés sur les échafaudages, qui travaillaient encore aux finitions du toit (en conséquence de quoi, évidemment, Zhang Xiangzhi avait pu négocier un bon prix auprès du propriétaire). Au bout du couloir, une vieille échelle en bois était couchée en travers du couloir, qui semblait matérialiser la fin des travaux, et nous l'enjambâmes pour se retrouver dans un nouveau couloir, plus classique, recouvert de moquette neuve. Zhang Xiangzhi s'arrêta devant une porte et l'ouvrit en me disant que c'était ma chambre. Je fus alors sur le point de dire enfin quelque chose — que je ne pouvais pas rester, qu'il fallait que je rentre en Europe —, mais je ne dis rien, et j'entrai dans la chambre.

C'était une chambre étroite, avec des lits jumeaux, appliques et petites lampes à abat-jour, bureau sommaire, une chaise contre le mur et un service à thé élémentaire. Je m'approchai du lit et passai quelques coups de téléphone pour régler les modalités de mon retour (je tombai d'abord sur une jeune femme de la réception qui me disait "ouais" d'un air morne — en réalité elle disait "wei", "allô" en chinois, qui se prononce à peu de choses près comme le "ouais" français, avec cette même intonation désinvolte et vaguement épuisée). Finalement, je parvins à joindre l'agence de voyage qui avait émis mon billet d'avion et je réussis, moyennant supplément, à faire modifier mon billet pour pouvoir rentrer le lendemain à Paris (j'étais désormais enregistré sur le vol A.F. 129 du lendemain matin). Je m'étendis sur le lit, soulagé, et je m'endormis presque

immédiatement. Je ne sais pas combien de temps je dormis ainsi. Lorsque je me réveillai, j'étais allongé tout habillé dans une chambre d'hôtel inconnue. Le soleil entrait largement dans la chambre, il faisait lourd, je transpirais, je n'avais pas enlevé mes chaussures. Je me rendis à tâtons dans le cabinet de toilette, et je regardais mon visage dans le miroir, inexpressif, les cernes, les paupières bouffies, le regard terne, voilé, encore endormi, les yeux couleur vieux gris, avec un éclat métallique éteint, noyé dans le blanc presque laiteux de la cornée, qu'altéraient des petits vaisseaux sanguins éclatés. Une rumeur indistincte de ville, de moteurs et de klaxons diffus, parvenait du dehors, assourdie par le double vitrage de la chambre. Je me dirigeai vers la fenêtre, les carreaux étaient sales, barbouillées de poussière et de crasse, de résidus de pollution séchés. Je regardais la rue en contrebas, la circulation matinale de Pékin, les autobus dans les embouteillages, les passants, étranges, lointains, irréels, qui semblaient se déplacer davantage dans les brumes ouateuses de mon imagination que dans les rues réelles de Pékin où ils se trouvaient. Depuis cette nuit, depuis le coup de téléphone de Marie dans le train, je percevais le monde comme si j'étais en décalage horaire, avec une légère distorsion dans l'ordre du réel, un écart, une entorse, une inadéquation fondamentale entre le monde pourtant familier qu'on a sous les yeux et la façon lointaine et distanciée dont on le perçoit.

Après m'être douché et avoir changé de chemise, je quittai la chambre et me retrouvai dans le couloir. J'ignorais où étaient les chambre de Zhang Xiangzhi et de Li Qi, et je demeurai indécis dans le couloir, m'attardant devant plusieurs portes, à guetter discrètement quelque signe de présence derrière les épais montants de bois, et, ayant cru entendre du bruit dans une chambre — et même un bruit de conversation, ou de voix d'homme, qui aurait pu être celle de Zhang Xiangzhi —, je frappai tout doucement, un peu inquiet de savoir qui m'ouvrirait. Au bout d'un moment, Zhang Xiangzhi entrebâilla la porte, le regard méfiant, un téléphone à l'oreille, et me fit entrer sans un mot, me saluant d'un tacite clignement de paupières. La chambre était à peu près identique à la mienne, même lits jumeaux, même papier peint, même petit bureau, mais il y régnait déjà un désordre considérable, les tiroirs étaient ouverts, il y avait des vêtements partout, un pantalon par terre, une pile de tee-shirt avait été posée sur le bureau à côté du plateau de thé dont on s'était déjà servi, tasses en désordre et sachets usagés, affaissés, qui baignaient dans des petites mares de thé brunâtres. Zhang Xiangzhi était pieds nus, il avait dû laver ses chaussettes en arrivant, qui séchaient sur le dossier d'une chaise, encore humides, flasques et exsangues, qui dégouttaient mollement sur la moquette. D'un geste de la main, tout en continuant à parler au téléphone, il m'avait invité à m'asseoir. Des bruits d'eau se faisaient entendre derrière la porte du cabinet de toilette, et, lorsque j'étais entré plus avant dans la pièce, mes yeux étaient tombés sur les vêtements de Li Qi qui reposaient en désordre sur un des lits jumeaux et je compris que c'était Li Qi qui était en train de se doucher dans le cabinet de toilette — et ce n'est qu'alors, prenant conscience que Zhang Xiangzhi et Li Qi partageaient la même chambre, que, pour la première fois, me vint à l'esprit qu'ils avaient pu être amants, voire qu'ils l'étaient encore.

J'étais assis sur un des lits jumeaux quand la porte du cabinet de toilette s'ouvrit et Li Qi apparut sur le seuil et s'immobilisa, indécise, ignorant que je me trouvais là. Elle était complètement nue sous deux serviettes de bain parallèles inégalement répartie (une petite, minuscule, en nid d'abeille, enroulée autour de son corps, et une autre, plus grande, ample et moelleuse, nouée en turban sur sa tête). Immobile dans un halo de tiédeur, des gouttelettes en suspension attardées sur ses cuisses et ses bras nus, elle entra dans la chambre et s'avança vers moi dans des effluves de shampooing et des exhalaisons de bain moussant, rajustant la minuscule serviette de bain en nid d'abeille autour de son corps pour mieux cacher sa nudité (mais, dès qu'elle la remontait sur ses seins, elle dévoilait d'autant le contour de ses fesses et de ses hanches). Elle passa devant la chaise où séchaient les chaussettes de Zhang Xiangzhi, qui continuaient de dégoutter leur maigre jus noirâtre sur la moquette avec une régularité de machine à café, et alla prendre une petite culotte dans sa valise, qu'elle froissa dans le creux de sa main, avant de disparaître en coup de vent dans le cabinet de toilette. Pendant que Li Qi

finissait de s'habiller et se préparait pour sortir, je la vis repasser plusieurs fois pensivement dans la chambre, pour aller chercher une brosse dans sa valise, ou se sécher les cheveux devant la fenêtre. J'attendais assis au bord du lit, feuilletant distraitement un plan de Pékin que j'avais trouvé dans sa valise, quand je surpris une scène dans le miroir qui me faisait face. Li Qi était déjà prête, coiffée avec soin et les yeux maquillés, et elle rangeait quelques affaires dans son sac à main, lorsque je vis Zhang Xiangzhi s'approcher d'elle discrètement le long du lit en évitant le cortège de serviettes de bain chiffonnées jetées en vrac sur la moquette — tout ceci je le surpris fortuitement dans le miroir —, et lui remettre la grande enveloppe qui contenait les vingt-cinq mille dollars en liquide que je lui avais donnée de la part de Marie lors de mon arrivée à Shanghai. Il l'avait fait dans mon dos, sciemment, après s'être assuré que j'étais occupé à autre chose et que je ne lui prêtai pas attention, et je ressentis un étrange malaise. Certes, il pouvait s'agir d'une autre enveloppe (mais j'en doutais, car je l'avais formellement reconnue, même couleur de papier kraft, même taille, même léger bombement du papier sous la pression des coupures), et rien ne prouvait naturellement qu'elle contenait toujours les vingt-cinq mille dollars, il pouvait avoir sorti l'argent et avoir simplement conservé l'enveloppe, qu'il avait remplie par la suite de documents qu'il destinait à Li Qi. Sinon, pourquoi aurait-il remis cet argent à Li Qi, et à quoi était-il destiné ?

Zhang Xiangzhi, qui me fit visiter Pékin l'après-midi, avait établi un programme de visites qui comportait deux temples, qu'il avait choisi moins pour leur intérêt historique ou religieux, que pour leur précieuse situation géographique. Ils se trouvaient en effet l'un et l'autre au nord-est de la ville, à proximité de la station de métro Yongue gong, près de laquelle, vers dix-sept heures, je le compris plus tard, il avait un rendez-vous dans un garage. Tout au long de cet après-midi caniculaire, il me guida donc dans des rues pittoresques qui avaient le principal mérite de se trouver au voisinage du métro Yonghe gong, dans un périmètre extrêmement réduit de quatre rues, borné au sud par Dongzhi mennei dajie et au nord par Anding mendong dajie (remontant au plus loin à la station de métro Anding men, repère septentrional extrême, avant de faire demi-tour et de revenir sur nos pas). Il arpenta ainsi en ma compagnie ce petit kilomètre carré de ville non dépourvu d'agrément, si ce n'est d'intérêt touristique. Maussade et les mains dans les poches, il traînait des pieds à mes côtés dans des rues bordées de cyprès centenaires sans se départir d'une expression de morosité bourrue — en principe, il ne disait rien, ne commentait rien, mais parfois, soulevant à peine le bras vers un vieux portique de bois à la peinture écaillée qu'il me montrait au passage en cicérone tacite, il marmonnait dans un anglais éteint que la rue que nous empruntions était une des dernières à Pékin à compter quatre portiques (je hochais la tête, et nous en restions là). A côté de cet accablement, que décuplait la chaleur, il faisait montre d'une gentillesse continuelle et me gratifiait de mille petites attentions muettes. Depuis la veille, il avait pris en charge tous les frais et se montrait prévenant dans les moindres détails, il rinçait au thé brûlant tous les verres et les bols que j'utilisais avant de me faire boire, je ne pouvais faire mine de poser mon sac à dos par terre qu'il ne bondissait pour s'en emparer comme d'un objet trop précieux pour être mis en contact avec le sol crasseux et le posait à côté de nous sur le moelleux d'un siège, il me protégeait des éventuels importuns et chassait les mendiants qui venaient à ma rencontre (et écartait même, d'un geste las, les moustiques devant mon visage). Parfois, me précédant derrière ses lunettes noires sous le soleil

écrasant, il marquait une pause sur le trottoir et me faisait entrer dans un des innombrables magasins de souvenirs et d'objets de culte bouddhique alignés tout au long de Yonghegong dajie, où l'on pouvait se procurer des bougies rouges de toutes tailles et de multiples variétés d'encens, roses, pourpres, pistaches, en cône, en bâtonnets ou en serpentins. Il me laissait choisir et m'attendait à la caisse, où il se laissait baigner le visage sous les pales bienfaisantes d'un ventilateur qui tournait au plafond en brassant un air tiède dans le magasin, et je sentais qu'il ne m'accompagnait dans ce périple touristique que pour m'être agréable et ne s'intéressait en rien à ce que nous visitions (son inintérêt n'avait d'égal que mon indifférence)

Au sortir du magasin — je n'avais rien acheté, et cela ne parut même pas l'affecter—, nous reprîmes notre route dans de longues rues ombrées qui commençaient à m'être familières. Je le suivais sur la terre desséchée d'un trottoir poussiéreux, laissant traîner mon regard sur quelque vieille façade, mur gris et granuleux où des slogans effacés par le temps restaient encore partiellement lisibles. La grille du bâtiment était ouverte, école ou bureau de poste, et un vieil homme était assis sous une petite fenêtre à barreaux, un chapeau sur la tête. Ici et là, derrière des murs d'enceinte, apparaissaient les tuiles vernissées d'un sanctuaire excentré et paisible, comme à l'écart du monde. Il m'avait précédé à l'entrée d'un temple et s'était penché aux guichets pour acheter deux tickets, et nous venions de pénétrer dans un ensemble de cours et de jardins silencieux et déserts, où régnait une atmosphère de calme et de recueillement. J'avais été m'asseoir sur le rebord de pierre arrondi d'un bassin circulaire, qui avait dû contenir de l'eau, j'imaginai là un tapis de feuilles de lotus en suspension à sa surface tranquille, mais qui, pour l'heure, était vide, la pierre nue et grise, craquelée, tarie et asséchée. Nous étions seuls dans cette cour écrasée de chaleur, séparés l'un de l'autre par une vingtaine de mètres. Il n'y avait pas un coin d'ombre, pas un souffle de vent, seulement le soleil impitoyable qui tapait, lourd et vertical, invisible dans l'omniprésente lumière blanche du ciel qui se reverberait dans la cour. Les dalles étaient brûlantes devant moi, saturées de chaleur, les tortues de pierre immobiles, corps minéral et tête reptiliennes impassibles dans la fournaise, leurs carapaces torrides sur lesquelles reposaient des stèles en marbre aux allures de pierres tombales sur lesquelles étaient gravées des filaments déliés de calligraphies impériales. Le temps paraissait arrêté dans cette cour, semblait ne pas couler, mais se figer sur place dans les émanations presque visibles de la chaleur.

La chaleur enveloppait mon corps et engourdissait mon esprit, des gouttes de transpiration me coulaient sur les tempes. Je voulus m'éponger le front et, comme je fouillais mon sac à dos à la recherche d'un mouchoir, soulevant et retournant le contenu du sac entre mes genoux, je tombai sur le petit paquet emballé de papier glacé bleu que Li Qi m'avait offert la veille à la gare, et je me rendis compte que je ne l'avais pas encore ouvert. Assis là sur le bord du bassin, j'ouvris le paquet et découvris un parfum dans un emballage en carton, un flacon parfaitement carré, en verre épais, qui contenait un liquide bleu intense, sur lequel étaient tracées trois lettres aux allures de chiffres romains apocryphes : BLV. J'examinai plus attentivement le flacon et lus : *Eau de parfum Vaporisateur Natural Spray 0,86 fl.oz*. C'était dérisoire, et même un peu cruel, de découvrir ce cadeau maintenant, mais je ne pus m'empêcher d'être ému à la pensée que Li Qi avait eu l'idée de me faire un cadeau (et j'éprouvai même fugitivement ce plaisir si particulier de savoir qu'on existe dans l'esprit de quelqu'un, qu'on s'y meut et y mène une existence insoupçonnée). Penchant le flacon sur le dos de ma main, je me vaporisai un peu de parfum sur le poignet, le portai lentement à mes narines, et, pris de vertige, je reconnus l'odeur de Li Qi, l'odeur de sa peau et du creux de son cou, qui m'apporta un sentiment de bonheur très douloureux.

Je relevai les yeux avec inquiétude vers Zhang Xiangzhi, mais il n'avait rien remarqué, il se tenait de l'autre côté de la cour, en train de téléphoner, adossé à une balustrade de pierre blanche. Je ne bougeais pas, le regard inquiet, le flacon à la main, que je tenais caché en creux dans la paume de ma main, dont il épousait exactement la forme. Je tournai la tête (je me sentais observé), il n'y avait personne autour de moi. Au loin, dans

une cour en travaux, on apercevait des silhouettes d'ouvriers torsés nus, qui poussaient des brouettes dans une allée qu'on était en train de redaller. Je continuais de regarder autour de moi en paraissant m'intéresser au décor et à l'architecture du temple, et, sans me relever, sans incliner d'aucune manière le torse, je fis passer discrètement mon bras derrière moi et déposai le flacon au fond du bassin, le calai contre le montant de pierre et l'abandonnai là, afin de me délivrer du poids qu'il représentait pour moi désormais. Je me relevai aussitôt, m'éloignai vers le fond de la cour, en ajustant mon sac à dos sur mon épaule. Je contournai la cour en travaux, et me dirigeai vers un pavillon en retrait, dans lequel j'errai quelques instants dans un dédale de stèles, avant de quitter les lieux, chassé par la chaleur. Lorsque je reparus dans la cour, elle était déserte, Zhang Xiangzhi avait disparu, il n'y avait plus personne le long de la balustrade de pierre où il téléphonait. Des ouvriers, agenouillés au loin, fixaient des dalles dans un rectangle de terre brune balisé de cordelettes, à proximité d'une pagode couverte d'échafaudages. Je me dirigeai vers la sortie, traînai quelques instants dans une minuscule boutique où l'on vendait des cartes postales. Lorsque je ressortis, je cherchai Zhang Xiangzhi des yeux et le vis apparaître au loin, qui revenait vers moi de son pas nonchalant dans une allée de cyprès. Il me rejoignit sous le portique, et je ne le vis qu'alors — dans un éclat de bleu liquide qui étincela au soleil — il m'avait ramené le flacon de parfum. *Don't fuck that*, me dit-il.

Dans la rue, il hâta le pas (tout d'un coup, il parut pressé), nous traversâmes une artère très animée, perdus un instant au cœur de la circulation, arrêtés, freinés dans notre élan, passâmes quelques rues commerçantes, où nous nous frayions difficilement un chemin dans la cohue, puis nous bifurquâmes dans une ruelle étroite, n'excédant pas la largeur des épaules d'un enfant, que nous longions l'un derrière l'autre entre de hauts murs gris grumeleux. Je le suivais, et nous nous enfoncions dans un quartier de hutongs et de venelles tortueuses, de maisons basses et de cours intérieures, de patios en ruines où, entre les gravats, poussaient des herbes interstitielles. Nous entrâmes dans une cour déserte, pas un carré d'ombre, un transat en vieille toile isolé en plein soleil et des portières de voitures désossées contre le mur, quelques pare-chocs, une pile de pneus de camions. Un atelier s'ouvrait au fond de la cour, et Zhang Xiangzhi alla passer la tête, je l'entendis appeler à plusieurs reprises. Au bout d'un moment, le patron apparut, lentement, en combinaison de mécanicien orange, la fermeture à glissière descendue jusqu'au nombril, le visage tâché de graisse, un peu chauve, le front ridé, un mégot entre les lèvres, méfiant, pas commode. Il me dévisagea sans un mot quand Zhang Xiangzhi me présenta, et nous fit entrer dans l'atelier. Au fond du hangar, dans l'ombre puante l'huile chaude, deux mécaniciens jouaient au baby-foot les pieds dans la limaille, et quelques types en bermudas à fleurs s'activaient sous une voiture qui avait été surélevée (une voiture occidentale neuve, une grosse BMW noire aux vitres teintées, qui détonnait un peu dans ce décor). Tout en s'entretenant en chinois de leurs affaires, le garagiste se dirigea vers un établi de bois chargé d'outils et dévissa le couvercle d'un thermos pour nous servir à chacun un verre de thé, très léger, à peine coloré (je le fis tourner dans mon gobelet et bus une gorgée, et je me rendis compte que c'était de l'eau, ni plus ni moins que de l'eau chaude). Il continuait de parler à Zhang Xiangzhi, qui approuvait ses dires d'un hochement de tête, en regardant de temps à autre le fond de son gobelet. Leur conversation durait déjà depuis un certain temps, quand le garagiste fit venir un de ses apprentis, un petit jeune de quinze, seize ans, qui nous guida dans un hangar annexe, deux rues plus loin, retirant le cadenas neuf d'une porte métallique et nous introduisant dans une remise au plafond voûté, très sombre et surchauffée, sans air, sans lucarne, dans laquelle étaient entreposées des motos. Zhang Xiangzhi déambula entre les différents modèles, il y avait de tout, des motos neuves, rutilantes, des occasions, de toutes cylindrées, des épaves, des motos sans roue, des squelettes de mobylettes, et même une vieille machine à coudre, noire, à pédales, qui ne devait pas dépasser le vingt à l'heure en descente. De temps à autre, il en touchait une, tournait un guidon, passait la main sur le cuir élimé d'un siège, s'accroupissait pour examiner attentivement un moteur, grattait de l'ongle le vernis d'une peinture. Il finit par s'emparer d'une petite moto couleur rouge bordeaux au réservoir bombé, de marque chinoise, ou soviétique, avec un épais garde-boue, sur lequel était fixé une plaque

d'immatriculation incurvée, et nous quittâmes la remise, Zhang Xiangzhi poussant la moto à côté de lui dans la rue.

Il laissa la moto devant l'entrée de la cour, la confia à l'apprenti qui se mit à la dépoussiérer avec un chiffon et à nettoyer le phare et les rétroviseurs, et alla retrouver le garagiste dans l'atelier, qui nous fit passer dans ses bureaux, une pièce vitrée et délabrée, les carreaux cassés et quelques sièges en skaï zébrés de chiures de mouches, le sol huileux, glissant, une table métallique chargée d'un désordre de vieux journaux, de pinces, de tournevis et de chiffons, qu'il fit partiellement glisser d'un revers du bras pour libérer une partie du plateau et pouvoir y poser un ordinateur portable, qu'il alla brancher sous la table. Pendant que Zhang Xiangzhi, assis sur un tabouret, prenait connaissance d'un contrat dont il paraphait les feuillets sur ses genoux, le garagiste, le regard concentré et tendu, penché sur l'ordinateur qui scintillait dans la pénombre, cliqua sur le trackpad pour cocher une case sur l'écran. S'ébrouant alors dans la torpeur ambiante, tel un chat réveillé dans sa sieste, une imprimante, jusque là invisible, qui sommeillait par terre dans la pénombre entre un tas d'outils rouillés et une caisse de bougies Firestone, se mit à délivrer lentement, trait par trait eût-on dit, dans les règles de l'art, une page entière d'idéogrammes. Evitant de s'emparer de la page imprimée avec ses doigts noirs de cambouis, il alla prendre un tournevis pour soulever la feuille, la recueillir précautionneusement et la présenter ainsi à Zhang Xiangzhi, qui s'en saisit nonchalamment et jeta un coup d'oeil dessus, avant de la plier en quatre et de la ranger dans sa poche. Était-ce un document relatif à la moto, acte de vente, reçu, certificat de location, assurance, je n'en savais rien, je n'en avais aucune idée. Toujours est-il qu'il s'était approprié la moto. Le garagiste sortit un vieux casque d'une armoire, blanc, court, sale, épais, avec une minuscule visière, qu'il tendit à Zhang Xiangzhi par-dessus la table avant de prendre congé. Nous ressortîmes de l'atelier et allâmes rejoindre l'apprenti, qui continuait de briquer la moto devant l'entrée de la cour, sous un soleil qui commençait à décliner. Zhang Xiangzhi échangea quelques mots avec lui, monta en selle et mis le contact immédiatement. Il me tendit le casque et me dit de monter derrière lui. Les deux mains sur le guidon, il accélérât sur place dans des vapeurs de poussière et de gaz d'échappement. A peine l'eus-je rejoint sur la moto qu'il se retourna pour m'expliquer en anglais que c'était plus prudent qu'il mette le casque lui-même si nous étions arrêtés par la police (oui, et en cas d'accident aussi, me dis-je), me le reprit des mains et l'ajusta sur sa tête en nouant avec soin la lanière jugulaire.

Nous nous étions mis en route, très lentement, dans la poussière de la ruelle, évitant les gravats et les ornières, les grosses pierres isolées ou les amas de briques qui bloquaient le passage. Je me tenais derrière lui, et je sentais le déséquilibre permanent de la moto en raison de la vitesse très limitée que nous devons maintenir parmi les nombreux vélos et piétons que nous croisions, les constants inflexions de direction qu'il imprimait parfois brusquement au guidon pour éviter l'imprévisible écart d'un enfant pieds nus qui traversait la rue en courant ou quelque vieillard au pas, que nous frôlions de justesse. Ici et là des poules se dispersaient en caquetant sous nos roues et allaient se réfugier entre les jambes de joueurs de mah-jong, installés sur le perron d'une boutique d'oiselier, où des cages en osier de toutes tailles, pépiantes et roucoulandes, tombaient en grappe le long des fenêtres. Nous avançions ainsi au gré des cahots du revêtement, suivant de longues allées de terre battue bordées de minuscules étals, parcourant d'étroites ruelles encombrées de marchands ambulants qui nous bloquaient le passage avec leurs charrettes à bras bancales qui croulaient sous des amas de choux et d'épis de maïs, avant de déboucher sur une grande avenue, où nous mîmes un instant pied à terre — contemplant le flux très dense et le bouillonnement tumultueux de la circulation urbaine, comme si, après avoir navigué longtemps au gré de minuscules canaux, nous atteignions soudain la grande mer — avant de se jeter nous aussi dans le courant d'un puissant coup d'accélérateur et de se laisser entraîner parmi les bus et les taxis en prenant de la vitesse dans le flux continu de voitures qui descendaient les grandes artères de Pékin vers le sud. Nous nous fauflions entre les véhicules pour glisser le long de ronds-points embouteillés et accélérions encore,

suivions, le visage au vent, d'interminables lignes droites bordées de murs d'enceintes et de blocs d'habitation impersonnels en mauvais carrelage blanc, parfois de simple béton brut, couleur sable ou vieux plâtre, centres administratifs et bâtiments officiels aux larges entrées gardées par des militaires en faction. Nous avons atteint Chang'an, et passâmes à vive allure devant la Cité interdite, j'eus à peine le temps de m'en rendre compte que nous l'avions déjà dépassée, j'avais soudain vu apparaître sur ma gauche la monumentale porte centrale, et, très fugitivement, dans le même mouvement fuyant de la moto qui nous emportait le long des douves, les fameuses enceintes rose pourpre que nous étions toujours en train de longer, en même temps que Zhang Xiangzhi, devant moi, qui continuait de conduire la moto sans ralentir, lâchait un instant le guidon pour me montrer l'édifice du bras en criant : Gugong, Gugong ! et levait le pouce en l'air dans le vent pour témoigner sans doute en quelle haute estime il tenait le monument (et m'en conseiller par là même, en quelque sorte, implicitement, la visite), et que moi-même, cramponné à son dos et la vue gênée par un bus vert et jaune qui était en train de nous dépasser, je me retournais sur la moto pour apercevoir encore un instant le portrait géant de Mao qui disparaissait déjà au loin, tandis que je laissais mon regard s'envoler par-delà les enceintes de la Cité interdite vers une enfilade de toits en pagode dont les tuiles mordorées scintillaient dans le soleil couchant.

Assis à l'arrière de la moto, je respirais à plein nez une âcre odeur de ville chaude et de gaz d'échappement. L'air ne s'était pas renouvelé de la journée et était encore chargé de toute la chaleur accumulée par les murs et le bitume, les bâtiments et la chaussée, comme si l'atmosphère avait conservé la mémoire thermique de cette journée caniculaire, et que, dans l'oxygène raréfié, s'étaient fossilisés des sédiments de fumée noire, de gaz carbonique et de poussière. La légère nappe de brouillard gris rose qui enveloppait la ville commençait à s'obscurcir et se fondait à l'horizon dans des brumes de pollution noirâtre. Je ne sais plus exactement quand je compris — ou plutôt pressentis, car ma connaissance de la géographie de Pékin était quasiment inexistante, j'avais à peine jeté un coup d'oeil sur un plan ce matin — que nous ne prenions pas le chemin de l'hôtel, qu'il était même impossible que nous débouchions encore sur l'hôtel, passé ce boulevard que nous étions en train de suivre. Nous emprunions désormais des périphériques et des bretelles d'autoroute dans une lumière de plus en plus sombre, de plus en plus nocturne, filant vers un ciel ensanglanté à l'horizon, où le rose devenait rouge et le gris devenait noir, croisant alors les premiers phares des voitures dans la pénombre de cette autoroute où les véhicules semblaient s'estomper entre chien et loup, dans ce qui n'était pas encore la nuit, mais les derniers feux exténués de la journée. Zhang Xiangzhi ne m'avait rien dit, ne m'avait rien expliqué, et, une fois encore, je me laissais porter par les événements. Je ne sais pas si nous avons quitté Pékin, les paysages avaient quelque chose de ces zones indistinctes qu'on trouve aux abords des aéroports, zones industrielles et vastes étendues d'entrepôts qui se déploient à la périphérie des villes, avec des milliers de lumières qui apparaissent au loin dans la lumière crépusculaire, phares blancs de voitures immobiles bloqués dans les embouteillages ou feux rouges des avions en phase d'approche au-dessus de pistes invisibles. Nous avons quitté l'autoroute, et suivions à faible allure une large artère urbaine de nouveau animée, avec des concentrations d'immeubles et des tours d'habitations, des grandes cours protégées par des barrières et des guérites vitrées de gardiens en uniforme. Zhang Xiangzhi ralentit encore et prit sur la droite, s'engagea sur l'immense parking d'un centre commercial aux enseignes tapageuses qui clignotaient dans la nuit comme des feux de détresse, certaines en caractères chinois, blanches et vertes, d'autres en anglais, roses, bleues, rouges, karaokes et boîtes de nuits, bowling et restaurants sur plusieurs étages. Une enseigne démesurée parachevait l'ensemble, qui trônait sur les toits et semblait baptiser le complexe de son nom féérique en lettres de néon roses, LAS VEGAS, que soulignait un double éclair en tubes bleus fluorescents qui semblait zébrer la nuit d'un coup de fouet silencieux et cinglant.

Zhang Xiangzhi gara la moto à proximité de l'entrée souterraine d'un bowling, qu'illuminait un arc d'ampoules jaunes. Un groupe de jeunes gens bavardait à la porte, il y avait des filles en minijupes en cuir, maquillées et les cheveux teints, des gars en tee-

shirts blancs et blousons en daim ultrafins, les pouces dans les poches, qui nous regardèrent descendre de la moto et passer à côté d'eux en nous suivant des yeux de leurs regards aigus. Zhang Xiangzhi me dit qu'on avait rendez-vous avec Li Qi, qu'on allait la retrouver avant de dîner. Nous nous engageâmes dans les escaliers et commençâmes à descendre. Il y avait encore des petits groupes de jeunes gens dispersés un peu partout dans la cage d'escalier, qui discutaient contre les murs ou assis sur les marches. Les pistes de bowling se trouvaient au deuxième sous-sol, une quarantaine de pistes occupées alignées de front dans une salle bas de plafond où le bruit continu des boules qui tombaient était couvert par le brouhaha des exclamations et des conversations des joueurs et une musique disco tonitruante couplée à des lumières tournoyantes de boules argentées et de spots multicolores. Une enfilade de moniteurs vidéos suspendus au-dessus des pistes affichaient les scores en perpétuelle évolution des quarante parties en cours. Zhang Xiangzhi se dirigea vers le bar, s'assit sur un tabouret et commanda deux bières. Son visage était parcouru de reflets de lumières vertes et rouges qui traversaient son front comme des ondes éphémères. *Do you play bowling ?* me dit-il au bout d'un moment, en me désignant les pistes du regard. Je fis oui de la tête (et c'était vrai, je jouais au bowling, je n'avais jamais joué assidûment, mais je me débrouillais pas mal). *Play ?* dit-il. *Yes,* dis-je. Je n'étais pas sûr d'avoir très bien compris ce qu'il voulait savoir, mais peu importe, je dis oui : j'avais déjà joué, je voulais bien jouer.

Zhang Xiangzhi m'avait laissé seul pour aller réserver une piste. Le public était très mélangé dans la salle, jeune pour la plupart, qui fumait et se déhanchait devant des écrans géants qui projetaient en circuit fermé des images de compétitions de bowling asiatique entrecoupées de vidéoclips musicaux. Autour des bars se déployaient des grappes de jeunes gens qui s'agglutinaient le long des comptoirs pour passer commande et revenaient vers les pistes avec un fragile bouquet de gobelets en carton qu'ils protégeaient entre leurs mains. Ici et là des jeunes filles saluaient bruyamment le coup d'éclat d'un joueur et poussaient avec une joie égale de facétieux cris de désespoir si une boule anémiée qu'elles suivaient des yeux avec des rires d'effroi stridents et enchantés finissait sa course dans la rigole (en laissant une jeune fille toute seule accroupie sur la piste, les deux mains devant la bouche). Quelques pistes, au fond de la salle, étaient réservées à des joueurs plus expérimentés, garçons et filles qui avaient leur propre matériel dans des sacs de bowling restés ouverts derrière eux, chaussures et boules personnelles, pantalon noir et liquette prune rehaussée d'un nom de marque, certains avec un gant ajouré, en cuir clair, qui laissaient les doigts dégagés à la manière d'une mitaine, ou un soutien de poignet, petit bracelet en épais cuir noir pour maintenir l'articulation au moment du lancer. Avant de jouer on les voyait essayer longuement leur boule dans un chiffon sec, puis aller se placer sur la piste et se concentrer avant de prendre leur élan, s'incliner très près du sol et lancer en donnant beaucoup d'effet de rotation à la boule, qui partait complètement sur la gauche avant de revenir brusquement au centre de la piste pour abattre toutes les quilles dans un fracas de strike.

Au bout de quelques minutes, Zhang Xiangzhi revint me chercher, me dit qu'une piste allait se libérer pour nous, et nous passâmes au vestiaire, je retirai mes chaussures et les posai sur le comptoir, reçus en échange une vieille paire de chaussures de bowling en cuir beige, souple et craquelée, le talon noir et des parements bordeaux, la semelle lisse comme une joue. Alors que Zhang Xiangzhi avait choisi la boule de bowling avec laquelle il allait jouer avec soin, allant inspecter toutes les boules disponibles sur les différents râteliers, hésitant et se retournant pour en essayer une dernière, avant de se décider pour une de ces boules fantaisie en matériau composite noir et vert qui avaient des allures de chewing-gum longtemps mâché et mélangé, j'avais simplement soupesé pensivement deux ou trois boules sur le rail de notre piste, avant d'en prendre une, une noire, qui paraissait convenir. Mais, au moment de jouer pour la première fois, comme je me dirigeais vers la piste, je fus soudain envahi par un sentiment de faiblesse et de trac. Je me tenais immobile sur la piste, la boule déjà à la hauteur du menton, et je regardais les quilles devant moi, mais je ne parvenais pas à

m'élancer, incapable de mettre en relation mon regard et le mouvement du bras que je projetais d'effectuer, à les connecter l'un à l'autre, et, à mesure que je restais là immobile sur la piste, indécis, les tempes chaude, la boule qui pesait de plus en plus lourd au bout de mon bras et mes jambes qui commençaient à faiblir et même à flageoler, je ne voyais plus de manière de m'en sortir et je serais peut-être resté encore longtemps ainsi (ou aurais-je finis par renoncer, me serais-je retourné et aurais-je été reposer la boule sans jouer), si je n'avais entendu dans mon dos, avec une nuance d'agacement, puis d'ordre, à la fois excédée et comminatoire, la voix de Zhang Xiangzhi qui me cria : "Play !"

J'avais complètement raté mon premier lancer (et n'avais pas réussi beaucoup mieux les suivants). Zhang Xiangzhi accumulait les points avec une régularité silencieuse et bougonne, un style plat et efficace, sans fioritures, sans beaucoup d'effet dans le jeu, lancer droit et puissant, abattage régulier. Mais, après quelques lancers désastreux, où je restais raide, appliqué, sans confiance dans le mouvement, je commençai peu à peu à me ressaisir. Parallèlement, Zhang Xiangzhi avait commencé à jouer moins bien, à rater quelques coups, à lancer moins droit, de façon moins précise. Il n'y avait rien de réfléchi dans son jeu, aucune recherche de concentration, mais de la force pure, de la puissance, de l'instinct, ramasser sa boule comme une cognée de bûcheron et décimer du bois sans se poser de question. Nous ne parlions pas, nous n'avions pas échangé un mot depuis le début de la partie. Je jouais et j'allais me rasseoir, j'attendais, je le regardais jouer. Je ne pensais à rien d'autre qu'à la partie, le prochain lancer, la prochaine boule dans les quilles.

Depuis que je jouais, j'étais transporté dans un autre monde, un monde abstrait, intérieur et mental, où les éclats blessants du monde extérieur semblaient émoussés, les souffrances évanouies, s'était tu aussi le turbulent vacarme de la salle autour de moi, le tumulte de la musique et la vaine agitation des joueurs. J'étais seul, ma boule à la main, le regard fixé sur l'unique l'objectif du moment, ce seul instant du temps qui comptait pour moi désormais, à l'exclusion de tout autre, passé ou à venir, cette cible stylisée que j'avais sous les yeux — géométrique, et par-là même indolore, car la géométrie est indolore, sans chair et sans idée de mort —, pure construction mentale, rassurante abstraction, un triangle et un rectangle, le triangle équilatéral des dix quilles blanches et bombées que j'avais sous les yeux, et le parfait rectangle de la longue allée de bois de pin d'un beige clair presque blanc de la piste qui s'étendait devant moi, lisse et à peine huilée, comme une invitation à lancer la boule et la regarder rouler en silence — au ralenti, la suivre, l'accompagner et la porter en esprit au bout de la piste en ne pensant plus à rien, et plus même à la mort du père de Marie, l'esprit se détournant enfin de la pensée de la mort du père de Marie, vingt heures maintenant s'étaient écoulées depuis le coup de téléphone de Marie dans le train, cela faisait vingt heures que j'attendais ce moment, de ne plus penser à la mort du père de Marie — jusqu'à ce qu'elle se fracassât dans les quilles et les renversât toutes en me procurant un bref, et violent, spasme de jouissance.

Lorsque je me retournai, Li Qi était là. J'avais relevé les yeux, et je l'avais aperçue qui s'avavançait le long du bar. Elle nous avait vus et se dirigeait vers nous pour nous rejoindre, elle portait un élégant sac en papier rose et gris à la main, elle avait dû faire des achats, un sac carré d'une marque de vêtement, les poignées blanches en papier renforcé, un nom de griffe indéchiffrable sur le flanc et de minuscules idéogrammes sur les côtés. Zhang Xiangzhi s'était levé pour aller à sa rencontre, elle lui avait donné le sac et il l'avait entrouvert — à peine, furtivement, pour vérifier son contenu en le protégeant en même temps des regards extérieurs — et je perçus alors une expression de gratitude sur son visage, d'immense reconnaissance et presque de soulagement. Il lui dit quelque chose, et ils rirent, et je les vis arriver lentement vers moi en bavardant et s'arrêter au bord de la piste. Je les regardais, et je me demandais ce qu'il y avait dans le sac. Zhang Xiangzhi le déposa sur un siège, le protégeant avec son casque de moto (et ce n'est qu'au bout d'un moment que je parvins à déchiffrer le nom qui barrait le flanc du sac, en lettres blanches enchevêtrées, avec les A latins en forme de deltas grecs :

SAKURAYA — ce n'était donc pas une griffe de vêtement, comme je l'avais cru initialement, mais le nom d'une grande chaîne de distribution de produits électroniques japonaise). J'avais salué Li Qi à distance — un long échange de regard, qui se prolongea peut-être un tout petit peu trop longtemps, mais sans rien d'ostensible ni d'explicite, et néanmoins empreint de gravité et de douceur secrète — et nous avons repris la partie, Li Qi s'était assise avec nous dans le petit boudoir de sièges en plastique réservé à notre piste et nous regardait jouer en silence. Nous venions de finir la première partie, et nous nous préparions à en commencer une autre, quand Li Qi se leva et se dirigea vers le bar, se retournant vers moi pour me demander de l'accompagner.

Partout, en Chine, la nuit, sur les visages et les épaules, tombent des nappes de lumière verte, souvent crues et violentes, parfois douces et enveloppantes, et il suffit alors d'une touche de violet, sur une paupière ou un bijou, pour avoir soudain sous les yeux une toile de Van Dongen. Li Qi était assise au bar les jambes croisées sur un tabouret. Des petits néons publicitaires blancs et mauves en lettres arrondies de marques de bière et d'alcool brillaient dans la pénombre, au-dessus des étagères où s'alignaient des centaines de bouteilles d'alcool et de verres disparates. Je l'avais rejointe au bar et j'étais resté debout derrière elle, je regardais son visage immobile dans la pénombre qui baignait dans le halo d'une lampe de billard, ses joues et son front blancs, laiteux, presque blafards, qu'enveloppait un voile d'émeraude. Elle était en train de commander un cocktail au barman (un cocktail spécifique qui semblait nécessiter des recommandations particulières, avec des dosages particuliers, de couleurs et d'alcools, des soupçons et des larmes, de vert, de bleu et d'ambre). Elle me tournait le dos, elle posa sa cigarette dans un grand cendrier posé sur le comptoir et me tendit la main derrière elle. Son geste avait été absolument simple et naturel, et j'aurais pu le poursuivre avec le même naturel, la même simplicité, lui prendre la main et venir me placer à côté d'elle au bar en commandant moi aussi un de ces cocktails multicolores. Mais je n'avais pas bougé, et je regardais cette main qu'elle m'offrait dans la pénombre, immobile, les doigts fins et le poignet incliné avec grâce.

Ce ne fut rien de plus que cette main tendue, mais mon cœur se mit à battre très fort. J'étais toujours debout derrière elle, je ne voyais pas son visage, je ne pouvais pas voir ses yeux, je ne voyais que son profil dans la lumière verte de la lampe de billard, la peau soyeuse de son décolleté en demi-lune, où brillait une infinitésimale parure, l'éclat rond d'une minuscule pierre de jade qu'elle portait en amulette, porte-bonheur ou grigri. Elle ne m'avait pas regardée, elle ne s'était pas tournée vers moi au moment de me tendre la main (ni après, ni à aucun moment), elle continuait de parler au barman sans se préoccuper de moi, il y avait une parfaite dichotomie dans son attitude, son corps et son visage dirigés vers le barman (qui continuait de s'adresser à lui en chinois), et la main droite toujours tendue derrière elle vers moi, dans le vide, offerte, immobile, obstinée, attendant que je la saisisse, que je m'en empare, mais je ne bougeais pas, elle savait pertinemment que j'étais juste derrière elle, à quelques centimètres de son épaule, elle sentait la présence invisible de mon corps dans son dos, et elle devait attendre que je lui prenne la main, mais je ne bougeais pas, je ne pouvais pas bouger, je regardais fixement sa main sans bouger, à deux doigts de la prendre uniquement pour faire cesser la tension de l'immobilité qui m'oppressait, de sentir le contact de sa peau contre ma paume et de m'abandonner à sa douceur — comme si l'abandon était la dernière attitude à laquelle je pouvais encore me vouer —, mais ne bougeant pas, aussi buté qu'elle, aussi entêté dans mon refus qu'elle dans sa persévérance, moi, immobile, figé et stupéfait, debout dans la pénombre verdâtre du bar, et elle, assise sur son tabouret, opiniâtre, royale, altière, indifférente — Marie, cela me sauta soudain aux yeux, c'était une attitude de Marie — la main tendue vers moi derrière elle avec théâtralité, au vu et au su de toute la salle de bowling.

Mais peut-être pas, peut-être la scène avait-elle échappé à tout autre que moi — et même à Li Qi elle-même, qui parut l'oublier aussitôt, et la faire disparaître comme on rembobine une image animée avant de l'effacer —, elle reprit sa cigarette dans le

cendrier et ce fut comme s'il ne s'était rien passé. Rien. Nous regagnâmes la piste ensemble (nous échangeâmes même quelques mots en souriant, au sujet de la couleur lagon clair de son cocktail), et j'eus le sentiment — peut-être à tort — que Zhang Xiangzhi s'était rendu compte de quelque chose. Il m'attendait au bord de la piste, et j'allai prendre ma boule pour me préparer à lancer. Mais, si, jusqu'à présent, j'avais joué dans un état mental proche de la méditation ou de l'hypnose, une concentration intense qui me faisait m'abstraire du monde pour en créer un à ma mesure dans le réconfort des lignes et la quiétude des angles, si j'avais joué comme s'il n'y avait pas d'autre enjeu à la partie que personnel et intime, c'en était fini à présent, je jouais pour gagner, je jouais pour battre Zhang Xiangzhi, et je le battrais — je le sentais à mes tempes, je le sentais aux battements de mon sang. Il était plus fébrile, d'ailleurs, depuis que j'étais revenu du bar avec Li Qi. Entre les coups, il triturait nerveusement la serre de dragon qui pendait à son cou en relevant la tête vers l'écran du moniteur pour regarder le score de la partie, il se mordillait la lèvre, il était moins confiant (à plusieurs reprises, je le vis me regarder avec une froide perplexité, comme s'il cherchait à percer à jour quelque énigme derrière les traits impassibles de mon visage). Ce n'était pas un hasard s'il faiblissait précisément depuis que je lui tenais tête — et que je lui résistais, car la partie avait pris maintenant une allure de duel, la présence de Li Qi entre nous créait une rivalité à laquelle nous ne pouvions pas échapper, une émulation sulfureuse, elle était devenu que nous le voulions ou non l'intense enjeu inconscient et irrationnel de cette partie et nous mettait malgré nous dans la position de deux coqs de combat, de deux mâles, se mesurant dans un climat de violence froide, âcre et silencieuse (devant une Li Qi parfaitement indifférente, d'ailleurs, distraite et distante, qui sirotait son *blue lagoon* à la paille sur son siège en plastique).

Je jouais avec une détermination implacable, j'ajustais mon regard en lui imprimant toute sa puissance — mes yeux intenses alors, droits, tendus, que je vrillais dans les quilles — et j'exécutais souplement un long mouvement délié du bras dans l'ignorance de son accomplissement, dans une union retrouvée entre la main et le regard, le secret du geste juste. Je venais de me lever pour jouer, Zhang Xiangzhi conservait toujours quelques points d'avance sur moi. Immobile sur la piste, je tenais la boule à la hauteur de mon visage, je pouvais l'effleurer des lèvres, je sentais la faible odeur d'uréthane qui émanait de la matière tiède de la boule. Je m'élançai en soulevant le bras derrière moi et lâchai la boule sur la piste, elle était bien partie, rectiligne et puissante, je la suivais des yeux, elle aborda la quille de tête en force et toutes les quilles s'entrechoquèrent, traversées par une onde d'énergie invisible, une seule quille, dans un angle, resta debout, qui trembla sous mon regard, vacilla, mais ne tomba pas. Le bras articulé de la machine descendit lentement sur la piste et le râteau récolta les quilles abattues. Je ne m'étais pas retourné, nous n'échangeâmes pas un seul regard avec Zhang Xiangzhi. Je sentais qu'il m'observait, je sentais son regard dans mon dos. Je devais rejouer, il fallait impérativement abattre cette quille, je savais que le sort de la partie était en train de se jouer sur ce coup, et Zhang Xiangzhi le savait aussi bien que moi. Debout sur la piste, immobile, les yeux intenses, je fixais cette unique quille à l'extrême droite de la piste, je la fixais de toute la puissance de mon regard, et je respirais doucement, lentement, calmement, j'essayais de faire le vide dans ma tête, de détendre ma main, quand j'entendis un bruit derrière moi — un bruit à peine audible, vibrant, répétitif, comme étouffé dans du tissu — le bruit d'un téléphone portable qui sonnait dans la poche de la chemisette de Zhang Xiangzhi. Je me retournai, le cœur battant, déjà conscient que cette sonnerie était porteuse de drames et de désastres, et ce fut comme à travers un voile de cauchemard que j'aperçus Zhang Xiangzhi extraire le téléphone de sa poche, puis, sans même que son visage ne se décomposât, sans même qu'il n'exprimât cet affaissement livide sous l'effet de la douleur, de la surprise ou de la peur, il était déjà debout et se précipitait sur moi — pour me frapper, je ne comprenais pas ce qu'il me voulait —, les yeux éperdus, qui m'entraînait hors de la piste en me tirant par le bras. Dans la bousculade, je lâchai la boule, qui m'échappa des mains et tomba sur la piste, lourdement, dans le vacarme le plus tabou qui se pût imaginer dans une salle de bowling — c'était comme si elle venait de tomber sur le marbre d'une église et que le bruit du choc résonnait dans nos têtes, une résonance infinie qui emplissait chaque

particule de l'air et le faisait vibrer jusqu'au plafond. Immédiatement, toutes les parties s'étaient interrompues autour de nous, les joueurs s'étaient retournés, et nous regardaient, figés, leur boule à la main. Mais nous étions déjà loin, nous avions déjà quitté la piste, à peine avions nous eu le temps d'attraper les sacs, moi mon sac à dos et lui le sac SAKURAYA et son casque de moto, et nous courions le long du bar, précédés de Li Qi qui nous criait de nous presser, nous courions à corps perdus dans la salle à travers les groupes de jeunes gens, qui s'écartaient pour nous laisser passer, en laissant derrière nous un sillage vide d'incrédulité et de stupéfaction, nous fuyions vers la sortie, passâmes en courant devant le vestiaire sans pouvoir échanger nos chaussures, et nous montâmes les escaliers quatre à quatre en chaussures de bowling, ralentis par des gens qui descendaient que nous heurtions en les croisant, bloqués, englués dans un attroupement de dîneurs qui attendaient au seuil d'un restaurant qui venait d'ouvrir ses portes au premier palier que nous fendîmes sans ménagement, les écartant du bras, les bousculant, le coeur battant, pour se frayer un passage. Zhang Xiangzhi était le plus rapide, qui se retournait sans cesse pour hurler des choses en chinois à Li Qi, ordres ou imprécations, en blottissant le sac rose et gris SAKURAYA contre sa poitrine, qu'il avait tordu et plaqué entre ses mains pour ne plus en faire qu'un tout petit sac d'à peine un litre de volume qu'il pouvait protéger plus efficacement, et je sus alors avec certitude, en le voyant protéger ce sac comme un enfant contre son sein, je sus alors avec une absolue certitude qu'il y avait là pour vingt-cinq mille dollars en liquide d'héroïne pure ou de cocaïne, stupéfiant, bactéries ou ricine, quelque chose de blanc et d'ultraconcentré, je ne pourrais dire poudreux, peut-être gluant ou même liquide — je ne l'aperçus que plus tard, et seulement un instant. Ce que je vis, alors — plus tard, ce que je vis, fugitivement, de mes yeux — c'est un petit paquet compact pas plus grand qu'un paquet de farine, de matière blanche ou grise, compressée dans du plastique transparent.

Je ne sais comment il avait trouvé le moyen de mettre son casque dans les escaliers mais Zhang Xiangzhi était casqué quand nous arrivâmes en haut, la lanière pendant et battant contre son cou, le sac blotti contre sa poitrine, débouchant là tous les trois dans la nuit chaude, moite et brûlante, paniqués, essoufflés, sous les regards ébahis d'une vingtaine de jeunes gens répartis sous l'arc d'ampoules dorées de l'entrée. Nous nous éloignâmes sans reprendre haleine sur le parking enténébré. Nous courions vers la moto, garée dans la nuit, avec son réservoir bordeaux bombé qu'inondait la douche blanchâtre d'un réverbère et, comme si nous avions su de toute éternité ce qu'il fallait faire, l'avions su instinctivement, sans parler, sans rien dire ni se consulter, comment aurions-nous pu sinon y parvenir, à imbriquer nos corps, à les enchevêtrer aussi magiquement, en même temps que Zhang Xiangzhi courait à côté de la moto pour la faire démarrer et sautait dessus, Li Qi était montée derrière lui au vol et je l'avais suivie, et la moto était partie en nous emportant tous les trois dans la nuit, nous roulions déjà à toute vitesse sur le parking, Zhang Xiangzhi, redressé sur le siège, qui ne tenait le guidon que d'une main, empêtré par le sac rose et gris SAKURAYA coincé dans son giron, entre son cou et son épaule, qu'il essayait de caler, finissant par ouvrir, déboutonner, puis, perdant patience, déchirer, les boutons supérieurs de sa chemisette grisâtre, et glisser le sac dans l'ouverture béante ainsi ménagée, le faisant tomber jusqu'à son ventre, et le plaquant là, au chaud, contre son abdomen, pour le sentir remuer comme un être vivant, palpiter contre sa chair, pendant qu'il conduisait. Il se redressa sur la moto pour jeter un regard au loin, et je me retournai aussi, il y avait un attroupement aux portes du bowling, on voyait des gens entrer et sortir sous l'arc de lumière dorée de l'entrée, des silhouettes de jeunes gens et d'agents de sécurité, dont les visages baignaient dans les lueurs bleues électriques de l'enseigne LAS VEGAS, et je sentais mon coeur battre très fort dans ma poitrine, avec ce sentiment de peur pure et d'effroi, de panique d'autant plus effrayante et irrationnelle que je ne savais pas exactement ce que nous étions en train de fuir ainsi éperdument.

Nous avons gagné l'autoroute, et nous roulions dans la nuit noire, sans autre repère que des traînées de phares qui surgissaient au hasard de tous côtés, derrière nous, devant nous, qui nous aveuglaient et nous capturaient un instant dans leurs faisceaux

comme des lapins paralysés. J'avais l'impression que nous faisons du surplace sur l'autoroute, comme figés, pétrifiés, statufiés, arrêtés là dans cette position de recherche de vitesse vertigineuse, nos trois corps penchés en avant sur la moto, Zhang Xiangzhi en figure de proue casquée, courbé sur le guidon, les mains écartées sur les poignées, la poitrine aplatie et le ventre gonflé, le sac SAKURAYA qui faisait bosse sous sa chemise et qui bouffait au vent, Li Qi agrippée à son dos et moi me tenant à ses hanches, nos trois corps inclinés qui semblaient n'appartenir qu'à une seule créature tricéphale affolée et fuyant, aplatie sur cette vrombissante structure d'acier qui filait dans la nuit dans le rugissement ininterrompu du moteur, mais qui semblait ne pas vraiment s'éloigner des lieux que nous venions de quitter ni se rapprocher de ceux vers lesquels nous nous dirigeons, paraissant rester sur place sous l'immense voûte céleste qui enrobait l'autoroute, le vaste dôme incurvé d'un ciel d'été intemporel, comme si nous n'avancions plus et que c'était seulement les lumières qui bougeaient autour de nous, qui nous croisaient et venaient nous aveugler, des traînées vertigineuses de blanc ou de bleu électrique qui filaient dans la nuit et montaient au ciel en faisant vaciller l'horizon.

Nous nous mouvions dans la substance même de la nuit, dans sa matière, dans sa couleur, dans son air qui nous fouettait les joues et semblait nous frapper méthodiquement au visage, chaudement, continûment, des lueurs blanches de réverbères glissaient à côté de nous le long de la route entre le ciel et la terre, le vaste ciel d'été semblable à l'univers ou à un paysage mental de phosphènes, scintillements de minuscules taches électriques rouges et bleues qui clignotaient, linéaments, pointillés et zébrures. Je serrais les hanches de Li Qi devant moi, je me plaquais contre son corps, ma poitrine contre son dos, je respirais l'odeur de sa peau qui allait se mêler à celle de la nuit chaude, et, plus je me serrais contre elle, plus je la sentais participer elle aussi à cette étreinte, d'abord comme ignorante de la promiscuité manifeste de nos corps sur la moto, trop absorbée elle-même par la furie du vent et l'urgence de la fuite, mais bientôt s'abandonnant elle aussi en silence à cette étreinte clandestine et cosmique, et je finis par ne plus regarder la route, les arbres, les lignes blanches au sol, par ne plus regarder le ciel et les étoiles, je déposai la joue contre l'épaule de Li Qi et je lui pris la main, je sentis le contact tiède de la main de Li Qi dans la mienne et la serrai doucement, fuyant main dans la main avec elle dans la nuit avec une conscience aiguë de cet instant d'éternité.

Nous étions entrés dans Pékin, mais peut-être n'avions-nous jamais quitté Pékin, et ses multiples ceintures de périphériques circulaires, son vaste réseau autoroutier labyrinthique, et, accélérant encore — mais la moto s'emballait dans ce surplace perpétuel, sollicitée au-delà de ce qu'elle pouvait donner et ne produisant rien de plus qu'un son étranglé de bécane trafiquée qui montait furieusement dans la nuit dans les hurlements du pot d'échappement —, nous suivions une étroite voie rapide suspendue balisée de hautes glissières de sécurité par-delà lesquelles on apercevait des silhouettes de bâtiments éteints, de ponts et de parcs dans les ténèbres. Il y eut alors, venant de loin, et qui gagnait du terrain, l'émergence d'un son de sirène de police, encore lointaine, presque abstraite, qui se rapprochait de nous inexorablement, que nous entendions de mieux en mieux, qui grandissait dans l'air, et même de plusieurs sirènes de police, peut-être d'un convoi, et, tandis que nous entendions le bruit des sirènes fondre sur nous et nous rattraper, accélérant encore au gré des montées en régime irrégulières du moteur qui produisait toujours davantage de bruit que de vitesse, je m'attendais à tout moment à voir surgir derrière nous la lueur bleutée d'un gyrophare, nous dépassant latéralement et aveuglant nos trois visages effarés dans la nuit. Nos corps, dans la peur, ne faisaient qu'un, soudés sur la moto dans le même élan de fuite, rassemblés dans la même direction, sursautant dans le noir et se retournant à contretemps pour guetter nos poursuivants. Nous roulions en ligne droite, mais la moto était foncièrement déséquilibrée par nos poids accumulés, et Zhang Xiangzhi devait parfois la rattraper de justesse à la force du poignet, en s'agrippant fermement des deux mains au guidon pour conjurer les assauts du vent, qui nous chahutait par brusques rafales latérales et nous faisait zigzaguer un instant sur la chaussée. Parfois, dépassés en trombe par une camionnette bâchée, dont la toile, mal fixée, claquait dans la nuit comme

une voile grise et hagarde, nous étions brusquement aspirés par son souffle et propulsés vers la glissière de sécurité, faisant alors un brusque écart avant de reprendre péniblement notre trajectoire. Li Qi, la main toujours serrée dans la mienne, se penchait parfois en avant pour crier de brèves recommandations en chinois à Zhang Xiangzhi, qui ne l'entendait pas, et ses exclamations s'envolaient derrière nous dans la nuit, comme des implorations éphémères emportées par le vent.

Les sirènes nous poursuivaient toujours, qui paraissaient se multiplier dans l'espace et provenir de partout à la fois, comme ces multiples voitures de police qui convergent à tombeau ouvert vers le théâtre d'un accident, et, alors que je m'attendais à voir le ciel sombre balayé par des éclairs de gyrophares bleus, ce fut un cortège de lumières rouges qui apparut soudain devant moi à la sortie du périphérique. Nous étions entrés dans une rue animée de restaurants de crabes et d'écrevisses, où des centaines de lanternes rouges en papier, rondes, froissées, froncées, brillaient aux devantures des restaurants, points lumineux qui paraissaient vivants, épars et torsadés, qui tremblaient le long des façades comme des feu-follets, toutes ces lueurs éparses se fondant ensemble et paraissant accompagner notre fuite éperdue dans une immense traînée rouge continue. Nous filions à toute allure dans cette rue embouteillée en essayant de nous fondre dans la circulation. La rue était à la fois animée et fantomatique, comme peuplée d'ombres et de chimères qui erraient en haillons sur les trottoirs dans une pénombre rougeoyante. Une voiture de police — la première que je vis réellement — apparut alors en face de nous, mais sans gyrophare, tout feux éteints, spectrale, le capot et les vitres noyés de reflets sombres et ses occupants invisibles à l'intérieur. Zhang Xiangzhi fut contraint de ralentir pour la laisser passer, brutalement freiné par un chien blanc squelettique et sans peau qui traversa la chaussée devant nous, et, serrant la main de Li Qi dans la mienne tandis que nous passions lentement à côté de la voiture de police, je sentais physiquement sur la moto, dans les tourbillons de vent tiède qui m'arrivaient au visage, nos propres souffles corporels se disperser dans l'air comme une exsudation immatérielle de peur, un suintement de terreur froide qui se séparait de nous pour rejoindre le ciel ou se perdre dans la terre où ils se transformaient en ces démons de la religion populaire chinoise qui propagent la mort et les maléfices.

Nous avons repris de la vitesse au sortir de la rue et roulions de nouveau à vive allure, et, brusquement, Zhang Xiangzhi freina brutalement en mettant une jambe à terre, sa chaussure de bowling raclant l'asphalte dans une gerbe de gravillons, pila net et fit pivoter la moto, la roue arrière partant en dérapage contrôlé dans un affreux crissement de pneu qui dégagea instantanément une odeur de gomme calcinée et de caoutchouc brûlé qui se mit à puer autour de nous, escalada le trottoir, roula sur une dizaine de mètres à contre-courant sur un chemin de planches bancales et ondulantes et s'engouffra entre deux palissades dans un gigantesque chantier de construction éclairé dans la nuit par des arcs de projecteurs dans un ronronnement continu de groupes électrogènes. Nous dévalâmes une dune de sable gris, lentement, freinés, enlisés dans un profond sillon de sable et de graviers qui se creusait sous notre poids. Il n'y avait qu'une activité limitée dans le chantier, quelques grues à l'arrêt parmi des mares d'eau croupissantes aux reflets lunaires. Au loin, près des excavatrices arrêtées dans la pénombre, se dressaient des silhouettes de barquements de chantier en préfabriqués, les portes ouvertes, quelques lumières jaunes aux rectangles des fenêtres. Nous roulâmes lentement parmi des engins de terrassement immobilisés dans des tranchées, reprîmes un peu de vitesse sur une longue dalle en béton plane. Personne ne semblait faire attention à nous, un petit groupe d'ouvriers étaient réunis au pied d'une dune autour d'un brasero, debout ou assis dans le sable, pieds nus ou bottés, casqués, qui se faisaient griller des brochettes dans des tourbillons d'épaisse fumée blanche et nous regardèrent passer avec indifférence. On ne s'occupait pas de nous, personne ne semblait vouloir nous rattraper ou nous poursuivre. Nous retrouvâmes un monde clair au sortir du chantier, des rues animées et des artères embouteillées, des cris, des klaxons, une effervescence de soirée estivale, la nuit était chaude et accueillante, on était attablé aux terrasses, des tables débordaient des cafés aux portes grandes ouvertes, on allait prendre des bières au comptoir et on venait les consommer dans la rue en arc de cercle

sous un arbre, ou assis, par petits groupes, à même le trottoir, on aurait été pu partout dans le monde, à Londres ou à Madrid, quand la ville engourdie de chaleur se remet progressivement des températures caniculaires et savoure le répit dans la tiédeur du soir, noces de l'été et de la ville, de la chaleur et de la nuit.

Nous débouchâmes là sans transition, encore en mouvement, encore agités, encore en état de choc, dans la fuite, dans le tremblement du corps, dans l'urgence d'échapper, incapable de se remettre, et de freiner, arrivant trop vite, trop fort, trop brutalement, sur le trottoir, que nous heurtâmes de plein fouet et chutant tous les trois à la terrasse d'un café, dans les jambes d'un groupe de consommateurs, qui reculèrent d'un bond et s'écartèrent pour nous éviter, non pas exactement chutant d'ailleurs, mais versant simplement sur le côté, nous rattrapant de la jambe, nos trois jambes à la fois qui avaient anticipé le mouvement pour amortir la chute, et redressant tous les trois la moto, péniblement, encore à califourchon, les jambes empêtrées dans la machine, mais ne roulant plus, à l'arrêt maintenant, et l'objet des regards, ne disant rien, ne nous excusant pas, tirant laborieusement la roue arrière pour la dégager de la rigole et pouvoir se remettre en route, continuer à avancer, à contre-courant, sur le trottoir, de nouveau tous les trois sur la moto, à l'italienne, comme sur une Vespa dans la nuit tiède, remontant la foule à contre-courant, parmi les rires et les conversations des tables, au ralenti, longeant le bas-côté, redescendant sur la chaussée et accélérant à fond sur quelques mètres, puis freinant brutalement devant une voiture qui arrivaient en face, remontant sur le trottoir, et redonnant tous les trois l'impulsion avec nos pieds, pour se relancer et repartir en slalomant entre les tables, descendant toute l'avenue ainsi, jusqu'en bas, où il n'y avait plus rien, plus de café, plus personne, roulant à fond dans le noir sur quelques dizaines de mètres, puis arrêtés, freinés de nouveau dans une rue animée, bloquée par une marée de piétons qui marchaient dans la rue, une petite rue de bars chinois et de bouis-bouis à brochettes, plus sombre, sans réverbères, avec quelques néons blancs et verts, des portes en bois, des stores en bambous, derrière lesquelles se devinaient des lumières de bouge, fauves, tamisées, quelques fenêtres éclairées, des lueurs vertes qu'on apercevait derrière les vitres. Zhang Xiangzhi s'arrêta là devant un bar, ne se gara pas, freina simplement, le long de la façade, et descendit de la moto en marche, tous les trois nous descendîmes de la moto en marche, toutes ces jambes ensemble qui se soulevèrent à l'unisson et laissèrent tout bonnement la moto privée de vitesse retomber sur place sur le trottoir, Zhang Xiangzhi, qui nous précédait, casqué de blanc, entrant le premier dans le bar, difficilement, entrouvrant, poussant, la porte que bloquaient des dos d'hommes et de femmes, qu'il écarta d'une poigne ferme, et nous glissant tous les trois dans le bar, nous frayant un passage parmi les tables de bois en direction de la scène, où, dans un brouillard de fumée de cigarettes nimbé de faisceaux de projecteurs verts, on apercevait un groupe de musiciens chinois qui donnait un concert sur une petite estrade, le chanteur assis sur un tabouret, les cheveux longs, un micro cassé à angle droit devant lui, le public debout, des bouteilles de Tsingtao à la main, et nous, progressant toujours vers le bar, Zhang Xiangzhi en tête, à la fois déterminé et viril, bousculant de l'épaule et s'aidant du bras pour ouvrir la voie, et en même temps fragile, protégeant d'une main délicate le ballonnement de son ventre sous sa chemisette grisâtre, Li Qi juste devant moi, qui se retournait parfois, m'attirait par la main et m'aspirait pour me faire gagner quelques mètres dans la foule compacte. Arrivés au bar, nous passâmes directement derrière le comptoir, sans même saluer les jeunes gens qui servaient, sans rien demander à personne, nous nous dirigeâmes tout droit vers un réduit, une minuscule pièce éclairée par une ampoule nue, dans laquelle une vieille femme faisait la cuisine dans un désordre d'étagères surchargées et de caisses de bières entassées. Sans un regard pour la vieille, Zhang Xiangzhi passa le bras dans la pièce et attrapa une chaise par le dossier, une vieille chaise de cuisine en plastique bancale qu'il posa contre le comptoir et monta dessus, je crus qu'elle allait s'écrouler sous son poids. Il était là, derrière le bar, en plein concert, debout sur sa chaise en plastique que Li Qi tenait à deux mains, et il ouvrit une trappe dans le plafond, la rabattit violemment sur elle-même, et, sans se préoccuper de rien, des regards qu'il suscitait, du concert qui se poursuivait, de Li Qi et de moi qui le regardions de chaque côté de la

chaise, il plonge la main dans sa chemisette grisâtre, fouilla dedans, et, dans un arrachement bref, une expulsion brutale, extirpa de ses entrailles le sac gris et rose SAKURAYA, et, déchirant le sac pour atteindre le précieux paquet, se débarrassant de cette protection superflue qu'il jeta à ses pieds, il fit apparaître dans les lueurs vertes du bar — l'espace d'un instant, d'un seul instant, le temps de le glisser dans la trappe —, livide, inerte, ratatiné, le petit paquet compact de matière morte, blanche ou grise, de la taille d'un fœtus, compressée dans du plastique transparent.

Il referma la trappe, redescendit de la chaise, la saisit par le dossier et la remit dans la cuisine, et nous repartîmes en sens inverse, nous quittâmes le bar sans adresser la parole à personne, retransversâmes la salle parmi la foule, nous frayant un passage jusqu'à la sortie. Dans la rue, toujours très agité, une de ses paupières tremblait, il me dit de rentrer à l'hôtel, de prendre un taxi et de rentrer à l'hôtel. *Understand ?* dit-il, la paupière tremblante. Il ramassa la moto sur le trottoir, la redressa, monta dessus avec Li Qi. *Money ?* dit-il avant de partir. *Need money ?* dit-il. Je fis non de la tête, et je les regardai s'éloigner dans la rue, Li Qi se retourna et me regarda, la moto était déjà loin, perdue dans la circulation parmi les piétons et les voitures, je suivais la moto des yeux debout à la porte du bar et je la vis atteindre le bout de la rue — Li Qi, toujours tournée vers moi, qui me regardait toujours, elle me regardait toujours — et disparaître.

La Méditerranée était calme comme un lac. D'infimes rides, comme d'une peau très jeune, parcouraient sa surface, dans un ondolement permanent de vaguelettes immobiles. J'écoutais les battements réguliers de l'eau contre la coque du navire, la scansion de la mer, l'imperceptible clapotis des vagues. J'avais le sentiment d'être hors du temps, j'étais dans le silence — un silence dont je n'avais plus idée.

J'étais arrivé à Paris en fin d'après-midi, une vingtaine d'heures plus tôt, ma chemise blanche propre de la veille, qui tenait toute seule sur mon torse, amidonnée de crasse, qui avait tout connu, la poussière grisâtre de Pékin, les microscopiques dépôts de sable, de plâtre et de bitume qui s'étaient fossilisés dans son tissu, les gravillons qui l'avaient écorchée, la chaleur qui l'avait ramollie, distendue, relâchée, la transpiration lourde du jour et sèche de la nuit, les sueurs froides, les vents d'effroi et le souffle de la climatisation, les brusques bouffées d'air conditionné glaciales qui l'avaient hérissée, électrisée, et finalement comme listralisée dans le brutal chaud et froid que j'avais ressenti dans l'avion entre Pékin et Paris. A mon arrivée à Roissy, j'avais erré dans cette chemise défaite, cette relique affaissée qui pendouillait le long de mes flancs et adhérait à ma poitrine dans des relents de sueur sèche, et j'avais tourné sur place entre les différents terminaux, balladé de comptoir en comptoir, refoulé et éconduit par des hôtesses indifférentes qui me renseignaient de mauvaise grâce, au mieux avec ignorance, au pire avec désinvolture — une désinvolture d'autant plus blessante qu'elle était souriante —, avant de descendre à d'autres niveaux et de m'adresser à d'autres comptoirs, où je finis par être pris en charge par une hôtesse secourable, qui eut pitié de ma détresse et se mit à étudier avec moi les différentes possibilités pour rejoindre l'île d'Elbe. Il n'y avait pas de liaisons aériennes directes depuis Paris, pas d'aéroport recensé dans l'île, si ce n'est de loisir, à la Pila, qui n'accueillait que de tous petits avions de tourisme. La voie normale, si ce n'est unique, passait par Piombino, qui était reliée à l'île d'Elbe par une ligne régulière de ferries. D'autres villes proposaient des traversées ponctuelles à certaines périodes de l'année, Civitavecchia, Savino, Livourne, Gênes peut-être, mais il était impossible de se procurer les horaires des lignes et les disponibilités des bateaux. La meilleure chance était quand même d'essayer de gagner Piombino par avion, via Rome, ou Florence (en train, c'était interminable, en voiture, je n'en avais pas la force), et nous nous efforçâmes de m'inscrire dès ce soir sur un vol pour l'Italie — en partant le soir même, je pourrais peut-être arriver à l'île d'Elbe pour les obsèques du père de Marie.

J'appris un peu plus tard, en appelant Marie d'une cabine téléphonique de l'aéroport, que l'enterrement aurait lieu vers onze heures, ou midi, elle ne savait pas, elle n'avait pas envie de me parler, je n'avais qu'à la rappeler quand j'arriverais.

Et j'étais maintenant précisément sur le point d'arriver. Nous avions appareillé très tôt de Piombino, à sept heures, sept heures et demie, dans l'air sec et limpide d'un matin mystérieux et ensoleillé. Dès que le navire était parti, j'avais été me réfugier dans un des salons couverts déserté des autres passagers, et je m'étais assoupi dans un robuste siège aux accoudoirs métalliques, tirant à côté de moi le petit rideau bleu fripé contre le hublot. Je n'avais pas dormi depuis quarante-huit heures, ou plutôt j'avais sommeillé en permanence pendant cette interminable durée brumeuse de voyage ininterrompu, où, dans des heures égales, les jours ne se différençaient pas des nuits. J'avais somnolé dans des taxis, dans des bus, des salles d'attente, je m'étais assoupi plusieurs fois dans l'avion, j'avais passé deux courtes nuits agitées dans des chambres d'hôtels à Pékin et à Piombino, mais sans jamais dormir, sans jamais parvenir à trouver le sommeil, toujours je restais à sa surface, juste en-deçà de l'invisible ligne de flottaison qui sépare le sommeil de la veille. De retour à l'hôtel, à Pékin, l'avant-veille, je n'avais pas non plus réussi à m'endormir, j'étais resté couché de longues heures sur le lit les yeux ouverts dans le noir à regarder le plafond en guettant les bruits du couloir pour

entendre Zhang Xiangzhi et Li Qi rentrer dans leur chambre, mais je n'avais rien entendu. Le lendemain, quand je m'étais réveillé aux aurores pour prendre un taxi pour l'aéroport, j'étais passé devant leur chambre avant de descendre à la réception et j'avais écouté à la porte, l'oreille contre le montant, j'avais écouté longuement à la porte, mais je n'avais rien entendu, je n'avais entendu aucun bruit dans leur chambre, de sorte que je ne sais toujours pas aujourd'hui s'ils sont jamais rentrés.

Je n'avais pas dormi depuis deux jours, mais je ne parvenais toujours pas à m'endormir. J'étais encore dans cet état de suspension du temps qu'on éprouve pendant la durée d'un voyage, dans cet état intermédiaire où le corps en mouvement semble progresser régulièrement d'un point géographique vers un autre — comme cette flèche que j'avais observée sur l'écran du moniteur vidéo de l'avion qui me ramenait de Pékin qui indiquait au fur et à mesure la progression de l'appareil sur une carte du monde verte et bleue stylisée —, mais où l'esprit, incapable de s'aligner sur ce modèle de transition lente et régulière, est, lui, tout à la fois, encore en pensées dans le lieu qu'il vient de quitter et déjà en pensées dans le lieu vers lequel il se dirige. Tout au long du voyage, je fus donc à la fois encore à Pékin et déjà à l'île d'Elbe, mon esprit ne parvenant pas à passer fluidement de l'un à l'autre, à abandonner l'un pour se consacrer à l'autre, mais restant en permanence dans cet entre-deux provisoire du voyage, comme si cet état transitoire, extensible et élastique, pouvait être étiré à l'infini, et que, finalement, je n'étais, en pensées, plus nulle part, ni à Pékin ni à l'île d'Elbe, mais toujours à la surface de ces lieux transitoires que je traversais, à la fois arrêté et en mouvement, assis et somnolant, non seulement dans le bateau qui me menait à l'île d'Elbe où j'étais maintenant, mais également dans chacun des moyens de transport que j'avais emprunté depuis deux jours, les taxis que j'avais pris à Pékin pour rentrer à l'hôtel et me rendre à l'aéroport, le minibus que j'avais pris à Paris pour passer de Roissy à Orly ou le taxi que j'avais pris à Piombino pour rejoindre le port, avec toutes mes impressions en réserve, que je pouvais me remémorer à chaque instant et réactiver en permanence — assis, donc, dans ce trop plein de sensations inutiles et à jamais inutilisables.

Le bateau semblait à peine bouger, et sa marche lente participait elle aussi de cette illusion de n'être plus nulle part, où l'espace était suspendu et le temps arrêté comme dans l'avion qui me ramenait de Pékin. C'était comme si ce voyage de Pékin à l'île d'Elbe était la quintessence de tous les voyages de ma vie, des centaines d'heure passées dans des avions, dans des bateaux ou dans des trains, pour passer d'une terre à l'autre, de pays à pays, de continent à continent, où, mon corps, immobile, se déplaçait dans l'espace, mais également, sans y paraître, de façon invisible et insidieuse, sournoise, continue, altérante et destructrice, dans le temps.

J'étais remonté sur le pont, et je regardais la mer, immobile à perte de vue. Il n'y avait pas de terres en vue, pas d'autres bateaux. Le ciel et la mer se partageaient également l'horizon, bleu sur bleu, le ciel légèrement plus clair, sans brume de chaleur, à nu, comme lavé par l'air et par le vent, et la mer plus dense, plus lourde, d'un bleu plus profond, métallique, presque solide, argentée, qui étincillait sous le soleil. Accoudé au bastingage, je percevais l'écoulement du temps, je sentais presque physiquement le temps passer dans l'imperceptible bruit des machines, les heures égales, semblables les unes aux autres, le temps ample et fluide, toujours recommencé, chaque matin à l'identique, comme le ciel ou la mer, le temps qui passait, imperturbable, et dont la mort — et ses violentes griffures — était la mesure.

Depuis le début de la traversée, j'avais le sentiment que ce n'était pas Marie, mais son père que j'allais rejoindre à l'île d'Elbe, que c'était pour lui que j'entreprenais ce voyage, qu'il serait là, à Portoferraio, à m'attendre sur les quais, comme il l'avait fait tant de fois, quand il nous attendait avec Marie pour nous conduire en voiture à la Rivercina quand nous arrivions par bateau. J'avais souvent fait cette traversée avec Marie, et son père nous attendait alors à l'arrivée sur les quais de Portoferraio. Nous allions le rejoindre, nous descendions les escaliers intérieurs du navire et sortions par les soutes parmi les véhicules à l'arrêt dont les moteurs tournaient déjà dans l'étouffant vacarme des

garages surchauffés. Marie faisait traîner sa valise à roulettes derrière elle sur le sol métallique gondolé en se faufilant parmi les poids lourds et les camping-cars de touristes immobilisés, les randonneurs harnachés de sacs à dos et les ragazzi piaffant d'impatience sur leurs Vespas, Marie, vêtue dans mon souvenir de je ne sais quel extravagant boléro, lunettes noires et ample sac en bandoulière, un très léger cardigan de mohair clair au creux du coude, qui progressait ainsi vers la lumière de son pas souverain, quelque dernier menu colis précieux à la main (une très bonne tarte aux quetsches de chez Sampierdarenese di Sabatini & Pilato, pâtissier à Livourne, dans son carton blanc et carré, qu'elle portait par le noeud argenté du ruban), et descendait la passerelle inclinée pour quitter le navire sous la haie d'honneur des hommes d'équipage et de quelques officiers en habit blanc à manches courtes et lunettes noires qui la suivaient des yeux. Elle hâtait le pas sur les quais pour aller retrouver son père et célébrer les retrouvailles dans un tourbillon d'allégresse et d'embrassades, bientôt suivi d'un concert de klaxons qui abrégeait les effusions, car nous étions dans le passage des véhicules, mais Marie, sa tarte aux quetsches à la main, prenant tout son temps pour libérer la voie, s'éloignait en se querellant déjà avec quelque automobiliste furieux qui la klaxonnait penché à sa vitre et qu'elle se retournait pour moucher d'une voix traînante et équanime (*ma, silenzio, Milanese*), pendant que nous installions nos valises et nos sacs à même le métal ondulé du coffre de la camionnette de son père, une très vieille camionnette break à plateau découvert poussiéreuse et débâchée, avec son immatriculation antédiluvienne (le Li orange de Livourne, les autres lettres passées et à moitié effacées), répartissant nos bagages parmi la paille et les vieilles couvertures, les bidons, les outils, les selles, les harnais, les étriers, et allant prendre place tous les trois à l'avant en se serrant sur le mauvais siège à ressorts éventré qui laissait apparaître une exsudation de mousse jaunâtre à travers la balafre mal cicatrisée du skaï — Marie assise entre son père et moi à l'avant de la camionnette, sa tarte aux quetsches de chez Sampierdarenese di Sabatini & Pilato toujours à la main, qu'elle portait devant elle comme un carton à chapeaux de Dolce & Gabbana —, pour quitter le port et gagner la Rivercina .

La Rivercina, la propriété de son père, se trouvait dans une zone sauvage et isolée au nord-est de l'île, près des plages de Nisporto et de Nisportino (entre Rio Marina et Cavo), la maison était entourée d'arbres, de chênes et d'oliviers, quelques orangers, des citronniers, du maquis, un vaste enclos pour les chevaux. Cela faisait près de dix ans que son père vivait là toute l'année. Il avait gardé un petit appartement à Paris, mais ne s'y rendait que de plus en plus rarement, il était devenu solitaire et sauvage, c'était plutôt l'été, maintenant, qu'il quittait l'île d'Elbe pour échapper aux touristes. Il vivait là seul, retiré, avec ses chevaux, le jardin, un peu de pêche sous-marine, des promenades solitaires et une immense bibliothèque, conservant un lien de plus en plus ténu avec le monde et cultivant sans ostentation une misanthropie tempérée, ayant fini par se convaincre que, moins on a de relations avec les hommes, meilleures elles sont. Il avait aménagé pour Marie une vieille maison de pierre dans une partie encore broussailleuse de la propriété, une ancienne maison de jardinier qu'il avait restaurée, refaisant lui-même le gros oeuvre, la maçonnerie et les menuiseries, avant de s'attaquer aux peintures. C'était sans doute là que Marie devait être en ce moment, dans cette vieille maison de pierre que son père avait retapée pour elle, ou au rez-de-chaussée de la grande maison silencieuse aux rideaux tirés et aux beaux meubles en bois sombre, qui sentaient l'encaustique et la cire parfumée, seule dans cette grande maison vide, avec son père mort au premier étage, la toilette mortuaire achevée, étendu sur le lit, peigné, les mains jointes, en costume et cravate, et elle dans la bibliothèque, silencieuse, assise dans un de ces grands fauteuils carrés à accouder et regardant fixement les livres devant elle, ou dans le jardin, penchée sur les pots en terre cuite de plantes aromatiques, la sauge, le thym, le romarin, ou agenouillée dans la terre fraîche et meuble contre le muret de pierres et rattachant pensivement un tout petit bout de ficelle élimée qu'avait dû utiliser son père pour fixer la tige duveteuse d'un plant de tomate à son tuteur, et j'eus alors une brusque bouffée de tendresse à l'égard de Marie, non pas simplement de compassion, mais simplement d'amour.

Les côtes de l'Elbe étaient en vue. J'étais toujours sur le pont, et je regardais Portoferraio apparaître au loin, encore simple miroitement indistinct de toits oranges dans la lumière liquide du matin. La ville, lentement, se dissoçait de la montagne et des collines avoisinantes, les contours des toits de tuiles, des clochers et des maisons se précisaient et gagnaient en détails à mesure que nous approchions de la côte. Les machines avaient baissé de régime, et nous longions à présent le promontoire rocheux de la vieille ville qui glissait lentement sous nos yeux, presque à portée de main, avec son dégradé de maisons aux volets verts et aux façades ocres, jaune pâle et roses, ses ruelles en pente qui disparaissaient derrière la ligne des remparts. Nous contournâmes la silhouette du Fort Stella dans le faible ronronnement des machines du bateau et entrâmes dans la rade. Le navire, encore en mouvement, encore porté par l'élan de la traversée, hors de proportions, beaucoup plus haut et large que les immeubles modernes et les quelques cafés du port vers lesquels nous avançons toujours, parut aller s'encaster dans les immeubles au moment d'accoster. Je ressentis le léger choc mat de la coque contre les bouées, qui me déséquilibra sur le pont et fit tanguer un moment le navire le long du quai. Déjà je voyais qu'on s'animait en contrebas, des marins tiraient des câbles sur le ponton, on approchait des passerelles. Debout au bastingage, je regardais les quelques personnes dispersées sur les grands quais gris presque déserts et je guettais malgré moi la présence de Marie, je la cherchais des yeux, je cherchais son père aussi, près du petit édifice des bureaux de la capitainerie, là où il avait été si souvent quand il venait nous chercher, mais il n'y avait rien de tout cela, Marie n'était pas là et son père était mort.

Je ne trouvai pas de taxis en descendant du bateau, et je m'éloignai à pieds parmi les voitures qui débarquaient en désordre sur les quais, je quittai le port et me mis à marcher à l'ombre des arcades de la *Calata Italia*. Je n'avais pas l'intention de dormir à la Rivercina lors de ce séjour, j'envisageais plutôt de prendre une chambre à Portoferraio et de ne téléphoner à Marie qu'une fois installé à l'hôtel. Je marchais au soleil à la recherche d'un hôtel, longeant des boulevards déserts en bordure de la mer, traversant des petites places silencieuses aux fontaines asséchées, des terrains vagues et des parkings. La ville paraissait déserte en ce dimanche matin, on n'apercevait personne dans les rues et sur les bancs publics, une rare Vespa de temps à autre qui pétaradait dans le silence, s'éloignait sur une avenue déserte et disparaissait. Les volets des maisons étaient fermés pour se protéger de la chaleur, il n'y avait même pas de linge aux fenêtres, une simple corde ici et là, sous une persienne relevée, avec quelques malheureuses petites culottes et un maillot de foot crucifié. Les magasins et la plupart des tabacs étaient fermés, condamnés par des grilles ou des rideaux métallique tirés jusqu'au sol et couverts de tags et de graffiti. Je ne savais pas très bien où j'allais, j'avais rejoint la vieille ville à la *Porta a terra* et je gravissais d'étroites ruelles en direction du *Forte Falcone*. Les rues montaient par paliers vers la forteresse, brûlantes, désertes, silencieuses, avec parfois, au détour d'une venelle, à l'angle d'une muraille où s'était niché la structure hérissée de piquants d'un figuier de barbarie, la ligne ébréchée d'un rempart qui donnait en à-pic sur la mer ensoleillée.

Je finis par trouver un hôtel en redescendant vers le centre, une belle bâtisse ancienne avec une terrasse et des persiennes vertes. Je gravis le perron et traversai la tonnelle sous laquelle des nappes blanches étaient dressées sur les tables pour le déjeuner et entrai dans un bar désert, aux profondeurs fraîches et ombrées. Je longuai le comptoir jusqu'à une porte vitrée, qui donnait sur une sorte de réception, un petit comptoir en bois, derrière lequel se trouvait un tableau de liège où pendaient quelques clés. J'appelai, mais ne reçus pas de réponse. Je m'avançai vers les escaliers et montai quelques marches en jetant un coup d'oeil vers l'étage, quand une porte s'ouvrit en-dessous de moi, et une dame qui venait des cuisines apparut dans le couloir, avec un tablier à petits carreaux bleus et blancs, accueillante, volubile, étonnamment souriante et gentille, qui parut désolée qu'il n'y eût plus de chambre pour moi dans l'auberge (*mais en août, s'il n'y a pas de monde en août*), et, me retenant comme j'allais partir (*c'est la pleine saison en ce moment, vous comprenez, on est complet, ça ne se voit pas, ils sont tous à la plage*), me dit d'attendre un instant, réfléchit avec ostentation (elle

semblait, quand elle ne parlait pas, mimer ostensiblement chacune de ses pensées), la main levée, démonstrative, en suspension, pour me faire patienter. *Suivez-moi*, dit-elle en allant chercher une clé dans la cuisine, et elle m'entraîna dans un couloir au carrelage de pierre à fin damier moucheté. Nous traversâmes le jardinet, où se trouvaient une balançoire, une minuscule piscine gonflable ronde en plastique bleu, un désordre de petites pelles et de râdeaux jaunes et rouges, passâmes une courette où séchait un peu de linge et gagnâmes un pavillon isolé, dont elle ouvrit la porte branlante. Derrière la porte se trouvait une grande chambre fraîche et ombrée, avec un lit en fer et un couvre lit en cotonnade beigeasse, une porte-fenêtre entrouverte, qui donnaient sur un petit potager. Elle me demanda si cela pouvait convenir, la douche et les toilettes se trouvaient à l'extérieur, et je dis que oui, que c'était parfait. Je n'attendis pas son départ pour décrocher le téléphone sur la table de nuit (elle était en train d'arranger un anneau des rideaux qui s'était bloqué sur la tringle), et j'appelai immédiatement la Rivercina. Je laissai sonner longtemps, mais il n'y avait personne apparemment. Je raccrochai. Je voulus alors appeler Marie sur son téléphone portable, mais, pour le joindre, il fallait passer par l'étranger, et je compris alors, en me heurtant à une sonnerie en permanence occupée, quand je composais le 00, qu'on ne pouvait pas obtenir l'étranger depuis la chambre. Je dis alors à la dame que je devais téléphoner à l'étranger, que c'était absolument urgent. *All'estero ?* me dit-elle. Elle me regarda, un peu surprise, plus circonspecte, mais toujours de bonne volonté, et nous regagnâmes ensemble la réception. Elle me fit passer dans la grande salle de restaurant qui jouxtait la terrasse et déposa pour moi le vieux téléphone du bar sur le comptoir (*c'est un peu plus cher pour l'étranger, c'est au forfait*). Je hochai la tête tout en composant le numéro de Marie, et j'attendis, cela sonnait dans le combiné, je retenais ma respiration, et j'entendis qu'on décrochait. Marie, dis-je à voix basse. Elle ne répondit pas tout de suite, puis, d'une voix hésitante, une voix très faible, très fragile, à peine audible, méconnaissable — comme si elle avait froid, qu'elle frissonnait — elle me dit qu'elle ne pouvait pas me parler maintenant, que ce n'était pas possible. Elle me demanda où j'étais, et je lui dis que j'étais à Portoferraio, dans un hôtel qui s'appelait *l'Albergo l'Ape Elbana*. Il y eut un blanc, elle ne dit rien, ne répondit pas, elle devait être sollicitée par autre chose, et c'est alors que j'entendis un faible son de cloches dans le téléphone, lent, régulier, lugubre, mais, en même temps que j'entendais les cloches sonner dans le téléphone, je les entendais également dans la rue, tout près, dehors, je tournai la tête vers l'extérieur et tirai sur le fil du téléphone pour me rapprocher de la terrasse et essayer d'apercevoir quelque chose dans la rue, là, tout près, l'église devait être à moins de cent mètres de l'auberge — mais je ne parvenais pas à l'apercevoir — et, tandis que Marie raccrochait, je compris que ces notes graves qui finissaient de résonner dans le silence, c'était le glas qui venait de sonner pour le père de Marie.

Lorsque je pus enfin sortir sur la terrasse — après avoir raccroché, la dame me retint un instant pour me faire remplir une fiche de renseignements à la réception —, je me rendis compte que le Dôme de Portoferraio était en effet visible depuis l'hôtel. Les portes avaient été refermées et le parvis était de nouveau désert, les pierres saturées de lumière blanche qui brillaient en plein soleil et se réverbéraient sur la façade, mais on ne discernait aucun signe d'enterrement, crêpes ou voiles noirs à l'entrée, pas même de fleurs, si ce n'est les quelques jarres de géraniums et de lauriers qui devaient se trouver là en permanence sur le parvis. Les cloches s'étaient tues, il n'y avait plus personne devant l'église, tout le monde avait dû suivre le cercueil à l'intérieur, la place était de nouveau déserte et silencieuse, et rien ne laissait présager que des funérailles se tenaient dans le Dôme ce matin. J'avais quitté la terrasse et je finissais de descendre la Salita Cosimo dei Medici pour rejoindre l'église quand j'aperçus le corbillard sur la place, un long corbillard noir garé sur le parking, pas même devant l'église, mais un peu à l'écart, sous un platane, entre des voitures et un camping-car. Je traversai la rue et m'approchai du corbillard. C'était un modèle ancien, une très longue Cadillac noire qui devait avoir plus de trente ans. Il n'y avait personne alentour, et je me penchai discrètement aux vitres pour regarder à l'intérieur, le plateau allongé où avait reposé le cercueil, les sièges vides à l'avant, les portières capitonnées de velours et les petits rideaux vieillots, mauves et plissés, qui décoraient les vitres latérales.

Lorsque j'entrouvris la porte grinçante de l'église, je fus accueilli par une odeur de cierges et de marbre frais, et je m'immobilisai sur le seuil, frappé par l'atmosphère de silence et de recueillement qui régnait à l'intérieur. Je restai un instant sans bouger, j'entendais au loin une voix chuchotante de prêtre invisible qui résonnait dans la nef. Mes yeux se firent très vite à la pénombre et je finis par distinguer une vingtaine de personnes réparties sur de vieux bancs de prière. Je m'avançai sans bruit entre les piliers, m'immobilisai contre un bas-côté, en retrait, sous un grand tableau religieux aux couleurs éteintes qui se découpait dans l'ombre, et, apercevant alors furtivement le cercueil du père de Marie entre deux colonnes de marbre, l'apercevant pour la première fois à l'improviste — l'intimidante présence du cercueil immobile devant l'autel — je fis un pas de côté pour me dissimuler derrière un pilier, conscient que ma tenue n'était pas décente pour assister à des obsèques — je n'étais pas rasé et n'avais pas changé de chemise depuis l'avant-veille, et je portais toujours, aux pieds, les vieilles chaussures en cuir beige, souples et craquelées, du bowling de Pékin.

Quand Marie me vit, me reconnut — elle se retourna comme si elle avait senti ma présence dans son dos — elle me dévisagea avec détresse, et une bouffée de douleur déforma son visage, elle eut une sorte de haut-de-cœur de chagrin qui lui souleva la poitrine — très brève, comme une gorgée de vomi qui remonte à la gorge — mais elle contracta aussitôt la bouche dans une grimace, et reprit le dessus, redevint froide, digne, distante, et me fit simplement signe de la main d'aller m'asseoir à l'écart sur un banc, mais pas à côté d'elle, elle ne me dit pas de la rejoindre. Elle était seule en face du cercueil, droite dans une chemise claire et un pantalon beige strictement ceinturé, le regard dur, froid, sombre, avec en plus quelque chose de buté dans l'attitude. Le cercueil était posé sur un catafalque sommaire en face de l'autel, avec un unique bouquet de plantes du maquis qui recouvrait le crucifix en laiton gravé sur le couvercle en bois vernis. Plus loin, dans une coupe en grès naturel, avait été dressé une couronne mortuaire de chamerops, d'eremurus et de muflers blancs, qui reposait sur un plateau d'argent dans la lumière quasi surnaturelle d'un vitrail rouge et bleu. Le prêtre qui officiait était étonnamment jeune, vingt-trois ans, vingt-quatre ans, qui se tenait devant Marie dans sa chasuble de soie crème rehaussée d'une croix violette et officiait en italien d'une voix traînante (*pour le chrétien, la mort est la consommation, l'achèvement de son baptême, elle est en vérité cette nouvelle naissance annoncée lors du premier sacrement*). Ses gestes étaient onctueux, ses poignets frêles, sinueux, il portait une étole de soie verte autour du cou, et il s'adressait à l'assistance d'une voix mièvre, féminissime, un public essentiellement composé de vieilles dames vêtues de noir, avec ici et là la fantaisie d'une touche de bleu nuit ou de mauve sombre, et je compris que c'était sans doute là le public habituel du Dôme de Portoferraio, qui était venu à la messe et n'assistait que fortuitement à la célébration des funérailles du père de Marie — sinon nous n'aurions été que deux dans l'église, Marie et moi, pour rendre hommage à son père. Trois avec Maurizio, je reconnus également Maurizio dans l'assistance, digne dans une chemise pâle à carreau bleu et blanc, un pantalon noir et des bretelles, un élégant chapeau dans ses mains croisées devant lui, qui se tenait juste derrière Marie, mais à distance respectable, deux ou trois rangs derrière elle, les cheveux blancs, la peau épaisse, ridée, burinée, encore sec et musclé pour ses quatre-vingt ans.

Je regardais Marie, seule dans cette église inconnue en face du cercueil de son père — Marie strictement immobile, qui emplissait tout l'espace et le saturait de sa présence exacerbée —, Marie cambrée là devant le cercueil dans une tenue, qui, à mesure que je l'observais et la détaillais, me semblait être ni plus ni moins qu'une tenue d'équitation — chemise blanche, pantalon de cheval bouffant aux cuisses et bottes de cuir qui montaient jusqu'au genou —, Marie, en tenue d'équitation devant le cercueil de son père, le regard dur, froid, sombre, qui regardait le prêtre avec cette douleur contenue, butée, cette douleur furieuse et comme foncièrement exaspérée, les lèvres pincées, comme si elle avait eu une cravache à la main, un fouet, prête à giffler, à battre, à cingler l'air irrespirable de cette église, et il me frappa alors combien elle ressemblait à son père, combien elle en avait l'intransigeance, la trempe, la fantaisie irréductible, et je pus

comprendre alors, je parvins à imaginer comment avait pu germer dans son esprit l'idée extravagante de venir à l'enterrement de son père en tenue d'équitation. Elle avait dû se lever à l'aube ce matin, Marie s'était levée à l'aube car elle savait que les employés des pompes funèbres viendraient chercher le corps très tôt, qu'ils seraient dès huit heures à la Rivercina, et elle s'était habillée avec le plus grand soin pour son père, elle s'était fait belle, elle s'était coiffée, s'était maquillée, et quand Maurizio avait accueilli les quatre silhouettes grises des pompes funèbres à la porte du jardin, elle ne leur avait pas adressé la parole, elle avait disparu dans la maison, elle n'avait pas voulu suivre les opérations de manutention du corps, la pénible descente du cercueil dans les escaliers, le transfert dans le jardin et l'installation dans le corbillard, mais, quand le convoi fut prêt, que les portières claquèrent pour le départ, Marie était là, à cheval, qui attendait le corbillard à l'entrée du chemin de terre. Elle avait sellé une jument de son père, et, dans un de ces gestes de folie dont elle était capable, de panache, d'audace et de bravoure, elle qui ne montait pas à cheval, elle qui n'était pas cavalière, elle avait accompagné le corbillard à cheval depuis la Rivercina jusqu'à Portoferraio pour rendre un dernier hommage à son père, elle avait escorté le corbillard sur les routes désertes de l'île d'Elbe tout au long de la douzaine de kilomètres qui sépare la Rivercina de Portoferraio, mais, comme elle ne montait pas à cheval, comme elle n'était pas cavalière, elle avait maintenu le cheval au pas pendant les douze kilomètres du trajet, tirant sur la bride pour le retenir et empêchant le corbillard de la dépasser, contraignant le chauffeur à rester derrière elle, le moteur au ralenti pour ne pas effrayer l'animal, sillonnant ainsi les routes de l'île avec ce long corbillard noir dans son sillage, la mer en contrebas, calme et étale dans le soleil étincelant. Marie se tenait très raide sur le cheval, les yeux exaltés, regardant droit devant elle avec orgueil et fierté, et elle cheminait ainsi dans le soleil avec un sentiment de toute-puissance et d'intemporalité, les sabots du cheval cognant avec régularité le bitume et résonnant longtemps dans l'air déjà chaud du matin. La route sinuait le long de la mer, bordée de coteaux et de vignes, avec ici et là une maison dans les champs, une bergerie en ruines, les vestiges d'une villa romaine impériale dans un enclos abandonné, quelques mosaïques effacées par le temps qui se dressaient au milieu des herbes hautes, des ronces, des arbousiers et des lentisques. Le cheval progressait sur les routes de son pas lent et régulier, les sabots battant lourdement le sol à chacun de ses pas, le long corbillard noir le suivant, le moteur au ralenti, ronronnant, et Marie, en selle, dans sa chemise blanche, une main sur le pommeau, qui continuait de regarder fixement la mer à l'horizon. L'étrange convoi progressait ainsi en silence dans des effluves de cheval chaud, de rosée du matin et de mort. Ils longèrent un sentier, et, quittant le bord de mer, s'aventurèrent sur une route bordée de pins qui traversait des marais salants, que survolaient au loin des ondes grouillantes de moustiques qui tourbillonnaient en essaim à leurs surfaces vaporeuses. Bientôt, le convoi approcha de la ville, les routes devinrent plus larges et plus fréquentées, mais Marie ne coupa pas à travers champs pour rejoindre la rade, elle resta bien au centre de la chaussée, le long corbillard noir toujours derrière elle, qui ne cherchait plus à la dépasser, devenu docile lui aussi, mis au pas, amadoué, qui la suivait au ralenti, et elle était entrée dans la ville ainsi, escortant son père mort à cheval dans les rues de Portoferraio désertes en ce dimanche matin, passant par la *Viale Alcide Gasperi*, par la *Via Caroli*, traversant la *Viale Alessandro Manzoni*, où les quelques clients d'un rare café ouvert étaient sortis sur le trottoir pour suivre des yeux le convoi et le regarder s'éloigner vers le port. Marie avait traversé la *Piazza Citti* et s'était engagée sur la *via Vittorio Emmanuele II^o*, probablement au moment même où mon bateau arrivait en vue de Portoferraio, et elle avait dû m'apercevoir sur le pont alors, moi qui me rendais comme elle à Portoferraio pour les obsèques de son père, elle avait aperçu ce grand bateau au large qui arrivait de Chine, et nos esprits, un instant, avaient communiqué dans l'hommage et la douleur, s'étaient rejoints et enlacés dans l'azur.

Je ne sais pas quand Marie s'aperçut de mon absence dans l'église — car je n'étais plus dans l'église, j'avais quitté l'office avant la fin de la messe, j'avais brusquement tourné les talons et j'avais fui —, si ce fut pendant le déroulement même de la messe, se retournant un instant pour me chercher des yeux et ne trouvant soudain plus que le vide entre les colonnes de marbre à l'endroit où je me trouvais quelques instants plus tôt — un vide immédiatement saisissant, anormal, un vide froid, silencieux, inquiétant — ou si c'est seulement plus tard qu'elle s'était rendu compte de mon absence, à la fin de la messe, quand les portes s'étaient ouvertes et avaient laissé entrer la lumière dans l'église, une grande vague de lumière solaire qui s'était avancée dans la pénombre et avait inondé le pavement veiné de marbre. Peut-être n'était-ce qu'à ce moment-là qu'elle s'était inquiétée de mon absence, en ne me voyant pas la rejoindre près du cercueil, tandis que l'assistance commençait à quitter l'église et se dispersait sur le parvis, ou même plus tard encore, seulement au moment des condoléances, reçues dans l'église même, en haut des marches de la sacristie, écoutant à peine les paroles de réconfort des personnes qui venaient l'embrasser et regardant avec détresse par-dessus leurs épaules pour me chercher des yeux dans l'église qui finissait de se vider, mais ne me trouvant pas, et serrant longuement, doucement, intensément, Maurizio dans ses bras — le seul qui l'aimait et qui la comprenait.

Marie n'avait pas précédé le corbillard à cheval pour rejoindre le cimetière, elle l'avait suivi à pied, la jument à ses côtés, qu'elle tenait par la bride, sans même monter en selle, cheminant dans les rues désertes de Portoferraio, à côté de deux enfants de chœur en aubes blanches, qui trottaient dans son sillage. Le cheval se laissait guider sagement dans les rues, les naseaux humides, les oreilles mobiles, fraîches et fureteuses. Les rues de Portoferraio étaient désertes dans la chaleur de midi, livrées au soleil, immobiles, abandonnées à la sécheresse de l'été. Le cortège traversait des places vides, le corbillard en tête, suivi du prêtre et de Marie, les passages piétons étaient déserts, quelques détritiques reposaient par terre aux pieds des poubelles, petits amoncellements de canettes écrasées et de sacs en plastique bien noués. Les enfants de chœur, dont les baskets couinaient sur le bitume brûlant, s'approchaient parfois de Marie et venaient caresser le chanfrein et la crinière de la jument, qui frissonnait dans un essaim de mouches, lui flattaient l'encolure, comme à un cheval de manège, l'un d'eux demanda même à Marie la permission de la monter (mais, si Marie était prête à y consentir, le prêtre l'en dissuada sèchement, il n'en était pas question).

Le cortège quitta la ville et s'engagea sur une petite route de corniche, le premier rang de front sur toute la largeur de la chaussée, Marie voûtée derrière le corbillard, Marie qui suivait son père mort les yeux fixes, sans pleurer, qui titubait légèrement, Marie qui avait pris Maurizio par le bras et se serrait contre son épaule, le prêtre, grave dans sa chasuble, lui glissant quelques mots de réconfort à l'oreille. Les enfants de chœur marchaient plus loin, à qui Marie avait confié la jument, qu'ils traînaient par la bride en s'étant laissé distancer de quelques mètres par le cortège de plus en plus clairsemé, zigzagant d'un côté à l'autre de la route dans des chuchotements enjoués et des envolées d'aubes blanches. De temps à autre, la jument faisait une brusque embardée et se mettait à trotter sur quelques mètres en hennissant dans des claquements de sabots ou s'arrêtait un instant au bord de la route pour paître tranquillement. Le cimetière se trouvait à deux kilomètres de la ville, légèrement en hauteur, c'était un cimetière de hameau, aux allures de simple tombeau familial, qui ne comptait pas plus d'une dizaine de tombes. Il était situé au bord d'une petite route, à la sortie d'un tournant escarpé, l'entrée protégée par une grille en fer rouillée dont les battants récalcitrants avaient été ouverts par les employés des pompes funèbres qui attendaient le cortège devant le mur d'enceinte. Ils étaient trois là à attendre en silence, vêtus de costumes gris ternes,

chemises bleus, cravates noires, un vieil employé avec une casquette grise réglementaire, où des initiales imbriquées apparaissaient en lettres dorées entrecroisées, et deux plus jeunes, avec des lunettes noires, mutiques, sérieux, le dernier bouton de la chemise ouvert et la cravate desserrée, qui avaient moins l'air de fossoyeurs que de joueurs de football dans le costume officiel de leur club. Le corbillard était en train de faire une manoeuvre compliquée pour entrer dans le cimetière. Il venait de faire demi-tour en bordure d'un ravin et accéda dans le minuscule cimetière en marche arrière, patinant sur les graviers pour franchir les derniers mètres de pente caillouteuse. Les employés le guidaient de la main, le chauffeur avait passé la tête à la vitre et regardait derrière lui pour passer précautionneusement les grilles, les rares personnes déjà présentes dans le cimetière se serraient le long des tombes, les enfants de chœur s'étaient hissés sur un caveau, et regardaient le corbillard manoeuvrer dans le cimetière, debouts sur leur promontoire de pierre grise granuleuse, leurs aubes blanches frissonnant sous une brise légère. Le corbillard ralentit à l'approche du caveau ouvert, parut trembler un instant de tout son long, la carrosserie brûlante dans l'air chaud, et s'immobilisa enfin, majestueux et disproportionné, longue limousine noire qui rutilait sous les cyprès sur fond de mer étale. Marie, qui n'était pas encore entrée dans le cimetière, surgit alors, en haut de la pente, qui venait de la route, un seau rouge à la main. Marie, avant d'entrer dans le cimetière, avait repris le cheval aux enfants de chœur et avait été l'attacher à un arbre en bordure de la route. Elle avait escaladé un petit talus, et s'était aventurée dans le maquis avec la jument en s'écorchant les cuisses et les bras au passage, avait enroulé comme elle avait pu les brides et les lanières autour du tronc d'un olivier sauvage, puis était revenue sur ses pas et avait été chercher un seau dans le cimetière, en plastique rouge, qu'elle avait rempli d'eau à un petit robinet fixé au mur d'enceinte. Elle avait rapporté le seau au cheval, et l'avait fait boire, à même le seau — il l'appait goulûment — pour le désaltérer.

Une dizaine de personnes à peine entouraient le corbillard quand les employés des pompes funèbres soulevèrent le hayon, ils entourèrent le cercueil, lourd, en bois vernis, et le firent glisser prudemment hors du corbillard. Ils le portaient à quatre, le déposèrent, en hauteur, dans le caveau ouvert. Derrière le mur d'enceinte, par-delà la ligne silencieuse des cyprès, on apercevait la mer, immense et bleue, parsemée ici et là de triangles blancs de voiliers immobiles et de fines trainées d'écume que les bateaux de plaisance laissaient dans leur sillage comme autant d'éphémères cicatrices dans la mer. Le prêtre, debout devant le caveau, son étole de soie verte autour du cou, dit quelques mots d'adieu avant qu'on scelle la tombe. Marie s'avança et toucha une dernière fois le cercueil, la main à plat, elle sentit sous ses doigts le contact lisse du bois vernis. Puis, les hommes des pompes funèbres s'avancèrent et le cercueil disparut à jamais de sa vue.

Marie s'éloigna, elle était seule. Peut-être avait-elle chargé Maurizio de ramener le cheval à la Rivercina, ou l'avait-elle confié aux enfants de chœur, mais elle revint seule, à pieds, du cimetière. Elle marchait au soleil d'un pas somnambulique, descendant un petit chemin qui longeait la mer pour rejoindre la ville, les yeux dans le vague, beaucoup plus triste à présent qu'il n'y avait plus rien à régler pour l'organisation des obsèques de son père, plus rien à décider, plus rien à faire ni nulle part où aller. Ce ne fut sans doute pas immédiatement conscient dans son esprit, mais l'immense douleur sans prise qui la plongeait pour l'heure dans le vide, la passivité et l'abattement, finit par se transformer en une inquiétude diffuse centrée sur son absence. Ses pensées se focalisèrent alors sur sa subite disparition pendant la messe, cherchèrent à l'expliquer et à la comprendre, lui trouver des raisons pour se détourner des vraies raisons de sa douleur. Le responsable de ses souffrances, ce devint moi, moi qui l'avais toujours si mal aimée, pensait-elle en descendant le sentier, moi qui la tourmentais même en ne faisant rien — ma simple présence la faisait souffrir, et mon absence encore plus —, moi qui n'avais pas été là quand elle avait eu besoin de moi, ni à Paris quand elle avait appris la nouvelle de la mort de son père, ni à l'île d'Elbe, à son arrivée, quand il avait fallu régler, seule, toutes les questions pratiques de l'enterrement, et qui, quand je lui étais finalement apparu, ce matin, à l'église, avais aussitôt disparu, avant même de lui parler, de lui dire un mot, de l'embrasser, de la serrer dans mes bras, de communier avec elle

dans la douleur, la privant de ma présence en même temps que je la lui faisais miroiter, dans un de ces brutals chaud et froid dont j'étais coutumier, ce qui l'avait fait souffrir au centuple — ce que je lui paierais au centuple, le centuple du centuple.

Marie avait rejoint Portoferraio par la *Piazza Citti*, et marchait dans la ville déserte en direction du port. Elle marchait sans but, elle ne savait pas où elle allait, elle descendait des ruelles en titubant sur les dalles irrégulières et apercevait des fleurs par-delà les grilles des jardins exigus collés aux maisons qui donnaient sur la mer, des massifs grimpants de bougainvilliers, des lauriers-roses et des roses trémières. Les rues étaient désertes, les magasins fermés, avec ici et là, dans les rues abandonnées, quelques T lancinants et conceptuels auxquels elle m'associait fugitivement, blancs sur fond noir, aux enseignes des *Tabbachi* dont les volets étaient tirés. Marie avait espéré me retrouver tout de suite dans les premiers temps, me voir surgir au coin d'une rue ou me trouver assis sur les marches d'une église, puis elle avait renoncé à me chercher, elle était restée avec cette inquiétude diffuse au cœur, cette inquiétude lourde, prégnante, oppressante, qui croissait à mesure que le temps passait, jusqu'à se demander, dans un dérèglement complet de ses sens, si elle m'avait bien vu dans l'église, si c'était bien moi qui étais entré ce matin dans l'église et qu'elle avait aperçu entre les colonnes de marbres, ou si, n'ayant vu que ce qu'elle avait voulu voir, elle n'avait pas eu une hallucination — et que, en réalité, j'étais toujours en Chine.

De nouveau Marie me cherchait, elle s'arrêtait devant les vitrines des bars et scrutait la pénombre entre ses mains pour voir si je n'étais pas à l'intérieur (mais elle ne tombait que sur des salles vides où un téléviseur derrière le bar diffusait un grand prix de Formule 1 dans l'indifférence générale). Elle reprenait sa route, continuait son errance dans les rues ensoleillées en espérant tomber sur moi à l'improviste. Mon absence lui était comme une déchirure supplémentaire, une douleur invisible, d'inquiétude sans prise, d'anxiété qui tournait à vide, qui la brûlait et jetait le tourment dans son esprit. Elle avait de plus en plus chaud, elle marchait et revenait sur ses pas, elle divaguait dans les rues vides, des pensées insensées lui traversaient l'esprit, parfois de disparition, d'inquiétude et de mort, parfois d'exaltation, si elle me retrouvait d'ici moins d'une heure, se disait-elle, à partir de cet instant précis, elle regarda sa montre, il était deux heures et demi, elle se promettait — se jura même — d'entrer dans une église, d'aller trouver le prêtre et de lui demander de faire sonner les cloches à toutes volées pour célébrer nos retrouvailles.

Marie finit par atteindre le vieux port, passant soudain de l'ombre d'un petit passage voûté protégé à l'implacable lumière blanche qui se réverbérait sur les quais (elle voulut mettre ses lunettes de soleil, mais, se fouillant les poches, elle se rendit compte qu'elle les portait déjà). Clignant des yeux, aveuglée par la lumière, elle se mit à longer les quais. Quelques bateaux de plaisance étaient amarrés là au soleil, reliés aux pontons par des passerelles, parmi des bouées rouges qui balisaient l'eau bleue. Elle s'attarda à regarder un type qui se douchait dans son bateau avec un tuyau d'arrosage, en mini slip noir, corpulent et poilu, qui se savonnait joyeusement les cheveux et sous les bras, le ventre, l'intérieur du slip, n'arrêtait pas de se passer la main dans le maillot pour se savonner complaisamment la raie des fesses. Sa femme se faisait bronzer en face de lui sur le pont, immobile comme un marbre, un genou relevé et un bras devant les yeux, vieille jeune femme émaciée, qui avait, dans sa plastique tendue et son immobilité de cire fondante, quelque chose d'une oeuvre hyperréaliste. Marie les regarda un instant et poursuivit sa route. Il y avait un peu plus d'animation sur le vieux port, quelques cafés ouverts, des auvents de toile blanche tendus au-dessus des terrasses, avec quelques touristes ici et là qui mangeaient des glaces dans des coupes en verre fumées, décorées de minuscules parasols en pâle papier plissé. Quelques magasins de souvenirs étaient également ouverts, où pendaient des maillots de football et des palmes, des masques de plongées, un choix de serviettes de plage multicolores. Marie avait atteint le bout du quai, qui se terminait en cul-de-sac devant le musée archéologique de la Linguella. Elle releva ses lunettes de soleil et pivota lentement sur elle-même pour me chercher des yeux. Mais où étais-je ? Au loin, de

l'autre côté de la darse des Médicis, on devinait la silhouette blanche et bleue d'un grand navire de la Moby Lines sur le départ, sa grande cheminée bleue fumant légèrement dans le ciel blanc.

Marie était revenue sur ses pas, elle avait retraversé la place du marché abandonnée aux cageots, aux pigeons et aux chats, et continuait de me chercher dans les rues vides de Portoferraio, elle entrait dans les rares bars ouverts de la ville haute, dont elle allait inspecter les arrières-salles en espérant me dénicher à l'ombre en train de suivre le grand prix de Formule 1 à la télévision, allant jusqu'aux toilettes et jetant un rapide coup d'oeil dans une salle annexe où trônait un billard, mais ne me trouvant pas, et revenant au bar, commandant un café et le buvant au comptoir, levant les yeux vers le petit téléviseur niché sur une étagère au-dessus du bar et regardant la voiture de tête du grand prix de Formule 1 poursuivre imperturbablement ses tours de circuit sur l'écran. Elle regardait fixement cette voiture rouge, qui disparaissait parfois un quart d'heure, vingt minutes, de sa vue, puis réapparaissait, toujours la même voiture rouge incompréhensible, cadrée plein écran et qu'elle retrouvait de bar en bar, comme une abstraction hallucinante, monoplace monochrome dont elle apercevait la fugitive traînée rouge depuis la rue sur les écrans de télévision, ce pur rouge en mouvement, lancinant, hypnotique, obsédant, qui se multipliait dans son sillage sur tous les écrans de télévision des bars de Portoferraio devant lesquels elle passait ou dans lesquels elle entrait, posés en hauteur sur une étagère, ou simplement sur le comptoir, près des machines à café, petit poste portatif avec une antenne modulable, parfois le son coupé, l'image brouillée, instable, neigeuse, et que tous les clients, les rares clients présents, suivaient distraitement des yeux dans sa ronde immuable. Et quand elle n'avait plus l'image, c'est le son qu'elle entendait, qui s'échappait d'une maison aux fenêtres largement ouvertes, les exclamations du commentateur italiens qui résonnaient dans les rues vides.

Marie n'avait rien mangé depuis la veille, elle avait chaud, elle avait soif, elle buvait café sur café et terminait parfois le petit verre d'eau tiédasse qui accompagnait les expressos, incapable de manger quoi que ce soit, simplement d'avaloir lui était impossible, si ce n'était des glaces, elle commandait des glaces sans mesure, qui étanchaient sa soif autant qu'elles l'attisaient. Elle faisait déplacer le barman devant le grand présentoir réfrigéré qui trônait près de l'entrée et choisissait longuement les parfums qu'elle lui désignait du doigt, hésitant à n'en plus finir, revenant sur son choix alors que le barman avait déjà disposé la glace sur le cornet, mais la faisant enlever pour choisir un autre parfum, remplaçant l'amarena par la pistache, et puis se ravisant encore, ne sachant plus, engageant la conversation avec le barman, qui attendait, la spatule à la main (*la pistache, c'est chimique, non ?*), et finissant par lui demander conseil (*elle est bonne, la straciatella ?*), redevenant un instant elle-même, impossible, unique, irrésistible.

Marie était ressortie et finissait sa glace dans la rue, qui fondait au soleil et coulait sur ses poignets, l'obligeant à s'arrêter pour soulever le cornet à la hauteur de sa joue, à l'incliner et à lécher les contours pour circonscrire l'hémorragie. Il y a quelques années, Marie avait imaginé des robes en sorbet qui fondaient sur le corps des modèles et se mêlaient à leur chair en filaments liquides, tabac blond et vieux rose. C'était devenu une de ses oeuvres emblématiques, une collection de l'éphémère, un été archimboldesque — glaces, sorbets, granite, frulatti et frappé, qui fondaient sur les chairs nues des mannequins, le long de leurs épaules et sur le contour de leurs hanches, leur peau dressée de chair de poule et la pointe de leurs seins hérissées par le froid. Marie avait marié les chairs nues et les tissus invisibles, avait décliné les ingrédients et les matières, le sucre, le lait, la farine et les sirops, quelques mousselines, un peu de soie transparente, des fils d'or et de la gaze pour fixer les sorbets aux corps, dans une fantaisie de couleurs et de tons chair, mangue, citron, mandarine, pêche, melon, pour finir par des tonalités sanguines et des couleurs d'orange qui portaient le deuil de la fin de l'été, sorbets sombres et crépusculaires, mauve et noir, le cassis, les mûres, et la myrtille.

Marie se souvint alors que je lui avais parlé d'un hôtel, elle n'avait pas retenu le nom, ou n'avait pas écouté, mais elle s'arrêtait maintenant devant les hôtels et levait la tête pour observer les façades, entrait parfois pour demander à la réception si un homme n'était pas venu prendre une chambre ce matin, elle donnait mon nom et me décrivait sommairement, tel que je lui étais apparu ce matin dans l'église, avec ma chemise blanche défaite. Elle était reçue très diversement, parfois avec simplicité et cordialité, où on lui disait simplement que non, personne n'était arrivé ce matin, parfois avec méfiance, des mines soupçonneuses et des regards fuyants, comme si j'étais dans l'hôtel et qu'on voulait lui cacher quelque chose, ce qui attisait ses craintes et lui faisait monter de brusques flambées d'inquiétude au coeur. Elle allait d'hôtel en hôtel, pressait le pas dans les rues, l'inquiétude grandissant, s'aventurait dans des courrettes désertes accueillies par des aboiements de chiens pour suivre de simples pancartes rédigés à la main qui annonçait des chambres à louer et se faisait éconduire par des dames qui entrouvraient à peine leur fenêtre pour la congédier. Non, personne ne m'avait vu à Portoferraio aujourd'hui, personne n'avait vu cet homme sans bagage qu'elle décrivait avec autant de trouble dans la voix. Lorsque, redescendant la salita Cosimo dei Medici vers le centre de la ville, Marie aperçut l'Albergo l'Ape Elbana, elle eut le pressentiment que c'était là que j'étais, derrière cette lourde façade et ses volets fermés. Elle gravit le perron et s'avança sur la terrasse, où un couple s'attardait à une table sous la tonnelle à boire le café au soleil. Les autres tables étaient vides, certaines pas encore débarrassées, les nappes blanches où demeuraient quelques fragments de grissini, des carafes de vin blanc entamées, quelques serviettes chiffonnées. Elle hésita sur la voie à suivre, ne trouva personne à qui s'adresser et entra dans l'hôtel par la grande salle de restaurant fraîche et ombrée, où elle aperçut dans la pénombre la voiture de Formule 1 rouge sur l'écran du téléviseur, qui paraissait poursuivre son errance parallèlement à la sienne.

L'hôtel semblait vide, Marie quitta la salle à manger et gagna la réception, où elle trouva la dame à la réception, occupée à ranger des papiers. La dame l'écouta attentivement lui expliquer qu'elle me cherchait, en hochant pensivement la tête pour approuver ses dires. Oui, dit-elle, elle m'avait vu, j'étais passé ce matin prendre une chambre (elle ouvrit un registre et sortit ma fiche de renseignements, qu'elle montra à Marie). J'étais même repassé un peu plus tard à l'hôtel pour prendre une douche, elle le savait car j'étais venu la trouver pour lui demander une serviette et me faire expliquer comment fonctionnait l'eau chaude. Ensuite, elle ne m'avait plus vu, peut-être étais-je ressorti, mais peut-être étais-je toujours dans la chambre, ma clé n'était pas à la réception. La dame accompagna Marie jusqu'à la porte du jardinet et lui désigna le petit pavillon en chaux à plat toit au loin, Marie n'avait qu'à aller voir, si elle voulait. Marie s'avança seule au soleil dans le petit jardin désert, longea une balançoire abandonnée. Le pavillon n'avait pas de fenêtre qui donnait de ce côté-ci du jardin, mais Marie se sentait observée, elle remarqua qu'une des fenêtres de la lourde façade de l'hôtel qui surplombait le jardin était entrouverte, et qu'il y avait quelqu'un à la fenêtre, sans doute un client dans sa chambre à l'heure de la sieste, silhouette immobile dissimulée dans l'ombre qui l'observait derrière les persiennes, et l'inquiétude diffuse qu'elle ressentait depuis quelques heures se transforma brusquement en un sentiment d'effroi, de panique et de peur irrépressible. Etais-je là ? Elle s'approcha du pavillon et frappa à la porte, doucement. Personne ne répondit. C'est moi, dit-elle. C'est moi, ouvre-moi. Elle frappa encore, plus fort. Pourquoi ne répondais-je pas, pourquoi ne voulais-je pas lui ouvrir ? Marie paniquait, secouait la poignée de la porte. M'était-il arrivé quelque chose ? Etais-je là, mort, sur le lit, derrière la porte ?

Marie revint en courant vers la réception, et dit à la dame qu'elle craignait qu'il me soit arrivé quelque chose, lui demanda si elle n'avait pas un passe-partout, un double de la clé. La dame l'accompagna, elles pressèrent le pas dans le petit jardin. La dame frappa quelques coups brefs à la porte par acquit de conscience et fit tourner la clé dans la serrure, entrebâilla la porte. Il y avait un peu de désordre dans la chambre, ma chemise blanche traînait par terre, en boule, chiffonnée, une manche flasque affaissée sur le

carrelage. Le lit n'avait pas été défait, sur lequel était abandonnée la petite serviette blanche en nid d'abeille de l'hôtel. Ni Marie, ni la dame n'étaient encore entrées dans la chambre. La porte-fenêtre qui donnait sur le potager était entrouverte. *C'è qualcuno* ? dit la dame. Elle entra, inspecta la chambre du regard. Marie traversa la pièce, poussa les volets et passa dans le petit-potager. Mais je n'étais pas là.

Marie avait dit à la dame qu'elle allait m'attendre dans la chambre, et elle était restée seule dans le petit pavillon. Elle examina mes affaires avec soin, ramassa la chemise blanche sur le sol, se pencha pour soulever les chaussettes et le caleçon abandonnés par terre, comme laissés là sur le carrelage à l'endroit où je m'étais déshabillé. Elle remarqua mon sac à dos noir entrouvert sur une chaise, qu'elle alla l'ouvrir sur le lit, le fouilla négligemment, sortit mon passeport et la grande enveloppe souple du billet d'avion, qui contenait divers documents, des vieux coupons de vol, des fragments de cartes d'embarquement, des reçus de taxis, un peu d'argent chinois et des billets de train, un coupon de bateau. Elle examina de près le coupon de bateau, qui avait été émis par la Toremar, Toscana Regionale Marittima S.p.a., pour une traversée de Piombino à l'île d'Elbe, à la date d'aujourd'hui.

Marie avait retiré la serviette du lit et s'était allongée. Il n'y avait pas un bruit dans la chambre, pas un souffle d'air. Elle était allongée sur le grand lit en fer, les yeux ouverts, immobile dans la pénombre. Elle avait chaud. Elle finit par ôter ses bottes, difficilement, elle dut se redresser et s'asseoir au bord du lit, et tirer fort, sur chaque botte, au risque de se luxer un muscle de l'épaule, pour les enlever et les jeter au loin dans la chambre. Elle se rallongea sur le lit, elle ne bougeait plus maintenant. La chaleur enveloppait complètement son corps, elle retrouva sa chemise, défit les boutons un par un, elle se sentait transpirer légèrement, elle m'attendait dans la chambre.

Marie m'attendait dans la chambre, elle ne bougea pas lorsque j'ouvris la porte, étendue sur le dos sur le lit, la chemise ouverte sur son soutien-gorge blanc, les volets étaient mi-clos dans la pièce qui ne laissait pénétrer qu'une douce pénombre. Je la rejoignis sur le lit, et elle me prit la main, l'immobilité de sa douleur, le silence, les premières caresses inachevées — inachevées, inachevées —, quelque chose de dingue dans ses yeux, un désir de plus en plus intense, sa façon de me caresser le sexe, de le pétrir avec la main, d'ouvrir mon pantalon et de le baisser sans ménagement, avec une certaine sauvagerie, de me branler n'importe comment, avec hargne, ténacité, les lèvres serrées, on eût dit pour me faire mal, puis de se recroqueviller sur moi et de me caresser le sexe avec la langue, non pas avec tendresse comme d'habitude, avec douceur, mais d'une façon désordonnée, brouillonne, comme bravant un dégoût, un interdit, et n'insistant même pas, me laissant assez vite en plan sur le lit, et se recouchant sur le dos pour que je la caresse à mon tour, descendant simplement son pantalon le long de ses cuisses, avec la même impatience brouillonne, avec la même absence de douceur, et je me rendis compte qu'elle ne portait rien en-dessous, qu'elle n'avait pas de sous-vêtement, son sexe était nu devant moi, et elle me prit la main et m'entraîna sur elle. Je l'aimais et je savais que je ne pouvais rien pour elle, que c'était impossible de s'aimer maintenant, de prendre du plaisir et de le rechercher, elle le savait aussi bien que moi, que nous ne pouvions pas nous aimer maintenant, je m'étais allongé sur elle et je l'étreignais, j'embrassais son corps nu dans la pénombre, tendrement, doucement, je passais la main sur ses joues, je caressais son ventre et ses seins avec la langue, je ne sais pas si elle avait nagé aujourd'hui, mais sa peau avait un goût d'eau de mer, de légère transpiration et d'odeur de maquis, de chaleur et de sel, la peau de son ventre était douce, la peau de ses cuisses était chaude, lisse, brûlante, elle gémissait, je lui caressais le sexe avec la langue, l'intérieur de son sexe humide et étonnamment frais, qui avait une saveur d'iode, quelque chose de marin, je lui passais doucement la main sur les hanches, j'avais fermé les yeux et je continuais de lui caresser le sexe avec la langue, quand, dans je ne sais dans quel geste d'impatience ou d'exaspération, de désespoir ou d'accablement — ou dans la soudaine et définitive prise de conscience qu'il était impossible de continuer de s'aimer maintenant —, soulevant brutalement le bassin pour se dégager, elle me

repoussa au loin d'un mouvement excédé et torsadé du corps en me donnant, de toutes ses forces et pour me rejeter, un coup de chatte dans la gueule.

Il n'y eut pas un mot, pas une explication, elle se tourna sur le côté et enfouit son visage dans l'oreiller, le bras qui enserrait le coussin. C'était fini. Je l'avais laissée seule, j'étais sorti de la pièce, je m'étais glissé entre les volets et j'avais été prendre l'air sur la terrasse, pieds nus, le pantalon défait, la chemise ouverte, je m'étais assis sur une chaise en plastique cassée, bancale, qui entourait une table de jardin blanche en bordure du petit potager. Nous ne disions rien, je ne l'entendais plus. Puis vinrent quelques cris, soudains, violents, du lit, où elle était restée couchée, je pouvais apercevoir sa silhouette agitée de soubresauts dans la pénombre par le mince entrebâillement des volets, et quand j'essayais de lui répondre — pas de me justifier, simplement de lui répondre, de dire quelque chose — ses cris redoublaient et allaient se perdre entre les murs du potager, vibrant un instant douloureusement au-dessus de moi dans l'air chaud. Je ne disais plus rien, et elle finit par se taire. Elle était seule dans sa douleur, et j'étais seul dans la mienne. Mon amour pour elle n'avait fait que croître à mesure que je revenais vers elle tout au long du voyage, et, alors que je croyais que le deuil allait nous rapprocher, nous unirait dans la douleur, je me rendrais compte qu'au contraire il était en train de nous déchirer et que nos souffrances, au lieu de se neutraliser, s'aiguisaient l'une contre l'autre, s'excitaient mutuellement — et que Marie aussi commençait à comprendre, que, du simple point de vue de l'efficacité, on peut faire beaucoup plus de mal à ceux qu'on aime qu'à ceux qui nous indiffèrent.

Puis, près d'une heure s'écoula, où nous restâmes à bonne distance l'un de l'autre, sans bouger, sans parler, elle dans la chambre, et moi sur la terrasse, à ne rien faire, ni l'un ni l'autre, j'avais mis mes jambes au soleil et je les regardais (une horloge solaire, en quelque sorte), et, au bout d'un moment, je vis les volets s'ouvrir derrière moi et Marie apparaître, calmée, métamorphosée, pieds nus et la chemise ouverte, le pantalon de cheval remonté sur sa taille, qui venait fumer une cigarette dehors avec moi. Je relevai la tête et elle me sourit. Elle s'assit par terre en bordure du potager, elle fumait en silence, elle se retourna pour jeter un coup d'oeil attentif sur le potager, les tomates, les aubergines, le basilic en pleine terre. Où tu étais ? me demanda-t-elle. Je ne répondis pas tout de suite, et elle me demanda à voix basse ce que j'avais fait cet après-midi. Rien, dis-je, j'étais triste, je me suis promené dans Portoferraio. Je la regardais, elle était en train de caresser doucement une feuille de basilic avec un doigt, et je la vis sourire pensivement. Oui, je sais, je t'ai vu, me dit-elle, et elle me raconta que, avant de me rejoindre à l'hôtel, elle était passée par le vieux port, et qu'elle m'avait aperçu dans un café, debout près de la porte d'entrée, perdu dans mes pensées, qui regardais le grand prix de Formule 1 à la télévision, et qu'elle m'avait guetté un instant de l'extérieur, sur les quais, dans l'ombre d'un parasol. Je n'avais pas remarqué sa présence, et, au bout d'un moment, j'avais commandé une grappa, le barman avait déposé devant moi sur le comptoir un de ces petits verres à grappa en verre fumé doublement évasé, avait pris une bouteille sur l'étagère et m'avait servi, le liquide transparent coulait de la bouteille dans le verre par l'étroit doseur argenté, elle observait la scène sans bouger depuis les quais et elle avait senti un parfum de grappa lui monter à l'esprit, elle en avait senti mentalement le goût sur la langue, ce goût parfumé si caractéristique de la grappa, ce goût enfoui dans son passé qu'elle avait oublié, mais qui était soudain remonté à la surface, et qu'elle avait retrouvé cet après-midi sur mes lèvres quand je l'avais embrassée, car mes baisers avaient un goût de grappa. Tu inventes, dis-je. Non, je n'invente rien, dit-elle. C'est toi qui inventes.

Vers six heures, Marie voulut aller nager. Il n'y avait pas de plages agréables à Portoferraio (les plages du Fort Falcone et dei Frati étaient déprimantes), et Marie suggéra d'aller récupérer la vieille camionnette break débâchée de son père, qui croupissait depuis quelques mois sur le parking d'un garage derrière le nouveau port (son père avait acheté une voiture neuve peu de temps auparavant, et avait laissé la vieille camionnette en dépôt dans un enclos plus ou moins surveillé qui jouxtait le garage). Nous descendions les escaliers de la Salita Cosimo de Medici avec la petite serviette blanche en nid d'abeille de l'auberge. Il y avait encore du soleil sur la ville, un soleil plus léger et agréable qu'en début de l'après-midi, et nous traversâmes Portoferraio qui s'animait un peu jusqu'au nouveau port. Nous passâmes sous une clôture très lâche, et nous avançâmes dans un terrain vague grisâtre et caillouteux, au fond duquel je reconnus la vieille camionnette break débâchée de son père garée devant les bâtiments vitrés d'un garage où des voitures d'occasions étaient proposées à la vente, avec des pancartes rouges et blanches sur les pare-brises, qui précisaient des paramètres technique et annonçaient le prix de vente proposé. Tu veux conduire ? me dit-elle. Non, pas spécialement, dis-je, et elle me tendit les clés de la voiture.

Je pris place au volant, m'enfonçai dans le vieux siège, le volant brûlant, avec le tableau de bord en plastique noirâtre grumeleux parsemé de brins de paille et de tickets de parking, une bouteille d'eau minérale à moitié pleine coincée entre le siège et le frein à main, et un bouquet d'herbes séchées sur la boîte à gants — fenouil, genêt, romarin (un herbier) — que Marie, ou son père, avait dû cueillir quelques années plus tôt. Il régnait une odeur de maquis, d'écurie et de vieux plastique chaud dans la voiture. Je démarrai (du premier coup), et nous nous éloignâmes sur le parking bosselé, grimpâmes sur le bas-côté pour contourner la petite barrière rouge et blanche qui le fermait théoriquement et laissâmes très vite Portoferraio derrière nous. Marie ne disait rien, elle avait posé la petite serviette blanche de l'hôtel sur ses cuisses, et regardait la route. Nous n'avions pas évoqué de destination précise, mais j'avais pris naturellement le chemin de la Rivercina.

La Rivercina se trouvait dans la région minière de Rio nell'Elba, et des paysages de mines abandonnées bordaient les routes dans la lumière caressante de la fin du jour. Il y avait comme une beauté lugubre qui se dégageait de ces paysages de mort et de désolation que les mines de fer désaffectées avaient laissées dans la nature, quelque chose de funèbre dans ces panoramas post-atomiques, traînées de cicatrices rougeâtres au cœur du maquis, blessures ouvertes au soleil, longues plaies roses et poussiéreuses brûlées dans la lumière, quelque chose des paysages après l'incendie, des versants calcinés parsemés de rousissures et de silhouettes suppliciées d'arbustes noirs aux branches tendues encore fumantes. Je roulais lentement sur une petite route en lacets, et j'observais la colline écorchée qui descendait jusqu'à la mer, la végétation absente, qui laissait le minerai à nu, quelques chemins fantomatiques qui serpentaient jusqu'à la plage que devaient emprunter les camions qui chargeaient le minerai, les hauts bâtiments de la mine abandonnés, toit ouvert, vitres cassées, des wagonnets au rebut entassés à la renverse sur la plage parmi des cabanons de tôle ondulée, et, tout au long de la côte, une plage d'oxyde de fer, qui bordait une mer d'huile — mais noire, une mer d'huile noire.

Le soleil était encore haut, qui brilla soudain à la verticale de la mer au détour d'un virage, un feu dans la mer, aveuglant, qui ne se consumait pas. Je plissai les yeux, et demandai à Marie de me prêter ses lunettes de soleil. Elle les ôta de ses yeux et les posa elle-même sur mon nez, dans un geste qui aurait pu être tendre, qui commença même comme un geste tendre, mais qui, parce que mon visage se déroba sous sa main et ne lui offrit pas immédiatement la plate-forme escomptée, devint une cause d'agacement et d'exaspération (et elle me les enfonça sur le nez en me fichant presque une branche dans l'oeil). J'avais bifurqué dans un petit chemin, de terre et de cailloux, plutôt une piste qu'une route, et je roulais le plus lentement possible, mais nous étions furieusement secoués dans la voiture, Marie tendait le bras devant elle pour prendre appui du bout des doigts sur la boîte à gants. Je traversai un pont abandonné, qui

enjambait une rivière à sec dans son lit de cailloux, remontai la piste poussiéreuse sur une centaine de mètres et allai me garer sur un promontoire qui dominait la mer. De là partait un sentier abrupt qui descendait vers une crique que nous connaissions. Aucune autre voiture n'était garée là ce soir (parfois, il y en avait jusqu'à quatre ou cinq, mais jamais plus, l'endroit n'était pas très connu). Marie me précédait dans le chemin, la serviette blanche sur l'épaule, qui descendait d'un bon pas parmi les genêts et les asphodèles. Au bas du sentier, perdus dans les ronces et les oliviers sauvages, se devinaient les ruines d'une chapelle abandonnée, le toit ouvert, que la végétation avait envahie. Nous contournâmes les murs délabrés de la chapelle, longeâmes les rochers de la côte sur quelques mètres et débouchâmes sur une minuscule plage de galets sans autre végétation que quelques massifs de joncs et d'hélianthes à feuilles d'obione, qui avaient poussé là en bordure d'une mare d'eau infestée de moustiques qui croupissait au pied de la paroi rocheuse. Marie s'assit dans les galets et enleva ses bottes d'équitation, je dus l'aider car elles collaient à ses jambes. Débarrassée de ses bottes, elle alla tout de suite mettre les pieds dans l'eau. Elle déambulait pieds nus sur le rivage, marchait de long en large, et je la regardais, j'avais enlevé ma chemise, que j'avais posé à côté de moi. Elle voulut relever les jambes de son pantalon pour ne pas les mouiller, mais, perdant assez vite patience, elle revint vers moi pour enlever carrément le pantalon, et retourna marcher ainsi au bord de l'eau, jambes et fesses nues, ne portant plus que sa chemise qu'elle avait déboutonnée qui battait sur ses flancs.

La mer était limpide, et le soleil avait déjà beaucoup décliné dans le ciel. Du feu dans la mer que j'avais observé de la route ne subsistait que quelques braises rouge orangé sur le point de s'éteindre dans l'humidité transparente de l'eau. Marie revint vers moi en se contorsionnant sur les galets, me prit la main, et je l'enlaçai sans un mot sur la plage, attirant son corps contre le mien et la serrant contre moi, l'apaisant dans l'étreinte. Je sentais son corps chaud dans mes bras, immobile en face d'elle, je la regardais avec intensité — moi aussi, je souffrais. Nous nous regardions dans les yeux, et je commençai à nous balancer tout doucement, l'entraînant avec moi sur les galets, la bercant dans mes bras, sans un mot, je dansais, presque immobile, avec elle, dans cette crique isolée au pied de la montagne. Nous ne formions qu'un seul corps, moitié habillés — la chemise blanche ouverte de Marie qui tombait sur mon propre pantalon —, moitié nus, dans le prolongement de mon torse nu se mouvaient les jambes nues de Marie. Nous dansions, lentement, sur les galets, unissant comme dans un rêve nos nudités complémentaires et nos vêtements communs, nous approchant du bord de l'eau, mes pieds s'enfonçant et trébuchant dans les galets, et les siens me suivant, glissant aussi, parfois, imperceptiblement, sur de petites pierres rondes, dansant et nous rapprochant de la mer, du sable gris concassé où les vagues venaient mourir, les pieds dans l'eau, de l'eau jusqu'aux chevilles, nous dansions sans musique au bord de l'eau, mes chaussures de bowling mouillées jusqu'à l'empaigne.

Marie avait ôté sa chemise, et elle était partie nager. J'avais été me rasseoir sur les galets, et elle barbotait en face de moi dans l'eau, elle me regardait, elle me souriait, les mains appuyées sur le fond, presque immobile, les cheveux mouillés, aspirant quelques gouttes au fil de l'onde et les recrachant, les joues gonflées, en faisant des petites bulles. Viens, me dit-elle. Je lui souris, mais sans bouger. Viens, répéta-t-elle, puis elle s'éloigna sans insister, fit quelques brasses vers le large, elle passa au crawl, avec un beau mouvement — Marie nageait très bien —, très lent, régulier, décomposé, des bras, qui montaient vers le ciel et plongeaient dans la mer avec comme un léger contretemps. Elle s'éloigna du bord et commença à longer le grand à-pic rocheux de la montagne, puis elle s'arrêta et fit la planche, nagea quelques mètres sur le dos, battait très lentement des jambes, la tête en arrière dans l'eau. Elle était à une dizaine de mètres du rivage, et elle me dit qu'elle allait nager jusqu'à la prochaine crique en contournant le flanc de la montagne. Rejoins-moi là-bas, me cria-t-elle à distance, passe par le sentier et rejoins-moi là-bas avec mes affaires et la serviette — et, sans attendre de réponse, elle s'éloigna vers le large.

J'avais regardé Marie s'éloigner dans la mer, elle nageait lentement en contournant le

grand à-pic rocheux de la montagne et disparut bientôt de ma vue. J'étais resté encore un peu assis sur la crique à regarder la mer, puis j'avais réuni ses affaires dans mes bras, son pantalon de cheval, sa chemise et son soutien-gorge, ses bottes d'équitation, souples et comme flasques hors de ses jambes, et, posant encore la petite serviette de bain au sommet du balluchon, je m'étais engagé dans le sentier pour aller la rejoindre. Je remontais péniblement le sentier torse nu, les effets de Marie entre les bras, je pressais le pas dans le chemin car j'avais hâte de la revoir, et je me mis à transpirer, des particules de poussière et des essences de maquis venaient se coller à ma peau luisante de transpiration, je fus en nage à mi-pente alors que le soleil avait pratiquement disparu derrière la montagne. Je progressais dans le maquis à grand pas, que recouvrait une lumière jaune dorée immobile, à peine troublée par d'infimes déplacements d'insectes, mes chaussures inadaptées à la marche dérapant sur les cailloux, se tordant dans la poussière, je m'écorchais les bras aux épines des ronces, aux piquants des genêts. Arrivé en haut de la pente, je passai sans m'arrêter devant la vieille camionnette break débâchée de son père et traversai rapidement le promontoire, m'arrêtai au bord de l'immense paroi rocheuse. Je me penchai au-dessus du vide pour essayer d'apercevoir Marie en contrebas, mais n'y avait pas trace humaine dans la mer sombre qu'on apercevait au pied du versant rocheux qui tombait en à-pic dans la mer, l'eau était silencieuse, noire et immobile à l'ombre massive du versant escarpé.

Je m'étais engagé dans le sentier broussailleux qui descendait vers la mer pour rejoindre la crique où je devais retrouver Marie. Je me hâtai toujours, pour arriver avant elle et pour calmer mon inquiétude croissante, le début de panique qui m'avait envahi et me faisait battre le coeur, me dépêchant dans le sentier pour être de nouveau avec elle et me rassurer, me rassurer définitivement et ne plus penser, ne voulant plus penser, refusant de penser, chassant de mon esprit cette idée qui ne m'était apparue qu'après son départ, à laquelle je n'avais pas pensé un seul instant pendant qu'elle se baignait, ni avant, quand elle m'avait proposé à Portoferraio d'aller nager, ni plus tard, ni à aucun moment, je n'avais tout simplement pas fait le rapprochement, que son père était mort noyé, que son malaise cardiaque avait eu lieu dans la mer, et peut-être ici même, dans cette même crique, il n'y a pas trois jours, probablement dans une crique des environs de la Rivercina, et peut-être celle-là même où Marie se baignait maintenant, puisque c'était *nos* criques, puisque c'était ces criques que nous fréquentions quand nous allions à la Rivercina, je n'avais pas fait l'évident et terrifiant rapprochement, et je le fis d'un coup, dans le sentier, en courant dans le sentier, maintenant que la lumière déclinait, que le soleil était couché et qu'il commençait à faire nuit, que le chemin était sombre et le maquis dans l'ombre, très dense, épineux, les rameaux des bruyères agités d'un frisson de brise que je devinais dans l'obscurité bleutée qui nimbait les fourrés. Je courais, torse nu dans le chemin, avec les affaires de Marie dans les bras, son pantalon d'équitation, son soutien-gorge et sa chemise blanche que je serrais contre ma poitrine, les bottes plaquées n'importe comment par-dessus, glissant dans des tronçons de descente plus raide et caillouteuse, qui provoquaient de petits éboulis de gravillons sous les semelles glissantes de mes chaussures de bowling qui ne me retenaient pas à la terre, ne me freinaient pas, ne trouvant pas d'appui, de point d'accroche, me tordant les chevilles, tombant même, une fois, sur le genou, le coude heurtant le sol et lâchant les affaires de Marie qui se dispersèrent dans le chemin, m'arrêtant pour les réunir, accroupi, le coude meurtri, ramassant son pantalon couvert de terre et de poussière, sa chemise accrochée aux feuilles visqueuses et collantes des cistes, soulevant ses bottes et repartant dans le sentier, abandonnant la serviette de bain derrière moi écorchée aux piquants d'un arbuste, poursuivant en boitant, m'étant fait mal dans la chute, et arrivant, traînant la jambe, dans la minuscule crique déserte.

Je courus vers la mer, j'escaladai les hauts rochers qui s'avançaient dans l'eau, je longeai la côte déchiquetée le plus loin possible, sur une vingtaine de mètres, me hissant de rocher en rocher, pour guetter l'horizon. Je me tenais là, en vigie, devant la mer, les chaussures détrempées, qui prenaient l'eau sur les gros rochers glissants, mais je ne la voyais pas, et je compris ce que c'était que d'être abandonné, je compris le ressenti de Marie à mon égard quand j'avais disparu cet après-midi, que je l'avais

laissée sans nouvelle pendant plusieurs heures, je compris son désarroi, je compris ce que c'était l'inquiétude, immense, sans secours, l'impuissance. Je regardais la mer devant moi dans l'obscurité, bleu sombre, les vagues qui se brisaient en silence contre les rochers, je guettais l'arrivée de Marie, mais je n'y croyais plus, j'étais maintenant persuadé qu'elle n'arriverait plus, et je pensais en même temps qu'elle était peut-être sur le point d'arriver, là, juste derrière le premier grand cap rocheux qu'on apercevait là à une cinquantaine de mètres dans l'obscurité, quand la côte marque un angle qu'accentue la montagne, qu'elle nageait là et que n'allais la voir apparaître d'un instant à l'autre, et puis je songeai qu'elle n'était partie que depuis un peu plus de vingt minutes, je songeai qu'elle avait peut-être fait demi-tour et qu'elle m'attendait saine et sauve sur l'autre crique.

La nuit était tombée. Je revins sur la crique, je regardai le petit tas de vêtements de Marie que j'avais laissé tombé en vrac dans le sable gris, le pantalon de cheval et les grandes bottes d'équitation souples repliées au-dessus du soutien-gorge et de la chemise blanche. Je ne pouvais plus attendre, je devais faire quelque chose, je retirai mes chaussures et mon pantalon, et je partis à la rencontre de Marie dans la mer. Je m'enfonçai dans l'eau jusqu'à mi-cuisse, marchant tant que j'avais pieds, de l'eau jusqu'au ventre, et alors je m'élançai, je plongeai devant moi et je fus saisi par la fraîcheur de l'eau, par sa fluidité, par le bien-être immédiat qu'elle m'apporta. Je nageais dans l'eau tiède, ample, sombre, je venais de quitter la crique et je longeais la côte, je nageais dans l'ombre noire et immobile de l'immense paroi rocheuse, je m'éloignais du bord dans le silence de la nuit et mon inquiétude croissait maintenant à mesure que je m'éloignais dans l'immensité de la mer. Je pressentais sous moi les hauts-fonds marins et les profondeurs abyssales, la couleur de l'eau allait du bleu au mauve, avec des zones noires immobiles. Je continuais à nager et je mis la tête sous l'eau, j'ouvris les yeux et j'aperçus un monde flou de ténèbres sous-marines, de dénivelés et de gouffres, qui étaient comme le reflet en creux du relief accidenté de la montagne.

La mer devint plus vaste, plus lourde à mesure que je gagnais le large, je me sentais porté, emporté par la houle qui me soulevait, immense et ondulante, il y avait de petits remous de surface, des frémissements de vagues, des lames en formation qui se fendillaient en laissant échapper quelques filets d'écume. Je n'avais pas dû nager beaucoup plus que cinquante mètres, cent mètres au maximum, dans ces eaux agitées, que, passé le premier cap, j'aperçus un petit rocher émergé au loin, autour duquel l'écume paraissait bouillonner, un petit rocher en mouvement, ou plutôt la tête d'un nageur, la tête de Marie qui apparaissait dans l'obscurité des flots à cent cinquante mètres de là dans la nuit. Je levai le bras et fis de grands signes, j'appelai et je nageai plus vite, je m'approchai encore, j'étais persuadé à présent qu'il s'agissait bien de la tête de Marie, et non d'une épave ou d'une bouée. Mais Marie ignorait que j'étais parti à sa rencontre, elle ne me voyait pas et continuait de nager à son rythme, la tête enfoncée dans l'eau, qu'elle ne ressortait qu'occasionnellement pour respirer. Je nageais toujours vers elle, je l'avais reconnue à présent, je ne voyais pas encore ses traits, mais je reconnaissais sa silhouette et sa manière de nager. Je m'étais arrêté et je lui faisais signe, je l'appelai dans la nuit quand enfin elle m'aperçut. Nous nagions pour nous rejoindre, à bout de forces l'un et l'autre, je distinguais ses traits dans l'obscurité à présent, qui apparaissaient et disparaissaient dans l'eau ondulante, sa figure méconnaissable, froide, dure, exténuée, son regard implacable, ses joues livides, cadavériques, une expression de hargne sur son visage, de ténacité et de détresse, d'épuisement, un regard de naufragée. Et, elle qui n'avait pas pleuré jusqu'à présent, elle qui ne s'était jamais départie de cette attitude de froideur, de force et de distance, de cette douleur contenue, glaciale, butée et comme foncièrement exaspérée, elle qui n'avait pas pleuré pendant l'enterrement ni quand nous nous étions retrouvés, elle attendit le dernier mètre, elle attendit d'arriver à ma hauteur et de poser la main sur mon épaule pour fondre en larmes, m'embrassant et me frappant à la fois, se serrant dans mes bras et m'insultant dans la nuit, secouée de sanglots qui tombaient de ses yeux et allaient se mêler à la mer qui les digérait immédiatement en les brassant à sa propre eau salée dans une écume qui clapotait autour de nous, Marie, sans force à présent, immobile dans mes

bras, qui ne bougeait plus, qui ne nageait plus, qui flottait simplement, et moi lui caressant le visage, son corps froid mouillé contre le mien, ses jambes enroulées autour de ma taille, Marie pleurant doucement dans mes bras, j'essuyais ses larmes avec la main en l'embrassant, lui passant la main sur les cheveux et sur les joues, essuyant ses larmes avec la langue et l'embrassant, elle se laissait faire, je l'embrassais, je recueillais ses larmes avec les lèvres, je sentais l'eau salée sur ma langue, j'avais de l'eau de mer dans les yeux, et Marie pleurait dans mes bras, dans mes baisers, elle pleurait dans la mer.